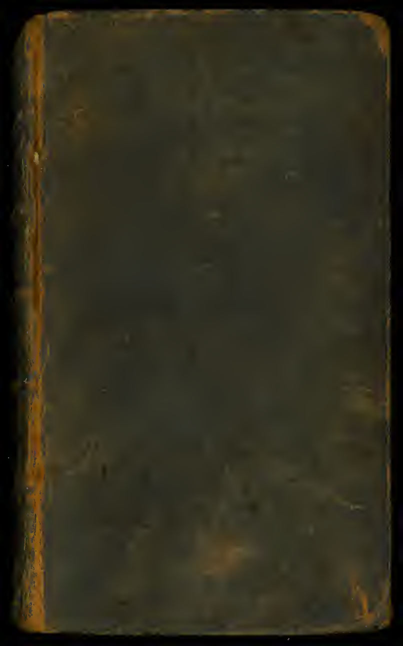

EXPLIC
PHYSIQ
11637







EXPLICATION

PHYSIQUE

ET

MECHANIQUE

Des effets de la Saignée, & de la Boiſſon, dans la cure des Maladies.

Avec une réponſe aux mauvaiſes plaiſanteries que le Journaliſte de Paris a faites, ſur cette explication de la Saignée.

A CHAMBERY,

Chez J. GORIN, Imprimeur, devant le Sénat. 1707.

PREFACE.

Où l'on rend compte de l'occasion & des avantures de cet Ouvrage.

CET Ouvrage eſt compoſé de deux Theſes differentes en apparence, mais qui ſe reſſemblent, comme on le verra par la conformité de leurs principes, par les tems où elles ont été ſoûtenuës aux Ecoles de Medecines de Paris; par la méthode qu'on y a ſuivie, par le but enfin qu'on s'y eſt propoſé. Quoique la varieté des ſyſtêmes qui inondent aujourd'hui le monde ſe fût auſſi fait ſentir en Medecine, & que les notions en paruſſent changées, les expreſſions demeuroient cependant preſque les mêmes que par le paſſé dans la bouche des Medecins.

Si pour expliquer le general des maladies, ils employoient les termes de ſouffres & de ſels, &c. d'acides

& d'alcali, ils se trouvoient encore réduits à la necessité de faire revivre ceux de *bile*, *de serosité*, *de pituite*, enfin d'*humeurs & d'ordures gluante*, *visqueuses & croupissantes dans les premieres voyes*, quand ils avoient à tirer leurs indications, ou à bâtir le plan de la cure d'une maladie. La commodité de ces idées, la facilité que tout le monde y trouvoit, d'anciens préjugez que la Philosophie nouvelle n'avoit pû effacer, l'habitude enfin qu'on s'étoit faite de cette sorte de jargon, tout cela ensemble avoit mis ce systême au goût de tout le monde : on l'aimoit, & le Medecin comme le peuple lui donnoit sa confiance. A la bonne heure qu'on s'en contentât, si l'interêt des malades & de la verité n'en eût point souffert. Mais les Sçavans de nos jours en ont senti le foible & le faux ; ils ont reconnu le piége que rendoit à la santé l'opinion qui établissoit les cau-

ses des maladies uniquement dans les humeurs, & c'eſt le premier pas qu'ils ont fait vers la verité cachée juſqu'à lors. Ils ont compris encore que les parties ſolides qui contiennent les humeurs, façonnées comme elles ſont, avec tant d'art & de juſteſſe, devoient avoir bonne part dans tous les maux qui nous arrivent. Enfin, on eſt parvenu à reconnoître que ce qu'on appelle eſprits dans nos corps, cette ſorte de liqueur fine & imperceptible qu'on ne ſçauroit ne pas reconnoître, mais qui ne ſe laiſſe ni toucher, ni voir, que ces eſprits, dis-je, ſi finement travaillez & ſi univerſellement répandus par tout le corps, devoient agir puiſſamment ſur lui & ſur ſes organes. On s'eſt donc perſuadé que ces *matieres groſſieres, terreſtres & croupiſſantes*, ſouvent imaginées & toûjours fauſſement reconnuës pour les cauſes de nos maladies, n'en étoient au plus

que les produits, les effets & les ſuites, & qu'il étoit tems d'élever l'eſprit humain au deſſus d'idées ſi baſſes, ſi materielles, & ſur tout ſi fauſſes & ſi trompeuſes en Medecine.

On s'eſt mis à étudier la nature dans la nature même; & pour ne plus employer des obſervations étrangeres au corps humain pour en pénétrer les reſſorts & en déveloper l'œconomie, on s'eſt mis à calculer ſes forces, à méditer ſes mouvemens, à ſuivre ſes regles Tant de merveilles qu'on a découvertes dans la ſtructure de ſes parties, tant de force dans ſes organes, tant de juſteſſe dans ſes operations, tant de conſtance, de régularité, de ſymétrie dans la ſanté, ont donne à penſer que les maladies pourroient bien n'être que des & écarts des égaremens; en un mot un défaut d'uniformité & de conſonance entre toutes ces par-

ties, entre le ſang & les viſceres, entre les ſolides & les liqueurs. On a donc conclu, que puiſque la ſanté ne conſiſtoit que dans un juſte rapport des liquides avec les ſolides, dans la convenance réciproque des uns avec les autres, dans la liberté de leurs mouvemens & dans les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent, que la ſanté elle-même n'étoit qu'une ſorte de proportion, de convenance & d'équilibre, qu'il ne falloit donc plus s'occuper en Medecine qu'à démêler les cauſes de cet équilibre, & ce qui les remet en régle & en rétablir l'uniformité.

Cette étude eſt devenuë celle des grands Medecins de nos jours & de la fin du ſiécle paſſé : ils ont aperçû dans les parties ſolides une puiſſance inimaginable; chaque fibre leur a parû une force mouvante, & chaque muſcle une puiſſance redoublée d'autant de force qu'il avoit de fi-

bres ; & le corps étant composé de tant de partie solides, on s'est trouvé contraint de reconnoître une résistance & une force surprenante dans le corps humain & dans toutes les parties qui le composent Examinant en particulier le cœur, solide comme il est & composé de tant de fibres artistement repliées, on l'a trouvé capable d'une force presqu'inconcevable dans un si petit volume. Comparant enfin ce qui devoit nécessairement résulter de ces deux forces immenses, réciproquement opposées l'une à l'autre, tant de celle du cœur si puissante pour pousser & chasser au loin une liqueur, que de celles des autres parties si capables de la repousser, il a fallu conclure que la liqueur poussée devoit être dans un mouvement continuel, & continuellement battuë dans des allées & venuës souvent réïtérées, dans de frequens retours ; que son

mouvement enfin n'étoit qu'une circulation. Mais pour une circulation si souvent réïtérées, il falloit une liqueur bien souple, aisées à rouler, capables, de s'assujettir aux coups & aux impulsions redoublées de la part de tant de parties & de puissance: & c'est ce qu'on a conclu, du sang & des sucs qui en naissent, c'est-à-dire, qu'ils devoient être très-roulants, très-fluides, & faciles à s'échapper, par tous les differens diamettres de vaisseaux qu'ils sont obligez de traverser. C'est donc dans la fluidité des liquides d'une part, dans leur facilité à se laisser pousser, & dans leur soûmission, pour ainsi dire, ou leur sujetion, à la force des solides qui les poussent, qu'on a établi les causes de la santé; & de l'autre, dans l'aisance & la souplesse des solides, pour les faire agir & aller.

On s'est trouvé fortifié dans ce

ſentiment, par la vertu de reſſort qu'on a découvert dans chaque fibre qui compoſe les ſolides & qui y entretient la force qu'ils ont, de broyer & briſer les liqueurs qu'ils ont à tranſmettre. C'eſt ainſi qu'on a compris chaque vaiſſeau, comme autant de cœurs ſubrogez, qui broyent par une ſyſtole, ou une contraction habituelle les liqueurs à meſure qu'elles paſſent : & le broyement du ſang, & l'affinement de ſucs, a paru la fin & le but de toutes les operations qui ſe font dans le corps humain ; Ce qui a perſuadé que cette découverte n'étoit ni le fruit, ni la production d'une imagination ingenieuſe : c'eſt qu'en effet, l'on voit les ſucs nourriciers s'affiner tellement dans nos corps qu'ils s'échappent tous journellement par l'inſenſible tranſpiration, & deviennent à rien.

Ce ſentiment ſi juſtement penſé

& si solidement établi a paru plus digne de l'étude des Medecins & plus profitable aux malades, que tout ce qu'on avoit débité jusqu'alors. Pour aider donc les jeunes Medecins à se déprendre de tous les systémes incertains, parce qu'ils étoient établis sur des observations empruntées d'ailleurs, on a songé à leur donner des principes moins fautifs, parce qu'ils sont fondez sur la nature même du corps humain, ou des parties qui le composent.

Dans cette vûë, on a travaillé la These sur la saignée, qui contient le plan d'une Physiologie, aussi sûre qu'elle paroît nouvelle, puisque tout y est fondé sur des observations des faits, & des calculs : la maniere de toute la moins incertaine, pour raisonner en Medecine. Pour en faire sentir l'utilité, par raport à la pratique, on y a examiné sur ces principes, la doctrine des *Secretions*, &

principalement de l'insensible transpiration, la plus ample de toutes, & la plus efficace pour entretenir la santé, & causer des maladies Dans cette recherche, on a découvert l'inutilité & le mal-entendu des *levains*, & on a donné des manieres plus simples & plus naturelles; soit pour expliquer les *secretions* dans leur état naturel, soit pour y suppléer dans le tems des maladies.

Par les mêmes principes on a fait comprendre que le systéme *des humeurs croupissantes, dans les premieres voyes*, étoit insoûtenable en bonne Physique, & en bonne anatomie: & que l'embaras de ces premieres voyes, ne devoit s'entendre que du délai du sang dans les visceres du bas ventre, & de l'interception de toutes les liqueurs dans leurs vaisseaux. De là on a prouvé l'abus & les dangers des purgatifs précipitamment donnez dans le com-

mencement des maladies, pour arrêter la petulance des ieunes Praticiens, trop prévenus en faveur des purgatifs trompez qu'ils sont, qu'il ne faut pour guérir les plus grandes maladies, que vuider brusquement de prétendus sucs croupissants dans le bas ventre. A ces idées grossieres & notoirement fausses, on a substitué des notions Méchaniques tirées de la nature même des corps, & de sa structure. On s'est encore appliqué à accoûtumer les jeunes Medecins à des raisonnemens plus suivis & plus geométriques, à donner à leurs esprits plus de justesse, & plus de noblesse, ou de dignité à leurs expressions; Enfin on leur a insinué les regles & la méthode d'une pratique plus sûre, & non moins satisfaisante. Ces intentions du moins étoient loüables; & à en juger même par le succès, que cette These a eû en latin, il n'y auroit point eû lieu

de se repentir du travail & de l'étude qu'elle avoit coûté, puisque les Sçavans Maîtres en Medecine, en presence de qui elle fût soûtenuë, ne la crûrent pas indigne de l'honneur de leurs Ecoles : ils n'en craignirent rien pour la jeunesse qu'ils instruisent avec tant de succès. Assez de jeunes Medecins enfin, se laisserent persuader par ces principes, & les adopterent.

Peu de jours ensuite vint la These sur la boisson, qui fût aussi soûtenüë dans les mêmes Ecoles, sous les auspices & par les soins de l'Illustre *Monsieur Michelet premier Medecin du Roy d'Espagne* : elle contenoit une apologie de la boisson, contre ceux qui la défendent aux malades, mais dans le même goût, & fondée sur les mêmes principes que celle pour la saignée : outre que le nom de cet Illustre Medecin attira à cette These de la protection, dans les esprits

de tous les habiles gens qui le considerent avec distinction : la doctrine & la Physique qu'elle contenoit, ne parut déplaire à personne : elle se trouvoit d'ailleurs conforme à la pratique de cette celebre Compagnie.

Le succès de ces deux Theses excita la curiosité : on sçût que plusieurs personnes demandoient à en voir des traductions Françoises : on se laissa aller à leurs souhaits, & on songeoit à les donner imprimées toutes deux ensemble, sans la réflexion qui fit préférer le party de les donner séparément & à differentes fois. Voici le sujet de cette reflexion.

On prévit que ce petit ouvrage seroit obligé de passer par les mains de Messieurs les Journalistes de Paris ; & ç'en fut assez pour obliger l'Auteur à mesurer ses marches. Ce n'est pas que l'examen de ces illustres Sçavans ne lui eût fait honneur & l'ouvrage n'auroit que pro-

ſté dans leurs mains, s'il n'avoit point eu à tomber entre celles d'un Medecin connu par mille bons endroits, mais qui s'eſt toûjours déclaré peu équitable & inofficieux envers ſes Confreres. Ses douceurs ne ſont guéres que pour le mérite étranger : il le releve ou le flatte alors, mais il le craint, ce ſemble, dans ces voiſins, ou voudroit l'obſcurcir. Ce n'eſt pas que l'Auteur prétende rien au mérite ou à la gloire, mais il a dû craindre qu'on prévînt le public contre ſon ouvrage. Pour donc ne ſe point trop livrer à la cenſure du Medecin Journaliſte, ou pour mieux dire, afin de ſe ménager un retranchement contre les traits railleurs & mépriſans de l'injuſte critique qu'on lui a vû exercer contre des ouvrages de ſes Confreres que mal à propos il a eſſayé de deshonnorer dans le public, on ſe réduiſit à ne donner dabord que la traduction de la

Theſe de la Saignée Ce fut, il faut l'avoüer, une ſorte de piege qu'on voulut tendre à ſon penchant railleur, bien perſuadé que la matiere de la Saignée, qui eſt ſi peu du goût du Journaliſte, & qu'il a ſi grand ſoin de décrier en toute occaſion, ſeroit un puiſſant attrait & une furieuſe tentation d'égayer ſon eſprit. L'évenement a juſtifié le ſoupçon : le Journaliſte s'eſt donné carriere dans ſon prétendu Extrait, * car il a plaiſanté, au lieu d'extraire, & il s'eſt plus occupé de divertir le Lecteur, que de l'inſtruire. Alors on a profité de l'occaſion qu'on s'étoit ménagée, de luy répondre en rendant publique la traduction de la Theſe ſur la Boiſſon, qu'on avoit toute prête dès le tems de celle de la Saignée, comme on le prouveroit

* *II. Journal des Sçavants. 10. Janvier 1707.*

s'il étoit neceſſaire. On a donc joint la Réponſe au Journaliſte avec cette Theſe ſur la Boiſſon ; on a fait demander la permiſſion de les imprimer, mais on l'a refuſée comme à un *ouvrage plein d'invectives.*

Cette conduite ſans doute ſurprendra le public ; car où en ſera-t-il ſi on l'abandonne à l'indigne paſſion qu'aura un Journaliſte, de plaiſanter ſur tout ; ſans qu'il ſoit permis aux offencez de ſe défendre ? On dit pour toute raiſon, qu'on veut arrêter les invectives qu'on écrit contre luy, mais pourquoy ne point commencer par arrêter les inſultes, qu'il fait à tout un public ? D'ailleurs il n'eſt point prouvé que ce ſoit des invectives, à moins qu'on appelle ainſi des raiſons, qui ſont moins vives encore que les railleries du Journaliſte ſont inſultantes.

Mais on ſçait une autre raiſon du refus qu'on a fait, de laiſſer impri-

mer contre luy, la reconnoiſſance n'eſt pas abſolument bannie de parmi les humains, & la charité habite encore quelque coin de la terre. Le Journaliſte eſt lié d'inclination avec celuy que l'Illuſtre Chef de Meſſieurs les Journaliſtes a commis pour diſtribuer ſes graces, & les permiſſions d'imprimer: & par un retour d'amitié le Commis a dû proteger le Journaliſte. Or comme le Commis eſt de ces perſonnes qui n'ont qu'une benediction à donner, ſa faveur étant retenuë & engagée d'ailleurs, il ne luy reſtoit plus que des diſgraces; & contraire à ce Prophete * qui beniſſoit, au lieu de maudire, ſéduit par ſon cœur, il étoit bien moins propre à accorder des graces, qu'à répondre des duretés.

Il a fallu cependant ſe ſoûmettre

* *Balaam.*

à cet inique procedé, ſans avoir d'autre reſſource, que d'en appeller au Public luy-même, comme Juge naturel & déſintereſſé de ce déni de Juſtice.

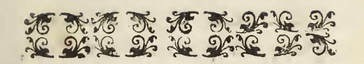
Pour cela on luy preſente pour la ſeconde fois la traduction de la Theſe touchant la ſaignée : on la fait ſuivre du prétendu extrait du Journaliſte, auquel on a joint la réponſe. On ne craint pas que Monſieur le Commis, aux permiſſions d'imprimer, ny Monſieur ſon ami le Medecin Journaliſte, trouvent qu'on ait affoibli en rien ce qu'ils ont trouvé à propos de nommer invective : ils conviëndront au contraire, que depuis leur refus on s'eſt un peu moins contraint avec eux, puiſqu'ils le font ſi peu pour le Public.

Au reſte on ne s'eſt certainement point propoſé en cecy de dire des injures, elles ſont indignes du commerce d'honnêtes gens : on n'a pas voulu

non plus se vanger soy-même; mais on a relevé avec courage les torts qu'on auroit voulu faire à une verité de Medecine, par de mauvaises plaisanteries, en matiere si serieuse. On n'en veut donc pas à la personne du Journaliste, ny à son merite, mais on se plaint à luy-même, de l'abus qu'il fait de ses talens naturels, dont il auroit dû par reconnoissance faire un meilleur usage en l'honneur d'une profession à laquelle il a obligation.

Enfin comme on n'avoit plus rien à ménager avec le Journaliste, on a joint la traduction de la These sur la boisson à celle de la saignée, dont on rend compte dans l'avertissement qui regarde en particulier ce petit ouvrage.

On ſu'lie le Lecteur d'excuſer les fautes qu'il trouvera dans cet ouvrage, la neceſſité où l'on a été réduit d'envoyer imprimer cét ouvrage au loing en a éte la cauſe. On a taché d'y ſuppléer par un Errata qu'on a rendu le plus exact qu'il a été poſſible.



AVERTISSEMENT.

ON publie de la Medecine, que ſes principes ſont douteux, ſes raiſonnemens faux, ſes concluſions incertaines. On ajoûte que ſes remedes ſont des amuſemens, les conſeils des caprices, ſes ſuccés, des hazards. C'eſt à tant d'injuſtes reproches qu'on a crû trouver dans cette Theſe dequoy répondre; parce que le remede qu'on voudroit le plus décrier, s'y trouve juſtifié par les raiſons de Phyſique,

d'Anatomie & de Mechanique ; ou pour mieux dire, par les obſervations les plus propres à ramener les eſprits des peuples & à regagner ceux de ſçavans. Ces raiſons d'ailleurs ſont tirées d'après nature, car elles ſont fondées ſur l'obſervation du monde la plus conſtante , la plus détaillée & la plus averée ; on veut dire ſur la découverte de l'inſenſible tranſpiration dont chacun parle, & que tout le monde avouë. On trouve donc icy tout à la fois le fond de la Phyſiologie la moins conteſtée, & des preuves naturelles de la pratique

de Medecine la plus raiſonnable & la plus ſeure. C'eſt pourquoy quelques perſonnes habiles & déſintereſſées ont jugé que la traduction d'une ſemblable Theſe, pouvoit ſervir à déſabuſer le monde, à diſſiper ſes préjugez, à arrêter ſes injuſtices. On la donne donc cette traduction moins finie, ſans doute, qu'on ne l'auroit ſouhaitée ; mais il auroit fallu une plume plus exercée que celle qu'on employe pour ſatisfaire le gouſt d'un ſiécle auſſi délicat & auſſi poli que le nôtre. Du moins eſt-elle aſſez exacte & aſſez fidele pour n'avoir pas déplû

à l'Auteur du Latin. Que si on la trouve un peu plus étenduë dans le François, ce n'est que parce qu'on a tâche de la rendre plus claire, & de la mettre plus à la portée de tout le monde.

Il est encore bon d'avertir que l'on trouvera peut-être dans cette These quelques opinions qui pourroient paroître douteuses ou hazardées, mais on ne les a empruntées que des meilleurs Auteurs Medecins, Physiciens, Géometres & Anatomistes, tant du siecle passé que de celuy cy.

Ces Auteurs sont Messieurs

Malpighi, Bellini, Borelli; Boyle, Pitcarne, Baglivi, &c. dont on peut voir les endroits citez dans la These Latine. On a donc crû que le public voudroit bien s'en reposer sur la foy d'aussi illustres garans.

APPROBATION

De Monsieur Geoffroy, de l'Academie des Sciences, Docteur, Regent de la faculté de Medecine de Paris.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancellier un Ouvrage intitulé : *Explication Physique & Mechanique des effets de la Saignée, par rapport à la Transpiration, &c.* Presque tout le monde déclame contre la Saignée, fondé principalement sur deux raisons : La premiere qu'il est impossible qu'un même remede & si simple, puisse convenir à tant de differentes maladies. La seconde, qu'on ne sçauroit conserver avec trop de soin une liqueur dans laquelle, disent-ils, la vie consiste. Ces deux objections sont entierement détruites dans cet écrit, où tous les Sçavans reconnoîtront

avec plaiſir, la profonde érudition de l'Auteur. Ils y trouveront & des preuves ſolides par leſquelles il démontre qu'il n'y a point de maladie où la tranſpiration ne ſoit interrompuë; & une explication ingenieuſe des differens moyens, par leſquels la Saignée la rétablit ſûrement. Ils y reconnoîtront enfin que la ſanté ne conſiſte pas dans l'abondance du ſang, puiſqu'elle eſt toûjours nuiſible, lorſque cette prècieuſe liqueur ne ſe décharge pas de ſes parties ſuperfluës par la Tranſpiration. Tout cela m'a fait juger que ce Livre ne pouvoit être que très-avantageux au Public, en le perſuadant de ne plus réjetter un ſecours ſi neceſſaire, ſi prompt & ſi général.

Fait à Paris ce 12. May 1706.

GEOFFROY.

(*)

THESE
SOUTENUE AUX ECOLES DE MEDECINE DE PARIS.

QUESTION.
Si la Saignée est le remede qui supplée le mieux au défaut de la Transpiration.

I.

LES causes qui nous font vivre ne seroient plus douteuses, si celles des Filtrations étoient bien connuës; en effet, tout est Filtre

dans nos corps ; la ſanté elle même n'eſt qu'une ſuite continuelle de Filtrations, *a* & toutes les parties ne paroiſſent faites que pour filtrer ou ſeparer des liqueurs. Ces parties ſont ſolides ou fluides ; mais celles-là par leur ſtructure & leur méchanique, celles-cy par leurs qualitez propres, & leur diſpoſition toûjours prochaine à ſe mouvoir & à être muës ; les unes & les autres enfin par leurs proportions & leurs rapports ne tendent qu'à la Filtration.

Par parties ſolides on peut concevoir un amas d'un million de Vaiſſeaux ingenieuſement arrangez & liez les uns avec les autres ; mais on les comprendra avec plus de vrai ſemblance ſous l'idée d'un amas d'une infinité de filets nerveux que la plus

a Filtrations. Ce ſont les manieres dont les liqueurs ſe ſeparent dans les glandes & dans les viſceres, comme la bile dans le foye, l'urine dans les reins, &c.

ſage de toutes les mains a réünis enſemble ; & par les fluides on concevra un aſſemblage de liqueurs vives & actives qui roulent & circulent par tout pour porter la vie. Ces filets pleins de reſſort compoſent la tiſſure des membranes, & en leur donnant naiſſance, ils leurs communiquent leur force & leur nature, & les rendent toutes Elaſtiques *b* elles mêmes. Ajoûtez que ces membranes originairement formées dans le cerveau & ſorties des *Meninges*, qui en ſont les enveloppes, comme des membranes meres, ſe reproduiſans par tout, ont formé d'abord des Vaiſſeaux ; les Vaiſſeaux ramaſſez par pelotons ont compoſé des glandes ; ces glandes & ces Vaiſſeaux réünis, ont fait des viſcéres, des muſcles & tout ce qu'il y a en nous de parties ſolides.

Pour comprendre à-preſent de quel uſage tout cecy doit être par

b Elaſtiques ou capables de reſſorts.

rapport aux Filtrations, il ne faut que remarquer que suivant cette Mécanique tout est Vaisseaux dans nos corps; que ces Vaisseaux sont pleins de liqueurs spiritueuses, que leurs enveloppes ou membranes sont toûjours prêtes à se mouvoir; qu'elles se meuvent, pour mieux dire, continuellement, à peu-prés comme le cœur, par un mouvement Systaltique *c* de compression & de dilatation, que ce mouvement enfin semblable à une espece d'ondulation commence dans le cerveau & se continuë jusqu'aux extremitez des nerfs. Ce sera, si l'on veut, une espece d'Oscillation, *d* c'est-à-dire, d'ébran-

c Systaltique ou vertu de ressort par laquelle les Parois des Vaisseaux s'étrecissent & se dilatent, s'approchent & s'éloignent.

d Oscillation ou vibration; sorte de mouvement habituel dans tous les Vaisseaux du corps; semblable au battement des arteres; c'est comme le *Pendule* de la vie.

lement, qui ſuivant l'impreſſion qu'elle aura reçûë dans le principe des nerfs, continuëra ſon tremouſſement juſqu'aux parties les plus éloignées, Y eût-il jamais rien de plus propre pour des Filtrations, c'eſt-à-dire, pour conduire quelque liqueur hors des Vaiſſeaux ? On s'en perſuadera encore d'avantage, ſi on fait réfléxion ſur la nature & la condition des matieres dont ces Filtrations doivent ſe faire ; ce ſont des liqueurs trés-coulantes, aiſées à rouler, diviſibles en particules infiniment petites, aiſées à s'échapper, qui ne demande enfin qu'à ſe porter & ſe placer ailleurs. A tant d'heureuſes diſpoſitions de la part des parties joignez une force ſurprenante qui part du cerveau, qui ſe communique au cœur, qui paſſe aux arteres & qui ſe perpetuë juſques dans les extremitez des Vaiſſeaux. Songez ſur tout que cette force eſt telle de ſa nature

qu'elle va à petrir & briser sans cesse les liqueurs qu'elle agite & qu'elle pousse vers l'habitude du corps. Là, mille issûës se presentent tout d'abord d'autant plus capables de diminuer le volume de ces liqueurs & d'en faire une plus grande dissipation, qu'au lieu que la nature n'a établi qu'une seule voye, qui est celle de la bouche, pour grossir leur nombre & augmenter leur quantité ; celles-cy se trouvent mille pour une ; car enfin qui pourroit compter ce nombre prodigieux de pores, ou d'ouvertures imperceptibles dont toute la peau est percée? Ouvertures d'ailleurs des plus capables de donner passage à plus de matieres ; car quoy qu'elles puissent être de differente grandeur, elles gardent toutes une même figure, qui est la ronde, celle de toutes qui a le plus de capacité & qui s'accommode le mieux à quelque figure que ce soit.

C'eſt par ces manieres ſimples, uniformes, en petit nombre & par conſequent les plus naturelles, que ſe forme la tranſpiration; cette évacuation d'autant moins concevable pour ſa quantité, qu'elle doit conſtamment durer tous les momens de la vie; auſſi paſſe-t-elle pour l'évacuation maîtreſſe & principale; car en peut-on trop dire à l'avantage de celle qui de toutes eſt la plus conſiderable, la plus neceſſaire & la plus abondante. On dit la plus conſiderable, parce qu'elle eſt le but, le terme & la regle des autres; elle eſt la plus neceſſaire, parce que perſonne ne s'en peut paſſer; enfin elle eſt la plus copieuſe, puiſqu'elle ſeule diſſipe plus que toutes les autres évacuations priſes enſemble; juſques-là qu'on ne perd pas plus dans l'eſpace de quinze jours par les ſelles, qu'on fait dans un ſeul par la tranſpiration. Qui voudroit en douter, tomberoit dans le ridicule

d'un Medecin * d'Italie, qui ayant été le seul qui ait osé en douter, s'est rendu la fable & l'opprobre des gens de Lettres. Au reste la Transpiration n'est pas une évacuation particuliere à l'homme: la glace, les œufs, les grenoüilles, le bois, les pierres & le marbre même y sont sujets. C'est d'ailleurs une découverte moins nouvelle que renouvellée, car elle est aussi ancienne que la Médecine, & il est peu de siecles où on n'en trouve la doctrine connuë; mais ce qui paroîtra toûjours nouveau & sans exemple, c'est qu'une decouverte si belle & qui n'est pas moins utile que celle de la circulation du sang, soit tombée dans le non-usage. Hé à quoy bon tant de nouvelles decouvertes entassées les unes sur les autres; si la pratique de la Médecine n'en est pas plus heureuse, si les succez n'en devien-

* Obici.

nent pas plus frequens, ſi les malades n'en ſont pas mieux ſoulagez ! Certes qui ne ſeroit fondé à croire que les recherches en Médecine ne ſont qu'amuſemens ? puiſqus tandis qu'on n'épargne rien pour tout découvrir, on ne neglige rien tant que les nonvelles decouvertes. On pourroit donc comparer ces chercheurs de nouveautez negligées, aux avares qui preferent le plaiſir d'amaſſer à celui de joüir. Mais la cauſe de ce déſordre eſt l'enſorcellement de la plûpart des eſprits d'aujourd'huy que la paſſion de bâtir de nouveaux ſyſtêmes occupe & domine tout entiers. Cependant ſi ce plaiſir leur paroît ſi doux, pourquoy ſe réfuſer l'utilité qu'ils en pourroient tirer,

L'on a découvert par exemple, que ce qui ſe diſſipe tous les jours par la tranſpiration dans le corps d'un adulte va à pluſieurs livres; on admire cette découverte & on eſt char-

mé de voir que pour une évacuation si prodigieuse, la nature n'a besoin d'une part que du ressort des Vaisseaux qui par leur systole & leur diastole habituelle broyent continuellement les sucs qu'ils contiennent, & de l'autre de la seule force du cœur qui par un million de circulations réïterées les affine au point qu'il faut pour les réduire en vapeurs. Mais ces loix de la nature si belles & si justes qui charment, pourquoy ne deviennent-elles point la regle de la conduite qu'on doit suivre en Médecine? Pourquoy ne point imiter ses manieres d'agir? Pourquoy ne pas marcher sur ses traces? On prend au contraire une route toute opposée, car tandis qu'on ne peut disconvenir que l'integrité des fonctions du corps dépend de la mesure & de la qualité d'une matiére vaporeuse qui doit constamment s'échaper par les pores; Ce n'est point de cette matiere rete-

nuë dont on s'occupe dans la pratique de la Médecine, mais de pretenduës *Glaires* & de *Viscositez* qu'on fait les auteurs de tous maux. Ce sont, dit-on, des amas de matieres crasses, *gluantes*, & *visqueuses* qui croupissent dans les premieres voyes, qui font toutes les maladies; & c'est à l'évacuation de ces amas, que se terminent tous les soins du Médecin. L'étrange & l'indigne maniere de raisonner pour des Philosophes! Car enfin la nature doit toûjours être respectable à un Physicien, & il ne doit jamais, lors même qu'elle s'égare, lui attribuer des manieres basses & indignes d'elle. Mais d'ailleurs, pour le dire en passant, est-il bien vrai; qu'on ait tant à craindre, ou tant à esperer de l'évacuation par les selles? On comprend aisement combien d'inconvenients doivent arriver necessairement de la retenuë de l'urine, de la bile & de l'évacuation par-

ticuliere au ſexe, parce qu'elles tiennent de la nature des ſecretions, c'eſt à dire, de ces liqueurs qui ſe ſeparent du ſang, pour la conſervation de la ſanté, & qui doivent par conſequent cauſer beaucoup de trouble & amaſſer beaucoup de ſucs dangereux & ſuperflus, ſi elles viennent à rentrer dans les Vaiſſeaux ; mais il n'en eſt pas de même de l'évacuation par les ſelles, parce que ce n'eſt pas une ſecretion ou une humeur qui ſe ſépare du ſang, mais la décharge du ſuperflu des alimens qui n'a point dû ſe porter dans les Vaiſſeaux. Cette évacuations donc ne fera tout au plus qu'épargner au ſang le mélange d'une matiere impure, on dit au plus, parce qu'il ne paroît pas trop prouvé que le ſéjour même de ces ſuperfluitez dût être ſi malfaiſant ou capable de ſoüiller le ſang : puiſque la nature a paru ne rien craindre de leur ſéjour en les faiſant paſſer lentement

tement par le plus long canal qui ſoit dans le corps, qui eſt celui des inteſtins. Pourquoy donc les Chymiſtes s'oublient'ils ſi fort dans cette occaſion ? Portez comme ils ſont naturellement à multiplier les feux & à en reconnoître de tant de ſortes : & charmez toûjours de ce qui ſent le fourneau, comment ne ſe ſont ils pas aviſez d'établir au milieu des inteſtins & dans ce prétendu amas d'ordures, un *feu de fumier* qui dans leurs principes auroit pû avoir ſon utilité ? Mais ſi cette penſée n'eſt point de leur goût du moins a-t-on de quoy ſe raſſurer contre la frayeur qu'on s'eſt faite de ce prétendu amas d'ordures, pour peu d'attention qu'on faſſe au peu de matiere qui ſe vuide journellement par les inteſtins, & au peu de mal qui en revient quand cette évacuation s'arrête. Ce mal eſt de ſi petite conſequence que l'on voit tous les jours des perſonnes qui ſans s'in-

commoder peuvent se passer des quinze jours entiers d'aller à la selle. On objectera peut-être que l'évacuation par les selles doit être plus considerable qu'on ne l'a dit, à raison de la bile qui se décharge aussi par cette voye ; car si le foye d'un chien fournit deux gros de bile par heure, ce qui ira à six onces dans vingt-quatre heures ; il faudra qu'il s'en separe dans le foye d'un homme, une livre au moins dans un pareil espace de tems, ce qui étant joint au superflu des alimens doit faire un gros volume d'humeurs à évacuer par les selles. Mais quand on accorderoit au foye cette quantité de bile, il est démontré d'ailleurs qu'il n'en peut sortir que trés-peu par la voye des selles, puisqu'il est constant par les experiences de *Sanctorius*, que le bas ventre n'évacuës gueres plus de quatre onces de matieres par jour, d'où il s'ensuivra que la bile se remêlera avec le

Chyle pour être reportée dans le ſang & y circuler de nouveau.

On prétendra peut-être conclure de cecy que la purgation doit donc être un remede d'une trés petite conſequence, s'il eſt vrai qu'il y ait ſi peu à évacuer par les ſelles; mais ſans cela même ce remede ſera d'une toute autre utilité. Pour s'en convaincre, il ne faut que reflêchir ſur ce qui fait le danger des grandes maladies; ce danger vient de ce que le ſang emporté par ſon feu, & pouſſé par la Syſtole redoublée des parties ſolides qui en hatent le cours, eſt toûjours à la veille de prendre des engagemens dans les viſceres & d'y faire des dépots. Pour prévenir ces malheurs on employe à tems & à propos les purgatifs, & encore plus utilement les *Emetiques*, dans la vûë de porter dans toutes les parties du bas ventre un ébranlement univerſel; ſans doute, diront quelques-uns

pour procurer une évacuation confiderable ; mais au contraire, car felon la remarque d'*Ettmuller* , ce qu'on doit fe promettre de la purgation, doit naturellement être d'un tres-petit volume ; de forte que fi l'évacuation eft grande, ce fera felon lui, ou un malheur ou un accident. Le principal avantage donc de la purgation fera tantôt de corriger le fang, fouvent de rectifier fes mouvemens en les rappellant au naturel, quelquefois de remettre en branle ce mouvement quand il fe rallentit, & prefque toûjours pour en rétablir l'ordre & l'uniformité. Or la plûpart de ces avantages dépendent moins des fluides ou des liqueurs évacuées, que de l'impreffion que les purgatifs font fur les parties folides & nerveufes : car comme celles-cy ont le plus de part dans l'état de fanté à l'équilibre des liqueurs qu'elles contiennent, ces mêmes folides excitez à propos dans

l'état de maladie peuvent même sans rien évacuer des liqueurs contenuës, rétablir cet équilibre. On peut s'en convaincre par l'utilité qu'on retire des ligatures, des frictions & de semblables applications exterieures dont la Médecine ancienne & moderne s'est toûjours servi utilement, & cela pour rappeller les solides à leurs mouvemens naturels en excitant en certains endroits des picotemens, des agitations & des ébranlemens propres à réveiller les esprits ou à rétablir leur cours dans leur direction naturelle. Donc, l'évacuation qui suit l'operation d'un remede qui picotte, ébranle & irrite, fait moins le rétablissement de la santé, que la marque d'une santé rétablie. En effet, puisque cette évacuation ne devient utile que parce que le remede qui l'a causée est venu à bout de rompre les déterminations vicieuses des liquides, & contraindre les solides par une détermi-

nation contraire à ſe relâcher & à reprendre leur ſoupleſſe naturelle, elle ne fait qu'aſſurer le Médecin que les irritations convulſives des parties ſont calmées, & que les digues étant forcées, le ſang & les eſprits ont repris leur cours ordinaire. Tout cecy eſt ſi vrai que ce n'eſt pas par la quantité des matieres évacuées que le Prince de la Médecine veut qu'on eſtime une évacuation, mais par leurs qualitez ; c'eſt-à-dire par la facilité avec laquelle les parties laiſſent aller les humeurs, & celle avec laquelle le malade ſouffre l'évacuation. En effet, la quantité en matiere de purgation doit être ou trés-moderée, ſi la nature y coopere, ou trés-ſuſpecte, ſi elle eſt trop copieuſe. Il n'en eſt pas de même de la Tranſpiration qui de ſa nature doit être tout à la fois ample & neceſſaire, parce qu'elle ne vuide pas ſeulement une partie, mais tout le corps ; parce qu'elle n'empor-

te pas seulement quelques reste de matiere inutile, mais qu'elle évacuë sous la forme d'une vapeur imperceptible, tout le suc nourricier, puisque tout ce qu'une personne saine prend de nourriture, s'échape par cette voye. Cela feroit donc croire que dans les adultes, l'usage du suc nourricier ne feroit que de repandre une douce rosée sur toutes les parties pour les tenir souples ; aprés quoy il deviendroit à rien & se dissiperoit en vapeurs. Ainsi le corps humain où tout se passe par voye de broyement & de trituration pourroit se comparer dans les adultes (en qui toutes les parties ont pris leur croissance & leurs dimensions) à une sorte de moulin à eau, dont tous les ressorts auroient moins besoin pour s'entretenir d'un suc qui les grossit & les fit croistre, que de la vapeur de quelque liqueur

douce, qui comme un *e Bain de vapeur*, les humecta & les tint souples. Or ce suc vaporeux ne sera autre chose que le Chyle qui passant dans les nerfs s'appelle suc nerveux & qui aprés avoir parcouru en circulant tous les nerfs, les membranes & sur tout la peau, qui n'est que l'aboutissement des nerfs, perd enfin dans l'habitude du corps tout ce qu'il a de mieux affiné en vapeurs, tandis que ce qui lui reste de moins travaillé & de plus grossier est repris par les lymphatique; & suivant cette pensée on pourroit soupçonner que ce sont moins les arteres que les nerfs qui porteront la matiere de l'insensible transpiration. Quoyqu'il en soit, qu'on dise aprés cela si l'on veut que la vie de l'homme n'est qu'un vent ou une fu-

e Bain de Vapeurs, terme de Chymie, c'est une maniere d'échauffer quelque chose à la vapeur d'eau boüillante.

mée, ce ne ſera point à tort; car on voit par tout ce qu'on vient de dire que ce n'eſt qu'un air qui s'échape ou une vapeur qui fuit : auſſi la mort s'aprête-t-elle de ſaiſir l'homme dés que cette vapeur s'arrête un moment ſi on ne ſe hâte d'y ſuppléer par un remede qui tout à la fois ſatisfaſſe à la qualité de cette évacuation & à ſa quantité.

II.

Si on demande quel eſt ce remede, & à quoy on le reconnoît? Le voicy : Il convient également au bien des ſolides & à celuy des fluides: il rend ceux-ci plus coulans & facilite le mouvement Syſtaltique des autres. Car il eſt bon de remarquer que c'eſt une mépriſe aſſez ordinaire dans la cure des maladies, d'en chercher uniquement les cauſes dans les humeurs qui ſont les fluides, lorſqu'elles ſont principalement dans les ſoli-

des ou dans la ſubſtance des parties. Il eſt bien vrai qu'un Médecin doit d'abord s'aſſurer de l'état du ſang ; mais en cela même il ne doit point aller trop loin, car les ſolides tout faits comme il ſont pour la trituration paroiſſent avoir plus de part à l'ouvrage de la tranſpiration qui en eſt la fin ou le terme, que les fluides ou les liqueurs, qui dans cette occaſion gouvernent moins qu'elles ne ſont gouvernées ou regies elles-mêmes. Car ſuppoſez d'un côté une force extraordinaire, telle qui doit être celle qui reſulte de l'action des Meninges & du cœur, & qui ſemblable à celle d'un piſton des plus fort, aidé encore du mouvement des arteres, chaſſe le ſang juſqu'aux extremitez du Corps & l'oblige à circuler continuellement ; de l'autre concevez que cette liqueur pouſſée, eſt de nature à ſe laiſſer diviſer, qu'elle doit trouver autant de reſiſtances & de digues que

les Vaiſſeaux lui oppoſeront de plis & de replis à ſurmonter ; il faudra neceſſairement que cette liqueur ſe broye & ſe briſe à l'infini. Sans donc avoir recours ni aux levains, ni à tant de vaines imaginations de configurations differentes & de pores diverſifiez, toutes fictions, également dignes d'un anathême éternel on comcomprendra, pour peu qu'on ſçache les loix du mouvement, & ce qui reſulte du choc des corps, que le ſang ſera contraint de s'affiner & de ſe mouler pour ainſi dire ſur les differens Vaiſſeaux qu'il aura à traverſer & de s'accommoder à leurs differens diametres ; à l'aide donc de cette méchanique il pourra ſe filtrer dans toutes les differentes parties & devenir enfin la matiere de l'inſenſible tranſpiration. Un ſeul exemple fait comprendre cette penſée ; on l'emprunte de l'or, lequel paſſant à travers de tres-étroites filieres, peut, quoy-

qu'il ſoit tres dur, ſe réduire en filets tres-minces : mais le ſang traverſant comme il fait des tuyaux incomparablement plus étroits que ces filieres, doit êſtre par conſequent plus aiſé à s'affiner, parce qu'il eſt plus *ductile* & qu'il prête davantage que l'or le plus fin ſous la force qui le travaille. C'eſt pourquoy non ſeulement il s'affine juſqu'au point preſque de ſe dérober aux ſens, mais il perd encore tout ce qu'il pouvoit avoir de moins pur & ſe réduit en vapeurs imperceptible. On pourroit donc croire que cette liqueur contenuë dans les Vaiſſeaux qui paſſe pour être ſi composée, & qu'on nomme ſang, bile, lymphe, &c. n'eſt dans le fond qu'une même & ſeule matiere, qui prend des noms & de qualitez differentes, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins affinée & ſuivant les differentes filieres, ou les divers diamettres des Vaiſſeaux qu'elle a traverſez. Ce n'eſt

n'eſt donc pas uniquement du ſang que ce qui circule dans les Vaiſſeaux, car ce qui tout à l'heure étoit Chyle, emporté par le même mouvement circulaire, devient ſang dans les arteres, eſprit dans les nerfs, vapeur ou matiere vaporeuſe dans les Vaiſſeaux capillaires, lymphe enfin dans les lymphatiques qui reportent cette liqueur dans les vénes, pour la travailler de nouveau & l'affiner davantage.

Pour faire à preſent comprendre la ſtructure des Vaiſſeaux dans leſquels doit ſe préparer la matiere de la Tranſpiration. On peut dire que comme il eſt des figures qui ne ſont faites que d'un ſeul trait de Burin differemment contourné, de même cet aſſemblage de tuyaux qui compoſe les viſceres & toutes les parties du corps n'eſt apparamment qu'un ſeul canal ou Vaiſſeau qui s'étend par tout, gardant plus ou moins de largeur, ſui-

vant le beſoin des parties qu'il compoſe, & qui à travers un million de differens contours, conſerve plus ou moins de reſſort & de ce mouvement ſyſtaltique ou d'ondulation qu'il a reçû du cerveau. Cette penſée paroît d'autant plus raiſonnable, que tels ſoins qu'on apporte, ſuivant la remarque du Prince de la Medecine pour démêler où commencent & finiſſent les Vaiſſeaux du corps humain, on n'y comprend autre choſe, ſinon qu'ils décrivent un cercle continuel, où on ne découvre ni commencement ni fin. De ces differens contours de Vaiſſeaux, il s'eſt formé des pelotons, & de ces pelotons des viſceres & parce qu'il y a dans ces Vaiſſeaux un mouvement periſtaltique ou d'oſcillation capable de petrir & broyer; on pourroit comparer ces viſceres à autant d'eſtomacs particuliers où ſe prépareroient les ſucs propres à chaq; viſcere: ou à autant d'ouvroirs

où chacun de ces sucs se revétiroit de ses qualitez propres, & d'où il emprunteroit l'ordre & les retours de ses circulations & de ses Filtrations; par là on pourroit expliquer ces mouvemens périodiques qui ont jusqu'à present si fort fatigué les esprits, en comparant la structure des visceres à celle des horloges, & aux orbes celestes, qui achevent leurs revolutions dans un jour, dans un mois ou dans un an: parce qu'en effet, il est des secretions, ou filtrations qui s'achevent les unes dans quelques heures, d'autres dans un jour, dans un mois, ou dans un an; quelques-unes dans plusieurs années. En voicy les raisons c'est que comme dans un horloge & dans la machine des Cieux; il y a dans l'une des rouës, & dans l'autre des globes qui font leur tour les uns plûtôt, les autres plus tard: de même aussi les visceres sont composez de pelotons & de replis de Vaisseaux,

que les liqueurs parcourent & traversent en plus ou moins de tems ; & ce que cette méchanique a de plus merveilleux, c'est qu'un seul vaisseau & une seule liqueur suffisent à toutes ces révolutions. Fut-il jamais d'occasion où la grandeur & la puissance de la nature parut davantage, que dans une simplicité si dénuée, ou dans un dénuëment si parfait! Mais ce qui releve encore cette merveille, c'est qu'une seule sorte de mouvement suffit pour les entretenir ; mais un mouvement doux & simple, qui n'est autre chose que cette impression imperceptible, cette oscillation secrete que la nature d'abord attachée aux solides, & par eux aux liqueurs ; mouvement enfin toûjours le même qui tout seul & par le seul broyement qu'il opere, rend les liqueurs propres à toutes sortes des Filtrations, & capables de s'échaper par l'insensible transpiration.

L'origine de ce mouvement n'eſt pas moins admirable, car il n'eſt rien moins qu'une portion de cet eſprit de vie que le Createur imprima dans le Sang du premier homme ; & c'eſt par luy encore que les germes d'où devoit naître tout ce qu'il y auroit jamais d'hommes à l'avenir, & que le Createur avoit renfermez dans la premiere femme, deviennent encore tous les jours feconds. Ainſi la vie de l'homme n'eſt pas toute à lui ſeul, il la partage avec ceux des ſiécles futurs, puiſque d'un ſeul homme pourroient naître des mondes entiers, du moins eſt-il vrai que chacun de ces germes contient l'ébauche de l'homme qui en doit naître, on peut donc ſe le repreſenter comme un petit compoſé de reſſorts ou d'organes que le doigt du Createur a ſi ſagement diſpoſés, qu'ils ſont toûjours tout prêts à prendre le branle & à

entrer en mouvement, dés qu'il leur viendra d'ailleurs quelque nouvelle force, qui mette en œuvre cette puissance jusqu'alors suspenduë & oisive. Or c'est de la fécondation que cette nouvelle force doit venir: cette fécondation se fait, & par là le branle donné aux ressorts excite la vertu des parties, qui sans cela se trouvoient sans mouvement & sans action; tout se developpe donc, se réveille & se trémousse, pour ainsi dire, pour faire éclore un animal & le faire sortir de son ébauche. Il commence enfin à vivre & dés aussi-tôt on apperçoit dans ses Parties naissantes une systoles ou un battement manifeste : la sorte de mouvement sans doute, qui ressemble le mieux à ce que nous avons jusqu'à present nômé Oscillation: & c'est cette systole ou battement qui se conservant dans les parties à mesure qu'elles grossis-

sént & qu'elles se dévelopent, s'y perpetuë constamment jusqu'à la fin de vie.

Voilà comme se fait le mouvement des parties, & comment se forme l'*Oscillation*; mais voicy jusqu'où va la force de ce ressort & de cette Oscilation & de quoy ils sont capables. Les corps qui sont susceptibles de ressort, s'en donnent d'autant plus qu'ils ont été plus battus & plus applatis sous le marteau. Delà donc il est prouvé que le ressort des parties du corps sera audessus de tous les ressorts imaginables, puisqu'il n'y a rien dont l'extension & l'allongement ait été porté si loin. En effet l'ébauche du corps humain, qui renfermé encore dans son germe, comme dans un œuf, ne pesoit au plus qu'un grain se donne aprés la fécondation, & par son développement, dans le corps d'un adulte jusqu'à cent liv. & plus, de masse & de pesant: c'est donc un

grain qui s'allongeant, & se grossissant, parvient à peser cinq cens soixante mille grains. On doit certainement se promettre une étrange force de ressort d'une extension si suprenante, aussi se trouve-t'elle telles dans les Meninges, dans le cœur & dans le ventricule, qui sont des exemples de cette force & de ce ressort presqu'inconcevables. Pour commencer par le cœur, on sçait que de lui seul sans le secours des arteres il pourroit soûtenir l'effort de trois mille livres & plus, & que ne faisant que pousser le sang comme il fait dans l'espace d'un jour audelà des arteres, il fait la même chose que s'il surmontoit la resistance de 75600000000 liv. Qu'elle sera donc l'énormité de la résistance qu'il surmonte, si on songe que non seulement il a à pousser le sang hors des arteres, mais qu'il doit encore vaincre la resistance des nerfs & des lymphatiques, puisque c'est

principalement par ses impulsions que la lymphe & le suc nerveux circulent ? On connoît encore l'immense force du ventricule, & on sçait qu'elle est équivalente à un poids de 12951. livres. Mais si on juge de la force du cœur & du ventricule par les resistances qu'ils surmontent, celles des Meninges doit passer par énorme, puisque c'est d'elles que toutes les parties fluides & solides empruntent la meilleure partie de la leur, & que c'est par consequent par elles que se surmontent la plûpart de resistances qui se trouvent dans tous le corps. On dira peut-être que cette force des meninges est exagerée & qu'elle seroit même superfluë; mais en la comparant avec ce qu'elle a à produire, c'est-à dire, avec ce broyement inconcevable qu'elle doit procurer dans la matiere de l'insensible transpiration, & avec cette immense quantité qu'elle doit évacuer tous les jours par

cette voye ; on conviendra que la force que nous attribuons icy aux visceres & à tous les solides n'a rien de trop. Or pour comprendre jusqu'à quel point se porte la division de la matiere dans nos corps, il ne faut que faire reflexion qu'un grain de cuivre dissout dans trois cens quatre-vingt-cinq mille deux cens grain d'eau, conserve encore une bonne partie de sa couleur ; donc de ce que des livres entieres de matiere se dissipent tous les jours par l'insensible transpiration, sans qu'il en reste aucune trace sous les sens : il faut que la division ou trituration qui s'en fait, soit audessus de tout calcul & de toute créance. Qui ne croira aprés cela que la force qui opere cet effet ne soit prodigieuse ! Ouy certes, elle doit être telle, & d'autant plus que ce qui la modere & lui tient lieu de contre poids n'est presque rien de plus qu'un atôme, car quoy de plus

petit que vingt livres de ſang, ſi on les compare avec la puiſſance des ſolides qui compoſent toute la maſſe du corps humain? Cependant ſous un ſi petit volume, elles operent cette autre merveille de pouvoir tenir dans des juſtes bornes cette force incomprehenſible. Que cecy donc faſſe comprendre que quand il eſt queſtion d'humeurs, par rapport à la ſanté, c'eſt moins de leur quantité, dont il faut s'occuper, que de cette proportion & de cet ordre qu'elles doivent garder pour entretenir l'équilibre, c'eſt-à-dire, l'integrité des fonctions. Mais le ſang procure encore outre cet équilibre qu'il entretient, un autre avantage: c'eſt qu'à force de trituration & de broyement, il ſe *ſpiritualiſe* pour ainſi dire, & penetre le cerveau comme un air tres-fin, ou comme un eſprit imperceptible. Car c'eſt une matiere qui reſſemble plus à un eſprit, qu'à un

corps; matiere qui coule & s'imbibe sans être liqueur; matieres qui penetre & humecte sans être veritablement humeur. En effet, s'il est vrai que ce n'est pas la substance, ni une portion du mineral, mais la vapeur & l'esprit qui en exale, qui fait la force & la vertu des eaux minerales, sera-t-il moins raisonnable de penser que l'esprit animal qui entretient la force du corps humain, est moins une vraie liqueur qui se soit séparée du sang, qu'une vapeur fine & subtile qui en sort & s'en éleve continuellement ? il faut donc concevoir par cette vapeur une matiere trés-subtile ou un air trés délié, qui s'insinuë & s'imbibe dans la substance du cerveau, substance qui étant toute spongieuse, fait dans cette occasion la même chose que le papier gris & les étamines dont on se sert en Chymie pour dépoüiller les liqueurs de ce qu'elles auroient d'impur & de terrestre.

terreſtre. Le cerveau imbibé de cette matiere ſpiritueuſe, la tranſmet à travers de ſa ſubſtance dans les nerfs, à peu-prés comme en Phyſique, on voit l'eau traverſer d'un bout à l'autre une liſiere moüillée ; c'eſt donc comme une roſée trés-fine qui ſuinte inſenſiblement du cerveau dans les cordons des nerfs qui en ſortent, & qui par la contraction habituelle des membranes qui les enveloppent & les compriment, eſt obligée de prendre ſon cours vers les extremitez. Arrivée qu'elle y eſt, elle ſe répand dans tous les filets nerveux ; & les penetrant, comme feroient de petits coins, ou les gonflant comme l'humidité gonfle les cordes, donne aux parties cette fermeté naturelle, en quoy conſiſte leur élaſticité & leur force habituelle.

Si l'on eſt en peine d'où peut venir la prodigieuſe quantité de

matiere ſpiritueuſe qu'il faudra pour pouvoir penetrer tout le corps humain, veu ſur tout qu'il ne contient que trés-peu de liqueurs ſenſibles; il ne faudra pour en trouver la ſource, que ſe ſouvenir qu'une once d'or en feüilles ſuffit pour dorer un fil d'argent de 777600 pieds de long; c'eſt-à-dire, qu'une once d'or peut s'affiner au point de pouvoir s'allonger de la longeur de 155000. pas. Or ſera-t-il impoſſible que le ſang, plus pur infiniment & plus ductile que le plus fin or, puiſſe produire aſſez de matiere ſpiritueuſe, qui à force de s'affiner parvienne à ſe répandre juſques dans les parties du corps les plus ſecrettes & les plus éloignées?

III.

Que d'inconveniens donc & que de maux à craindre ſi cette trituration ne ſe faiſoit pas comme il

faut? Le ſang ſe trouveroit moins leger & mal petri, & par conſequent il oppoſeroit au cœur & aux arteres un obſtacle & une reſiſtance plus difficile à ſurmonter; il ſeroit donc moins diviſé & fourniroit moins de matiere à la tranſpiration. Suppoſons, par exemple, que le ſang moins diviſé fourniſſe dans chaque ſyſtole un quart de grain moins que l'ordinaire à l'inſenſible tranſpiration, ce ſeront neuf onces de liqueur qui ſeront retenuës par jour dans les Vaiſſeaux, & qui groſſiront d'autant la maſſe du ſang; tandis que l'inſenſible tranſpiration diminuëra de la même quantité. Mais ſi la maſſe du ſang s'augmentoit à proportion tous les jours, pendant des ſemaïnes ou des mois entiers, ſon volume croîtroit à l'excez, du moins parviendroi-t-il enfin à augmenter du double. Cependant la force des ſolides & en particulier du cœur &

des arteres, eſt bornée par la nature qui ne la faite que pour pouvoir pouſſer la valeur de vingt livres; il faudra donc ou trouver le moyen de doubler auſſi cette force, ou ſi cela eſt impoſſible, il faudra diminuer la moitié du ſang, & par là on ſe trouve pleinement convaincu de la neceſſité de la ſaignée. Mais quelle convenance diront quelques-uns entre la ſaignée & la tranſpiration diminuée, puiſque la cauſe de cette diminution n'eſt autre qu'un acide qui épaiſſit le ſang, & que l'on ne voit nul rapport entre du ſang répandu & un acide à corriger.

Mais quoy, ſeroit-ce donc que les Médecins d'aujourd'huy ſeroient devenus ſemblables à ces partiſans outrez de l'Acide qui prétendent en voir par tout? Et qui à la ſeule mention d'une maladie encore inconnuë ſe repreſentent un acide contre le-

quel ils auront à lutter ou à combattre. Cependant cette idée de combat & de violence à exercer ne convient gueres à celle qu'on doit se faire d'un habile Médecin, car c'est par l'addresse plûtôt que par la force qu'on guérit les maladies. Voicy comme un sçavant Auteur de nos jours parle sur cette matiere. « Les „ Maladies, dit-il, ne sont que des „ écarts que la nature souffre & qui „ la détournent de son droit che- „ min; ce sont des égaremens qui „ la fourvoyent & qui la font sortir „ de son niveau. Leur causes se doivent prendre ou dans les qualitez vicieuses des solides, soit qu'ils perdent de leur ressort par le relâchement de leurs fibres, soit qu'ils en acquierent trop par leur disposition convulsives; ou elles doivent se prendre dans le vice des liquides tel que seroit le trop ou le trop-peu d'élasticité dans les esprits, le rallentisse-

ment dans le ſang & dans les autres liqueurs, ou enfin leurs fermentations exceſſives.

L'art donc de remedier à tous ces deſordres ſera de redreſſer cette nature égarée & de la ramener avec adreſſe, en rendant aux fibres leur tenſion naturelle, & en redonnant aux eſprits, au ſang, à la lymphe & à toutes les liqueurs leur conſtitution propre & l'uniformité de leur circulation. Or rien n'eſt plus capable que la ſaignée pour reparer tous ces deſordres & rendre aux liqueurs leurs qualitez, & ſur tout leur fluidité & leur équilibre; rien par conſequent ne peut ſi bien procurer une ample & loüable tranſpiration. Pour le comprendre, il faut ſe ſouvenir que rien ne contribuë tant à entretenir cette évacuation que le mouvement periſtaltique des Vaiſſeaux où ſont contenus les ſucs qui doivent tranſpirer, parce que c'eſt comme

une main qui les comprime alternativement de haut en bas. Or cette compreſſion alternative doit être douce & molle, de ſorte que ſi quelque choſe vient à trop hâter ce mouvement, le ſang qui n'auroit dû couler que par meſure, précipitera ſa courſe, & s'embaraſſant lui-même ſe rallentira & s'épaiſſira. Cecy ſe fait dans le ſang à peu-prés de la même maniere que dans la laine qui à force d'être bien battuë & bien entaſſée prend dans la main des ouvriers, (des chapelieres par exemple) la reſſemblance & la fermeté du plus fort drap; le ſang donc auſſi continuellement battu par les pulſations & les coups redoublez des arteres qui comme autant de pilons frappent & ſerrent ſes fibres, prendra une tiſſure denſe & compacte; ce qui devient d'autant plus croyable qu'on ſçait que deux bares de fer rougies au feu, peuvent à

force de coups de marteau ſans aucun intermede s'unir enſemble. Or cette comparaiſon convient aſſez à la nature de la fibre du ſang, car capable naturellement comme elle eſt de ſe reſſerrer en elle-même, elle doit s'épaiſſir & paſſer dans cette coüéne, auſſi coriaſſe qu'un parchemin, telle qu'on l'obſerve dans les maladies, ſi les arteres toutes brûlantes du feu de la fiévre la battent par des coups trop durs & trop frequents; au lieu que cette fibre qui eſt la matiere de la nourriture, ſe laiſſe tous les jours diviſer & reſoudre dans un ſuc fin, ſubtil & capable de tranſpiration, lorſque dans l'état de ſanté elle eſt mollement broyée par la ſyſtole naturelle des Vaiſſeaux. Que ſi cette coüéne ou cet épaiſſiſſement outré du ſuc nourricier, n'arrive pas toûjours, du moins ſe trouvant imparfaitement briſé il ſe rallentit, & aigri

par son séjour, il fronce & serre en irritant les fibres des parties & embarasse enfin les visceres. Dans cette disposition sera-ce avec des extraits des teintures, des volatils, ou du moins des remedes propres à attenuer le sang & à le volatiliser, qu'on se proposera de rendre aux liqueurs leur fluidité & leur cours? Ce seroit certes la manœuvre d'un novice & d'un homme peu exercé en Medecine, & qui lui réüssiroit mal; car c'est une maxime de pratique autorisée par l'observation, que tandis que la circulation du sang est retardée dans l'extremité des Vaisseaux, elle est précipitée dans le centre du corps; de sorte qu'en même temps que le sang s'arrête dans les vaisseaux capillaires, il s'agite, se fermente & fait effort dans les grands, ou à force de mouvement il s'enflâme, & ainsi dans ces cas la saignée devient plus convenable & plus sûre. En

effet, elle décharge le corps d'un ſang devenu ſuperflu & malfaiſant & par même moyen elle léve tous les obſtacles & les embarras qu'il cauſoit : car les Vaiſſeaux plus à l'aiſe reprennent leur jeu, c'eſt-à-dire, leur mouvement periſtaltique ou d'oſcillation, & le ſang en circule plus legerement & avec plus d'aiſance. Enfin par une ſuite naturelle les liqueurs qui étoient croupiſſantes prennent d'autres ſituations, elles ſe détachent des endroits qui les arrêtoient, & heureuſement déplacées, elles reprennent le file de la circulation & ſe laiſſent aller au courant. Bien plus, les parties ſolides ayant repris leur ſoupleſſe & les fluides leur liberté, le commerce des liqueurs ſe trouve rétabli & le ſang remis en route recommence à ſe dépurer & à faire ſes ſecretions, & la tranſpiration en particulier redevient libre, aiſée & copieuſe. C'eſt

par ces moyens qu'une ſueur naturelle & abondante ſurvient ſouvent aprés la ſaignée, & qu'un Medecin a la ſatisfaction alors de voir ſous ſes yeux & en peu d'heures, échaper de la mort des malades deſeſperez. Comment concevoir, dira-t-on, qu'il puiſſe ſe faire une revolution ſi ſoudaine & ſi heureuſe dans toute la perſonne d'un malade, uniquement à l'occaſion d'une legere ouverture qu'on aura faite dans quelque endroit pour donner iſſuë au ſang? On n'en ſera plus ſurpris quand on ſe ſouviendra que toutes les liqueurs ſoit celles des grands Vaiſſeaux, ſoit celles des petits, font dans nos corps une file continuë, de ſorte que du centre à la circonference, ou à l'habitude, elles font effort l'une ſur l'autre & ſe pouſſent en avant. Si donc l'on vient à interrompre cette file en faiſant une ouverture, l'endroit de l'interruption faiſant com-

me un vuide, & moins de resistance aux liqueurs qui suivent, cellescy doivent s'échapper, & les plus éloignées qui poussoient celles-cy, doivent suivre le même courant & la même determination. Et c'est ainsi que toute l'œconomie du corps peut changer de face dans un moment. Cette méchanique fera comprendre encore comment à raison des proportions changées, soit dans les vitesses des mouvemens, soit dans les quantitez des liqueurs, les révulsions & les dérivations se font en Medecine, qui par consequent ne sont point des estres de raison comme on voudroit le persuader. Un seul exemple suffira pour s'en convaincre, c'est celui de la Saignée du pied dans les inflammations & fluxions de poitrine. Car qui ne voit que suivant les regles qu'on vien d'établir, cette Saignée est dans cette occasion un coup bien hardi &

ſujet à de terribles écueils. Car enfin le ſang pouſſé par la fiévre ayant forcé le reſſort des veſſicules pulmonaires, s'eſt engagé dans ce viſcere, & y a interrompu l'uniformité de la circulation & l'équilibre naturel des fluides, avec les ſolides; mais dés-là on apperçoit le danger qu'il y a d'attirer le ſang du cerveau ſur les parties baſſes; parce que rencontrant ſur ſa route ce viſcere affoibli, qui par conſequent oppoſera moins de reſiſtance à ſon cours, vers lequel d'ailleurs il trouvera un chemin déja tout frayé par la route que la fluxion s'eſt faite, il augmentera l'engagement commencé & précipitera le malade dans un râllement ſoudain & mortel. Par les mêmes raiſons on découvre encore pourquoy il eſt plus ſûr & plus efficace de préferer la Saignée de l'artere à celle de la véne, lorqu'il faut promptement rompre & détourner l'im-

petuosité du sang pour le porter ailleurs. Il est donc prouvé par tout ce qu'on vient de dire, qu'il n'y a nul danger à diminuer par la Saignée le volume des liqueurs quand il s'en est trop amassé dans les Vaisseaux, mais on va voir qu'il en auroit infiniment à se proposer d'augmenter la force & le ressort des parties solides, afin qu'elles pûssent toutes seules évacuer ce superflu par l'insensible transpiration.

En voici la preuve. Seroit-ce à force de volatils ou de remedes agaçans qu'on voudroit rehausser le ressort des solides ? On parviendroit plûtôt à tout crever & à tout rompre; d'autant plus qu'une des causes ordinaires de l'insensible transpiration arrêtée, est le resserrement des parties déja trop bandées par une disposition convulsive. Ajoutez que tout ce qui est nerf ou membrane ayant naturellement une facilité

merveilleuſe à entrer en contraction & à ſe bander, on trouve par experience qu'ils ſont ſi ſenſibles & ſi aiſez à bleſſer que toute autre impreſſion que celle du tremouſſement & de l'ondulation, les fronce tout d'abord; les roidit & les jette en convulſion. Puis donc qu'ainſi eſt, ne comprendra-t'on jamais qu'un Ouvrage auſſi délicat que le corps humain, & que le Créateur a travaillé avec tant d'art & de fineſſe devroit être mis à moins d'épreuves & à l'abri de tant de violens remedes.

IV.

Quelques-uns pourroient croire que les Sudorifiques feroient les ſubſtituts naturels de la tranſpiration. Mais on ſçait au-contraire que rien ne reſſemble ſi peu à la tranſpiration que la ſueur. On entend par tranſpiration l'évacuation non d'une

veritable humeur , mais la diſſipation d'une vapeur ou d'une fumée ; c'eſt l'œuvre d'une nature maîtreſſe & la marque d'un Chyle parfaitement broyé & qui a paſſé par toutes les coctions ; cette évacuation enfin n'eſt jamais plus loüable que quand elle ne ſe fait ni voir , ni ſentir. La ſueur au-contraire fait ſouvent voir une nature oppreſſée & languiſſante ſous le poids des humeurs cruës & qui n'ont été qu'imparfaitement petries & briſées ; car ce qui ſort par la ſueur qu'un remede âcre & brûlant procure , eſt moins un ſuc bien digeré dont la nature ſe décharge à propos , qu'une ſurabondance de ſéroſitez indigeſtes & mal domptées , qu'on lui arrache ou qui s'échape malgré elle. Aprés cela pourra-t'on faire paſſer pour un leger abus celui de tant de *Gueriſſeurs* , qui font des ſudorifiques des remedes à tous

maux, à tous âges, convenables à tout tems, & à tout païs? ou plûtôt qui ne sera touché de la sorte crédulité du commun des hommes, qui étans gens simples, aisez à séduire & comme les duppes nés de la charlatanerie, meurent contens, pourvû qu'on les ait bien fait suer. Cependant il faut qu'un sudorifique soit sujet à de terribles écuëils, puisqu'on lui connoît tant de dangers avouez & qu'il demande tant de précautions. Ses dangers viennent sur tout de l'operation inconstante de ce remede, car tantôt il supprime les sueurs qu'on s'en promettoit, tantôt il provoque les urines qu'on n'attendoit point. On l'a vû changer de simples rhûmes en pleuresies, des fiévres intermittantes en continuë, & celles-ci en fiévres ardentes, accompagnées de saignemens de nez de réveries & de phrenesies. Dans les uns, les su-

dorifiques tirent jufqu'au fang, dans d'autres ils ne tireront pas une goutte de ferofité, comme dans les fcorbutiques, les mélancholiques, les hypocondriaques, & dans ceux qui font travaillez de longs cours de ventre, ou de diffenteries. L'obfervation a encore fait connoître qu'il eft impoffible de faire fuer ceux en qui le foye ou la ratte eft fchirreufe, & la raifon de tout ceci, c'eft que comme il eft vrai que la tranfpiration n'eft libre & abondante qu'autant que l'eftomac eft fain & vigoureux; de même on ne doit fe promettre de fueur qu'autant que les principaux vifceres feront dans leur conftitution naturelle. Il eft vrai que pour prévenir tous les inconveniens des fudorifiques, on a imaginé plufieurs fortes d'ailliages ou de mélanges, comme des volatils des fixes, des acides, des huileux & fur tout des narcotiques qu'on marie avec

eux, dans la vûë ou d'avancer leur action, ou d'arrêter leur fougue.

Mais ce ſont ſoins ſuperflus ou peine perduë, car c'eſt une difficulté ſouvent inſurmontable que de rectifier une choſe naturellement mauvaiſe; auſſi quoy-qu'on faſſe pour rendre un ſudorifique ſupportable; on remarque qu'il allume toûjours le ſang, qu'il trouble les humeurs, qu'il affoiblit extraordinairement un malade, & qu'il laiſſe dans ſes entrailles une impreſſion de feu & une ſechereſſe trés-dangereuſe. On ne manquera pas de dire qu'un ſudorifique diminuë beaucoup du volume des humeurs; on en convient, mais il n'ôte rien du danger que cauſent ces humeurs, s'il laiſſe toute l'impreſſion qu'elles ont portées dans les viſceres. Hé plût à Dieu que ſouvent il ne l'agmenta point! Cette crainte eſt fondée ſur ce que dans le tems de ſanté, où la tran-

ſpiration eſt aiſée & abondante, tout ſe paſſe tranquillement dans nos corps & dans une profonde paix ; car alors la reſpiration, le pouls, l'ordre des ſecretions, leur ſuite, leur retour, tout ſe paſſe dans une union parfaite & avec une cadence qui charme, au lieu que pendant l'action d'un ſudorifique tous ces avantages s'évanoüiſſent, & ſuccedent à leur place le deſordre, le tumulte & la ſédition. Qu'attendre en effet autre choſe de remedes ſalins, urineux, volatils, & qui participent pour la pluſpart du ſouffre ou du mercure ; car voilà qu'elles ſont ordinairement les drogues qu'on appelle ſudorifiques. Comprent-on qu'elles ſoient bien propres, ces drogues, à devenir les ſubſtituts de la tranſpiration arrêtée ? Elle qui ne ſe fait jamais moins bien que dans le trouble ou le tumulte des humeurs & qui ne peut être que l'ou-

vrage d'une trituration continuelle, mais douce, ſucceſſive & imperceptible. Ce ſeroit donc vouloir tenter l'impoſſible, ſur tout ſi on fait cette autre reflexion que les ſudorifiques s'oppoſent même à la tranſpiration; car enfin en même tems qu'ils agitent le ſang & le troublent, ils enflamment les eſprits, ſerrent la tiſſure des nerfs & portant un ſang tout bouffant & fermenté vers la peau qui ſe trouve froncée & convulſive, ils bouchent le paſſage qu'on veut leur faire ouvrir. D'autres prétendront peut-être déterminer par la purgation ou le vomiſſement la matiere de la tranſpiration ſupprimée à couler par le bas ventre: Mais jamais voye ne fut ſi peu propre à la tranſpiration. Dépend-t-il d'ailleurs du caprice ou du choix du Médecin d'impoſer telle route qu'il luy plaira aux liqueurs qui doivent ſe ſéparer dans nos corps? C'eſt au

contraire une regle certaine dés le tems d'Hippocrate, qu'un Médecin doit ſuivre les penchans naturels des humeurs qu'il a à évacuer. Si la préſomption le porte ailleurs, la nature mépriſée le mépriſera lui-même & l'abandonnera. On ſçait bien cependant qu'en fait de maladie, rien n'eſt plus dangereux que de voir toutes les iſſuës bouchées aux humeurs qui ont à s'échaper : car delà viennent les réveries, les convulſions, la mort même, ſuivant l'obſervation de ce grand Médecin. C'eſt pourquoy on doit dans ces occaſions ménager juſqu'aux évacuations imparfaites; c'eſt-à-dire, qui ne ſe font qu'en partie par les urines, les ſaignemens de nez, les ſueurs ou par les ſelles, car ces évacuations toutes incomplettes qu'elles ſont ne laiſſent pas de ſoulager, ſi la nature les regit comme ce Me en Médecine l'a remarqué dans ſes malades; c'eſt que ces

évacuations sont autant de voyes secrettes ou sensibles que la nature s'ouvre pour ne se point laisser accabler. On sçait encore que de toutes ces dernieres évacuations, celle par les selles, de telle nature qu'elle soit, soulage le plus le malade; mais supposé toûjours que la nature y ait quelque part, car si toutes tant qu'elles sont se font par pure irritation & par l'effort de la maladie, elles seront suspectes & malheureuses. Or rien ne ressemble tant à cette sorte d'irritation que le trouble & l'agacement d'un purgatif, donné trop tôt ou à contretems, au moyen duquel on prétendroit bon gré malgré détourner de l'habitude du corps la matiere de la transpiration supprimée en l'obligeant d'enfiler la route du bas ventre.

Pour appuyer cette pensée on ne craindra pas d'assûrer qu'un purga-

tif évacuë autant que la tranſpiration pourroit faire ; mais cela même ſuppoſé, aſſurera-t-on que cette évacuation ſera auſſi ſûre & auſſi aiſée à la nature que celle de la tranſpiration. Diſons plus, cette abondance d'humeurs évacuées, qu'on vante ſi fort, ne pourroit-elle pas être autant le produit du remede que de la maladie ? Ne ſe pourroit-il pas faire que le purgatif ſeroit l'unique auteur de ces mauvais ſucs qu'il n'auroit pas rencontré dans les inteſtins, mais qu'il y auroit précipité en gâtant le ſang luy même & en le mettant en fonte ? Enfin cette évacuation eſt-elle toûjours ſi loüable qu'elle ne vuide jamais que l'inutile, & ne pourroit-on pas raiſonnablement craindre qu'elle n'épargnera pas toûjours assez l'utile & le neceſſaire ? Mais quoy, dira-t-on, ſi les ſucs qui auroient dû s'évacuer par la tranſpiration, étant

retenus

retenus dans les corps, ont rempli par leur corruption les premieres voyes d'un tas d'ordures, de colles, de glaires, de mucilages, & de phlegmes? Belle resource pour autoriser la purgation; c'est donc à dire que par les regles de cette belle Mécanique, il faudra se hâter d'évacuer cet amas d'ordures, de peur que lui laissant le temps de passer dans les Vaisseaux il n'aille infecter le sang. Digne conclusion d'un aussi pitoyable principe! Comme s'il étoit possible que des sucs aussi épais que ceux qu'on suppose icy, pûssent passer dans le sang à travers les intestins, que ni l'air, ni l'esprit de vin ne penetrent point. Il est aussi peu vrai que ce soit à un amas d'ordures croupissantes dans les basses entrailles, qu'il faille attribuer les cours de ventre qui surviennent dans tant de maladies; car alors on sera mieux fondé en

accuſant un excés de mauvais ſucs qui rempliſſent les Vaiſſeaux & qui ſe font jour dans les inteſtins ; ou s'en prenant à des matieres enflammées, qui fermentées avec le ſang, s'élancent pour ainſi dire, des Vaiſſeaux dans le bas ventre. La pratique des bons maîtres confirme cette penſée, car ils conviennent tous, que la Saignée guérit plus de ces ſortes de cours de ventre que la purgation. Mais ce qui doit parfaitement convaincre que la purgation ſupplée mal au deffaut de la tranſpiration ; c'eſt que la purgation vuide infiniment moins que celle-cy. Voicy comme on peut le démontrer : L'évacuation du bas ventre eſt en proportion avec la tranſpiration, comme d'un à dix ; c'eſt-à-dire, que celle-cy évacuë dix fois autant que l'autre, de ſorte qu'une perſonne qui dans un certain intervalle de tems perdroit quatre

onces de matiere par les ſelles ; cette même perſonne dans un égal eſpace de tems ſe déchargeroit de quarante onces de matiere par la tranſpiration. Il ſera donc vrai de dire que ſi l'on tranſpire d'un dixiéme moins qu'à l'ordinaire, on en ſera autant incommodé que ſi on n'alloit point du tout à la ſelle. Donc on ſoulagera un malade en le faiſant tranſpirer d'un dixiéme plus qu'il ne faiſoit, autant que ſi on lui rendoit une pleine & parfaite liberté de ventre. Mais ſur ce principe cette derniere évacuation doit beaucoup perdre de ſon crédit, car quand on parviendroit à la rendre cent fois plus copieuſe qu'à l'ordinaire, on ne feroit pas plus que ſi on avoit rendu la tranſpiration dix fois plus abondante que de coûtume. Ainſi une perſonne à qui il ſuffiſoit pour ſe conſerver en ſanté d'aller une fois à la ſelle, ſera obligée d'y

aller cent fois pour guérir d'une maladie, & s'il avoit coûtume d'y aller deux fois, il faudra pour guérir, y aller deux cens fois ; donc le degré de facilité que la transpiration a pardessus le bas ventre, pour évacuer, sera comme de dix à un. Or il est infiniment plus aisé de rendre dix fois plus copieuse une évacuation qui a déja de sa nature dix degrez de facilité plus qu'une autre qu'on lui oppose, que d'augmenter au centuple la facilité de celle-cy, dont le degré est simple & unique: Mais s'il est vrai encore, comme on l'a observé, que la Saignée vuide autant dans un moment que la transpiration dans six heures, la Saignée doit être préferée audessus de la purgation, d'autant qu'elle aura plus de facilité que le bas ventre pour suppléer au deffaut de la transpiration.

V.

On ſe récrie, & on accuſe la ſaignée d'abbattre les forces, de tarir les ſources de la vie, de ſuſpendre les criſes, d'empêcher les dépurations; pour faire court on la trouve ſi malfaiſante, qu'on la croît plus propre à égorger les malades que les maladies. Quoy de plus monſtrueux en Médecine & de plus indigne du nom de remede! Elle eſt digne au contraire, ajoûte-t'on, de toute ſorte d'horreur, parce qu'elle va à ruiner les principes de la vie & la chaleur naturelle, parce qu'elle traine aprés ſoy toutes ſortes de maux, d'obſtructions, d'hydropiſies; enfin mille langueurs qui ne vont qu'à faire ſentir plus long-tems les approches de la mort, ou à faire ſouffrir plus impatiemment les ennuis de la vie. C'eſt par d'auſſi frivoles

raiſons qu'on amuſe les peuples, &
quoyque les grands s'y laiſſent prendre comme les petits, ils n'en ſont pas moins peuple; car eux qui mépriſent ſi fort les ſentimens vulgaires dans toutes les affaires de la vie, cedent cependant volontiers aux idées les plus triviales dans celle de leur ſanté, comme s'il pouvoit être moins honteux à leurs eſprits, qu'à leurs perſonnes de tomber en roture. Mais de quelque condition que ſoient ces ſages ménagers des forces du corps humain dont ils parlent & s'occupent uniquement; ont-ils jamais bien compris ce que c'eſt que forces, ce qu'on doit entendre par chaleur naturelle, par criſe, par dépuration? Pour ce qu'il eſt de forces (car c'eſt de quoy il eſt principalement queſtion) il eſt manifeſte que ce n'eſt point à force d'eſprits ni de ſang que nos corps ſont vigoureux, mais qu'ils tiennent plûtôt

cet avantage de la bonne conſtitution des parties nerveuſes & de la vigueur de leur reſſort : que de l'abbondance des liqueurs nourriciers. Il ne faut pour s'en aſſurer que faire reflexion qu'un homme peut être trés-vigoureux en ne mangeant que des choſes trés-groſſieres, & que cette vigueur ne s'entretiendra qu'autant que toute cette nourriture groſſiere (fut-elle par jour de plusieurs livres de peſant!) ſe diſſipera par la tranſpiration. Mais de quelque part que vienne la force du corps, on ne pourra du moins diſconvenir que tout ce qu'il en faut pour conſerver la vie d'un homme, dépend principalement de la facilité que les parties ſolides ont de ſe mouvoir pour pouſſer le ſang, & de celle qu'a le ſang lui-même à circuler & à ſe laiſſer mouvoir ; or il n'eſt pas moins evident que la Saignée contribuë à donner au ſang

cette aiſance pour la circulation, & aux parties ſolides cette liberté de ſyſtole ou de contraction. C'eſt donc à tort qu'on l'accuſe de ruïner les forces neceſſaires à la vie. Pour achever de ſe convaincre là-deſſus, il ſuffit de faire attention au peu de force & de ſang qu'il faut pour empêcher un malade de mourir. Car enfin un malade n'étant obligé à aucun mouvement ou exercice conſiderable, & n'ayant rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pour vivre, ni plus de force, ni plus de ſang qu'à un homme endormi; par la raiſon que vivre pour l'un & pour l'autre, n'eſt que reſpirer; ou pour parler plus exactement la vie dans tous les deux ne conſiſte que dans les pouls, dans la reſpiration, en un mot, dans la circulation du ſang. La vie donc dans un homme qui dort eſt differente de la vie dans un homme qui veille,

en ce que dans celuy-là qui n'a précisement qu'à vivre le seul mouvement de peu de muscles, sçavoir, du cœur, de la poitrine & des arteres lui suffit, au lieu que celuy-cy destiné à de grands efforts, n'a point trop de la force de tous les muscles de son corps. Par là on voit que la force necessaire au premier : comparée avec celle dont le second a besoin, est d'une inferiorité & d'une inégalité immaginable ; car la proportion entr'elles est la même que celle entre l'état d'un homme qui veille & celui d'un homme qui dort ; elle est donc cette proportion comme du repos au mouvement, de l'inaction au travail, du non être à l'être. Que si cecy paroît incroyable, on trouvera en opposant la force des muscles du cœur, de la poitrine & des arteres, à celle de tous les autres muscles du corps, que la premiere dans ce parallele n'est que

trés-peu de chose au dessus de rien. Donc un malade n a besoin que de trés-peu d'esprits & de sang, puisqu'il vit avec si peu de force; & cecy se trouveroit prouvé tout d'abord par le peu de trés petits nerfs qui sont destinez à mouvoir le cœur; mais ce qu'on va ajoûter met absolument la chose hors de doute. La vie n'est qu'une espece d'équilibre. Il faut donc quand la vie subsiste que les liquides & les solides se trouvent dans une sorte de proportion; c'est à-dire, qu'alors la quantité des liquides répondra à la force & au nombre des solides. Puis donc que la vie se conserve pendant le tems du sommeil & de la maladie, moyennant le mouvement de si peu de parties solides: on doit conclure, que trés-peu d'esprits & de sang est destiné pour faire vivre un malade & un homme qui dort. Cependant que personne n'aille croire que dans

une ſi petite quantité de ſang, il ne puiſſe ſe trouver autant d'eſprits qu'il en faudra, car ſi on admire comment un peu d'huile allumée peut ſi long-tems nourrir la flamme, de ſorte qu'on ſe perſuaderoit preſque qu'elle recroîtroit ou ſe r'engendreroit en brûlant; ſi une once d'eau renfermée dans un œolipile, répand une ſi prodigieuſe quantité des vapeurs; qu'elle immenſe quantité d'eſprits ne doit-on point attendre de la moindre portion de ſang? Lui ſur tout qui eſt la liqueur la plus capable de ſe réduire en eſprit, parce qu'elle eſt la plus propre à être affinée, & que la force deſtinée au broyement qui doit faire cet affinage, eſt égale ou ſuperieure à toutes les ſortes de feu, d'inſtrumens & d'adreſſes que la Chymie employe ordinairement pour ſpiritualiſer ſes matieres. En effet, cette force qui en faiſant circuler les ſucs

les broye & les affine dans nos corps, est si extraordinaire qu'il est de parties d'un trés-petit volume où il se trouve une puissance qui y entretient la circulation ; & qui est avec la liqueur qui y circule comme 40800. à un, ce qui est la même chose de compte fait, que si on disoit que la force qui pousse la liqueur à traver les plis & replis des Vaisseaux qui composent ces parties, seroit capables de pousser cette liqueur à travers un tuyau qui seroit cinq mille fois plus long que cette partie où se fait cette circulation Que si ces raisons touchoient peu, parce qu'elles ne seroient pas assez sensibles, celles-cy pourra faire plus d'impression, parce qu'elle est à la portée de tout le monde. Supposons qu'une personne vienne à tomber malade, alors tout le sang qui devoit être employé pour faire agir tout le corps, demeure oisif & sans

action.

action. Or ſuppoſé que de vingt livres de ſang qui ſe trouve dans le corps, cinq livres ſuffiſent pour entretenir la circulation & la vie dans ce malade; ce feront quinze livres de ſang qui ne ſerviront pas alors à le faire vivre; ajoûtez à ces quinze livres ce qui ſera retenu dans les Vaiſſeaux, parce que la tranſpiration, comme il arrive ordinairement dans les maladies, ſe trouvera arrêtée; cette quantité de ſang inutile à la vie, devra groſſir conſiderablement. De plus concevez encore que la force du cœur ſe trouvant fort augmentée dans le tems de la fiévre, aura beſoin de beaucoup moins de ſang pour s'entretenir. On voit donc par tout cecy que dans le temps d'une groſſe maladie, on pourroit diminuer des forces & du ſang au-de là même de ce qu'on n'oſeroit croire; & on en a la preuve dans l'exemple de

ceux que l'on a vû guérir après avoir perdu jusqu'à quatre-vingts livres de sang. Mais s'il faut encore quelque chose de plus pour se persuader pleinement là-dessus, qu'on se represente un homme qui ait passé trois jours sans avoir ni bû ni mangé, de sorte cependant qu'il ne soit pas encore hors d'état de faire ses fonctions ordinaires. Comme il ne sera pas impossible que cet homme ait perdu chaque jour de ce jeûne deux ou trois livres par la transpiration; comme d'ailleurs il n'aura pas eû dequoy réparer cette perte par la nourriture, on aura en luy l'exemple d'une personne qui avec six livres de sang moins que de coûtume, sera encore en état de vacquer à ses fonctions ordinaires. Si l'on dit qu'une quantité de sang qui se dissipe ainsi d'une maniere imperceptible, apporte moins de danger qu'une quantité considerable qu'on

vuide abondamment par la ſaignée ; on reviendra encore de ce préjugé, en faiſant reflexion ſur ceux qui guériſſent tous les jours aſſez aiſement aprés avoir perdu en peu de temps par de grandes playes quinze à vingt livres de ſang. Il eſt donc prouvé que quand le défaut de tranſpiration a trop rempli les vaiſſeaux, la ſaignée devient même avantageuſe au malade, car c'eſt une ſorte de gain que de ſçavoir perdre à propos. Et qu'on ne vienne plus dire que la ſaignée affoiblit ou ruïne les levains qu'elle arrête leur action, & qu'elle appauvrit le ſang ; ce ſont des imaginations frivoles & que l'obſervation dément, puiſqu'il y a toûjours aſſez de ſang pour la vie, pourvû qu'il ſoit bien conditionné, qu'il coule aiſement & qu'il ne ſe rallentiſſe nulle part.

Que ſi cependant on croît que ce ſoit tout perdre que le répandre,

on trouve encore à cecy du remede & de la resource ; c'est qu'il n'y a rien qui pululle tant que le Sang ; & c'esticy qu'on ne peut trop admirer ce miracle journalier de la Providence, qui non contente, pour mieux assurer la propagation du genre humain, d'avoir destiné à la production d'un seul homme, ce qui auroit pû servir à celle d'un millier, a voulu encore pour prolonger la vie qu'elle a une fois donnée, que le sang qui devoit l'entretenir, fut de toutes les liqueurs la plus facile à se reproduire. C'est par cette raison que des personnes usées par des pertes de sang, longues & opiniâtres, & qui déja sur leurs visages portoient l'empreinte de la mort, ne laissent pas de se rétablir souvent & même à peu de frais, soit par le repos du corps, soit par la quiétude d'esprit & par un régime exact & entendu & quelquefois par l'usage des choses

les plus ſimples & les plus commu-nes. On convient cependant qu'il ar-rive aprés de grandes pertes de ſang, des hydropiſies, des cachexies, des cruditez & la mort même; mais alors il faut moins s'en prendre au man-que de ſang, qu'à ſa mauvaiſe qua-lité, & à ſa corruption, puiſqu'on ſçait qu'on peut ôter preſque tout le ſang d'un animal ſain & vivant, ſans lui ôter la vie; & qu'on voit tous les jours des malades qui aprés avoir per-du preſque tout leur ſang, par des hémoragies, ont aiſément recouvré à uſure même, tout ce qu'ils avoient auparavant d'en-bon-point, parce qu'à cet accident prés ils étoient ſains, qu'ils avoient toutes les parties no-bles bien conſtituées, & que leur ſang étoit bien conditionné. La foi-bleſſe donc ne doit pas toûjours être une raiſon de croire, que le malade manque de ſang, mais plûtôt que ce qui lui en reſte eſt gâté & croupiſſant

dans les viſceres. Ainſi quand dès les premiers jours d'une groſſe maladie; lors par conſequent qu'il ne s'eſt encore rien fait pour diminuer les forces & le ſang, qui ſuffiſoient peu de jours auparavant; lors, dis-je, que le malade paroît tout d'abord périr de foibleſſe, un Medecin habile doit appercevoir le piege que la grandeur du mal lui preſente; il doit donc comprendre que les eſprits ne manquent pas alors, mais que le trouble & le déſordre du ſang les étonne, pour ainſi dire, & les conſterne. Voici comment cela ſe conçoit. Et tumulte des liqueurs ſe communique aux eſprits, ce n'eſt plus un ébranlement fin & delicat qui les porte du cerveau à toute l'habitude du corps; mais devenus plus vifs ou plus ſalins, ils agacent les nerfs & les froncent, & tandis que les uns rebrouſſent chemin vers le cerveau, & marchent à rebours; les autres ſe culbutant tumul-

tueusement, se précipitent ou s'embarassent, & ne courant plus qu'au hazard & sans regle, ils renversent toute l'œconomie du corps. Les filtrations donc manquent ou s'alterent, & les évacuations deviennent trompeuses, parce qu'elles ne sont plus ni les mêmes que dans l'état naturel, ni regies par le même ordre. Dans un semblable debut de maladie que fera un Medecin? Doit-il purger d'abord? doit-il saigner? Il faut distinguer; si les humeurs qui surabondent & qui cherchent à se faire jour, ou à se donner issuë, sont de nature à se laisser aller à l'action d'un purgatif; si les parties nerveuses, libres encore & assez souples, n'ont point pris trop de ressort, de sorte que maîtresses encore de leurs mouvemens elles puissent suivre leurs directions naturelles & pousser les humeurs vers leurs couloirs propres & ordinaires; on sera en droit de

croire qu'on se trouve dans cet heureux moment de l'*orgasme*, qui suivant le conseil d'Hipocrate, demande une purgation prompte & sans aucun délay. C'est qu'alors les esprits susceptibles encore des déterminations qu'on voudra leur donner, parce qu'ils n'ont point pris l'essort, & qu'ils ne se sont pas absolument soustrait de l'ordre naturel, ou se laisseront remettre en regle pour reprendre leurs routes ordinaires; ou piquez pour ainsi dire, & excitez par l'action d'un purgatif un peu vif; ils reprendront de nouvelles forces pour hâter le cours des humeurs, vers les voyes où elles ont plus de penchant, & qui leurs sont plus naturelles. C'est uniquement dans ces dispositions que doit avoir lieu ce coup d'une main habile à purger d'abord une humeur preste à s'emporter ou à se mutiner. C'est enfin cette occasion rare & prétieuse

de placer une purgation prématurée; occasion qui ne se montre qu'en passant; qu'un sage Medecin ne doit par consequent jamais manquer mais aussi qu'il doit toûjours craindre de prévenir. Que si au contraire les Symptômes d'une maladie naissante ne viennent que du trouble de toutes les parties liquides ou solides qui s'agacent, & déja se mutinent les uns contre les autres; si les esprits emportez au hazard irritent & roidissent les parties nerveuses; enfin si tout étant outré ou forcé, les humeurs n'ont plus d'autres regles de leur mouvement que le tumulte, ni d'autres penchant que leur impetuosité; telle tentative qu'on fasse par la purgation forte ou foible; on travaillera envain, car elle sera inutile ou dangereuse. Il n'en sera pas de même de la saignée, qu'on peut employer seurement dès-les commencement d'une maladie, lors mê-

me que les forces paroiſſent manquer au malade, ſelon cette maxime des meilleurs maîtres en Medecine, que quand les vaiſſeaux ſe trouvent ſurchargez par le manque de tranſpiration, les forces alors ſont moins éteintes qu'opprimées. Une comparaiſon en ſera la preuve, comme on a obſervé que la poudre ne prend point feu dans le canon, quand on l'y a trop entaſſez & trop preſſée, de même le ſang devenu ſurabondant dans les vaiſſeaux par la tranſpiration arrêtée, s'embaraſſe luimême, & s'y trouve à l'étroit; & parce que dans cet état il reſiſte trop au battement des arteres, il demeure épais & mal affiné, incapable par conſequent de fournir aſſez d'eſprits pour ſoûtenir les forces du malade. Puis donc qu'il eſt prouvé que c'eſt la trituration qui fait tout le bien dans nos corps, & que la ſaignée eſt ſi propre a rétablir cette

trituration ou à l'entretenir, on laiſſe à penſer ſi ce remede peut être auſſi pernicieux que tant de gens le prétendent, ou auſſi indifferent que d'autres ſe l'imaginent. On ſe flatte au contraire que le monde revenu de ſes anciens préjugez, conviendra que la paſſion & l'injuſtice ont publié contre la Saignée plus des maux qu'elle n'en fit jamais.

Il eſt donc vrai de dire, que la Saignée eſt de tous les remedes celui qui ſupplée le mieux au défaut de la tranſpiration.

EXTRAIT

Du Journal des Journaliſtes de Paris.

L'Auteur de cet Ecrit ſe propoſe de montrer qu'il n'y a point de remede qui ſupplée mieux que la Saignée au défaut de la tranſpiration, & par conſequent qu'il n'y en a point dont l'uſage doive être plus frequent.

On commence d'abord par nous repreſenter la neceſſité de la tranſpiration : l'Auteur ſoûtient que l'évacuation qui ſe fait par cette voye eſt ſi conſiderable, qu'on ne perd pas plus dans l'eſpace de quinze jours par les évacuations ordinaires du bas ventre, qu'on perd en un ſeul jour par la tranſpiration. Il aſſure qu'on

a découvert que ce qui se dissipe chaque jour dans le corps d'un adulte, va à plusieurs livres; au lieu que ce qui s'évacuë par le bas ventre, ne va pas à plus de quatre onces par jour; il prétend que c'est un fait constant par les experiences de Sanctorius. Ce principe posé, l'Auteur s'étonne qu'au lieu d'attribuer à un défaut de transpiration les déréglemens qui arrivent dans les fonctions du corps, on ne s'occupe dans la pratique de la Medecine, que de glaires & de viscositez prétenduës qui croupissent dans les premieres voyes, & à l'évacuation desquelles se terminent tous les soins du Medecin. Ensuite pour faire voir combien il est inutile de purger le bas ventre, comme on a coûtume de faire, il dit qu'on comprend aisément les inconveniens qui doivent arriver de la retenuë *de l'urine & de la bile (ce sont les termes » de l'Ecrit) parce que l'urine &*

la bile sont des humeurs qui se separent du sang pour la conservation de la santé, & qui doivent par consequent causer beaucoup de trouble, & amasser beaucoup de sucs dangereux & superflus, si elles viennent à rentrer dans les vaisseaux : aulieu, dit il, qu'il n'en est pas de même de l'évacuation par les selles, parce que ce n'est pas une humeur qui se separe du sang, mais seulement la décharge du superflu des alimens qui n'a point dû se porter dans les vaisseaux. " *On voit par ces paroles qu'il faut sans doute que l'Auteur de la These ne veuille point reconnoître ici l'usage qu'on attribuë aux glandes intestinales, de filtrer une matiere qui se separe du sang, & de la verser dans les intestins; cependant c'est un fait que tous les Anatomistes reconnoissent, & sur lequel on compte si fort en Medecine, que si dans les fiévres on a coûtume*

de purger sur la fin des accès, c'est afin d'empêcher que la matiere qui vient d'être separée du sang, & poussée dans les glandes des intestins, ne retourne dans la masse des humeurs. Mais ce que nôtre Auteur ne reconnoît pas ici, un peu plus bas il l'admet, c'est à la page 52. où soûtenant toûjours que les superfluitez du bas ventre ne sont pas si pernicieuses quoi qu'elles séjournent, il dit que ce n'est point à ces superfluitez croupissantes qu'il faut attribuer les cours de ventre qui surviennent en tant de maladies, mais à un excès de mauvais sucs qui remplissent les vaisseaux, & qui se font jour dans les intestins; ou à des matieres enflammées qui fermentées avec le sang, s'élancent, pour ainsi dire, des vaisseaux dans le bas ventre.

Pour ce qui est de la bile qui du foye se décharge dans l'intestin, l'Auteur dit qu'elle se remêle pour la

plus grande partie avec le chyle, pour être reportée dans le sang, & qu'il n'en peut sortir que très-peu par les selles.

On dira peut-être que ce superflu des alimens étant retenu dans les premieres voyes, peut faire de grands désordres, & qu'ainsi la purgation qui en empêche le séjour, n'est pas si fort à mépriser? L'Auteur répond, que si le séjour de ces superfluitez devoit être si mal faisant, la nature ne les auroit pas fait passer si lentement dans un aussi long canal que celui des intestins : „ Il ajoûte de plus que le séjour des superfluitez contenues „ dans le bas ventre est de si petite „ consequence, qu'on voit tous les „ jours des personnes qui sans s'in- „ commoder, peuvent se passer des quin- „ ze jours entiers d'aller à la selle. „

Il fait ici, par maniere de digression ; une exclamation contre les Chymistes : „ Pourquoi donc,

« *dit-il les Chimistes s'oublient-ils si*
« *fort dans cette occasion, portez comme*
« *me ils sont à multiplier les feux ;*
« *& toûjours charmez de ce qui*
« *sent le fourneau, comment ne se*
« *sont-ils pas avisez d'établir au*
« *milieu des intestins, & dans* ce pré-
« tendu amas d'ordures, *un feu de*
« *fumier, qui dans leurs principes au-*
« *roit eu son utilité ?* " *Au reste notre Auteur ne prétend pas soûtenir que la purgation soit inutile : il avance qu'elle fait quelquefois du bien ; mais il prétend que ce n'est pas tant à cause de l'évacuation qu'elle produit, qu'à cause de l'ébranlement universel qu'elle excite dans toutes les parties du bas ventre : ébranlement qui, sans même rien évacuer, peut servir, selon notre Auteur, à rétablir l'équilibre entre les parties solides & les parties fluides. En un mot, selon notre Auteur, il est peu necessaire d'évacuer les superfluitez contenuës dans le bas*

ventre ; c'est ce qu'il repete encore ailleurs : & voicy comme il s'explique là-dessus , pag. 51. Cette évacuation est-elle toûjours si loüable, qu'elle ne vuide jamais que l'inutile , & ne pourroit-on pas raisonnablement craindre qu'elle n'épargnera pas toûjours assez l'utile & le necessaire ? Mais quoy , dira-t-on , si les sucs , qui auroient dû s'évacuer par la transpiration, étant retenus dans le corps, ont rempli par leur corruption les premieres voyes d'un tas d'ordures, de colles, de glaires, de mucilages & de phlegmes ? Belle ressource pour autoriser la purgation ! c'est donc à dire que par les regles de cette belle Mechanique, il faudra se hâter d'évacuer cet amas d'ordures, de peur que luy laissant le tems de passer dans les vaisseaux , il n'aille infecter le sang : digne conclusion d'un aussi pitoyable principe ! comme s'il étoit possible que des sucs

aussi épais que ceux qu'on suppose icy, pûssent passer dans le sang à travers les intestins, que ny l'air, ny l'esprit de vin, ne penetrent point.

Hypocrate conseille de purger au commencement des maladies dans la fougue des humeurs : on a crû jusqu'ici que c'étoit pour dérober au sang une matiere qui pouvoit s'y mêler. Mais il faut sans doute, que ce grand homme se soit trompé, ou qu'il ait d'autres raisons, s'il est vrai, comme le prétend nôtre Auteur, que les sucs renfermez dans les intestins ne puissent passer dans le sang. Il allégue pour raison de cette impossibilité, l'épaisseur de ces sucs ; il seroit à souhaiter que sur cét article il eût prévenu une objection qu'on pourroit faire, qui est, que quand on dit que les sucs longtems renfermez dans les intestins peuvent passer dans les voyes du sang : on ne prétend pas soûtenir qu'ils y passent épais comme ils sont, mais qu'il s'en dé-

détache des parties ſubtiles, qui s'inſinuent dans les vaiſſeaux lactez, & de là dans le ſang. Mais ni l'air dit-on ici, ni l'eſprit de vin ne peuvent pénétrer les inteſtins. Autre point ſur lequel il n'eût pas été moins à ſouhaiter que l'Auteur eût prévenu une difficulté qui ſe preſente d'elle-même; ſçavoir que le chyle qui eſt bien plus groſſier que l'air & que l'eſprit de vin, ne laiſſe pas néanmoins de paſſer à travers les inteſtins, par le moyen des vaiſſeaux lactez, & d'être porté dans le ſang.

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur prétend que l'évacuation des ſuperfluitez contenues dans le bas ventre, n'eſt pas une choſe ſi importante; mais s'il veut qu'on laiſſe là ces ſuperfluitez qu'il appelle des ordures prétenduës, *il eſt d'avis en recompenſe qu'on évacuë le ſang; il dit que cette evacuation ſupplée au deffaut de la tranſpiration, dont le retardement eſt la ſource or-*

dinaire des maladies : « *Et qu'on* « *ne vienne plus dire, dit-il,* « *que la saignée affoiblit ou ruine les* « *levains, qu'elle arrête leur action,* « *& qu'elle appauvrit le sang ; car* « *ce sont des imaginations frivoles,* « *& que l'observation dément, puis* « *qu'il y a toûjours assez de sang pour* « *la vie, pourvû qu'il soit bien con-* « *ditionné, & qu'il coule aisément* « *p. 62. Il est vrai que les grandes pertes de sang sont ordinairement suivies d'hydropisies, de cruditez, & de la mort même. Mais l'Auteur répond que ces maux ne viennent point tant du manque de sang, que de la mauvaise qualité du sang. Pour le prouver, il dit qu'on peut ôter presque tout le sang d'un animal sain & vivant, sans luy ôter la vie. P. 63. Que si cependant on croit que ce soit tout perdre que de le répandre, l'Auteur nous avertit qu'il n'y a rien qui pullulle tant que le sang, p. 62. &*

que des personnes usées par des pertes de sang longues & opiniâtres ne laissent pas de se rétablir souvent, & mesme à peu de frais, par le repos du corps, par la quiétude de l'esprit, & par un régime bien entendu. La principale raison sur laquelle il fonde la necessité de la frequente saignée, est que la transpiration est souvent moins abondante qu'elle ne doit estre ; qu'alors le sang ne se déchargeant pas des parties qu'il doit perdre, augmente à un point qui mettroit la vie en danger, si par la saignée on n'ôtoit ce que la transpiration n'emporte pas. On pourroit répondre que quand la transpiration est diminuée, l'humeur qui ne transpire pas s'évacue souvent par les urines ; cela se voit en ceux qui suent peu, car ils urinent beaucoup, au lieu que ceux qui suent beaucoup urinent peu ; ensorte qu'il semble qu'au lieu de saigner abondamment pour supléer à la transpiration, on pourroit y su-

pléer tout de mesme par des remedes diuretiques, d'autant plus que ce seroit prendre les voyes que la nature prend elle-mesme. Il semble encore que les sudorifiques pourroient estre icy d'un grand secours : mais l'Auteur dit que les drogues sudorifiques sont peu propres à devenir les substituts *de la transpiration, ce sont ses termes : la saignée est plus de son goût ; & effectivement puisqu'on peut, selon sa remarque, tirer presque tout le sang d'un animal sans le faire mourir, on ne voit pas quel inconvenient il peut y avoir dans les frequentes saignées. D'ailleurs, quand la transpiration ne se fait pas bien, le sang se trouve moins leger, dit notre Auteur, p. 35. & par consequent oppose au cœur & aux arteres un obstacle plus difficile à surmonter : il est donc moins divisé, continue-t-il, & fournit moins de matiere à la transpiration. Supposons, par exemple, di-t-il,*

que le sang moins divisé fournisse « *dans chaque systole un quart de* « *grain moins que l'ordinaire à l'insensible transpiration, ce seront neuf* « *onces de liqueur qui seront retenuës* « *par jour dans les vaisseaux, & qui grossiront d'autant la masse du* « *sang, tandis que la transpiration diminuera de la même quantité: mais* « *si la masse du sang, reprend-il,* « *s'augmentoit à proportion tous les* « *jours, pendant des semaines ou de* « *mois entiers, son volume croîtroit* « *à l'excès, ou du moins parviendroit enfin à augmenter du double.* « *Cependant*, remarque nôtre *Auteur*, pag. 36. *la force des solides, & en particulier du cœur & des arteres, est bornée par la nature, qui ne l'a faite que pour pouvoir pousser la valeur de vingt livres.* Il faudra donc, *conclut-il*, ou trouuer le moyen de doubler aussi cette force, ou si cela ne se peut, il faudra diminuer la moitié

du sang, & par là on se trouve, *dit-il*, pleinement convaincu de la necessité de la saignée. *Selon ces paroles, on doit tirer du sang, parce que le cœur n'a pas assez de force pour en pousser beaucoup. Mais pag.* 61. *on lit que la force du cœur augmente de beaucoup dans la fiévre, & qu'ainsi elle a moins besoin de sang pour s'entretenir. Pour ce qui est de ce que l'Auteur avance icy, que le cœur n'a de force que ce qu'il en faut pour pousser la valeur de vingt livres, nous remarquerons qu'à la page* 30. *il dit que le cœur par luy seul, & sans le secours des arteres, pourroit soûtenir l'effort de trois mille livres & plus.*

Sur la fin de l'Ecrit, l'Auteur dit qu'on accuse la saignée d'abbattre les forces, de tarir les sources de la vie, de suspendre les crises, d'empêcher les deputations, &c. *Mais il répond que ce sont là* de frivoles raisons dont

on amuse les peuples, & qu'encore que les grands s'y laissent prendre comme les petits, ils n'en sont pas moins peuple, car, *ajoûte-t-il*, ceux qui méprisent si fort les sentimens vulgaires dans toutes les affaires de la vie, cedent cependant volontiers aux idées les plus triviales dans celle de leur santé, comme s'il pouvoit être, *dit-il*, moins honteux à leurs esprits qu'à leurs personnes de tomber en roture. *Il faut esperer que les malades se rendront à ces raisons.*

C'est ce que l'Auteur se promet dans sa Préface, où il avertit que le remede qu'on voudroit le plus décrier se trouve justifié dans cette These par les observations les plus propres à ramener les esprits des Peuples, & à regagner ceux des Sçavans. *Ce que nous avons rapporté est ce qu'il y a icy de plus essentiel sur la saignée, le reste consiste en des digressions qui*

ne sont pas les moindres endroits de l'Ecrit, elles roulent sur la maniere dont se font les filtrations des humeurs. L'Autheur pour les expliquer n'a recours ny aux levains ny aux configurations differentes des pores : toutes fictions, dit-il, également dignes d'un anathême éternel.

Il prétend que cette liqueur contenuë dans les vaisseaux, laquelle passe pour être si composée, & qu'on nomme sang, bile, lymphe, &c. n'est dans le fond qu'une même & seule matiere qui prend des noms differens & des qualitez differentes, selon qu'elle est plus ou moins affinée, & suivant les differentes filieres, où les divers diametres des vaisseaux qu'elle a traversez, en sorte que ce qui tout à l'heure étoit chyle, emporté par le mouvement circulaire, devient sang dans les arteres, esprit dans les nerfs, vapeur ou matiere vapoureuse dans les vaisseaux capillaires, lymphe enfin dans

les lymphatiques, qui reportent cette liqueur dans les reins où elle doit être travaillée de nouveau, & s'affiner davantage. L'Auteur a tiré des meilleurs Auteurs modernes, ce qu'il dit là-deßus, il entre ſur ce ſujet dans un détail curieux qui vaut ſeul toute la These. Au reſte, ceux qui voudront voir ſur la ſaignée un Traité contraire à celuy-cy, pourront lire le Livre de la frequente Saigneé, dont nous avons donné l'extrait dans le XIV. *Journal de* 1702.

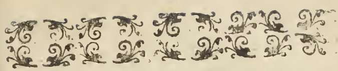
RÉPONSE
AUX MAUVAISES
PLAISENTERIES

Que le Journaliſte de
Paris vient de faire

SUR

L'EXPLICATION

De la Saignée.



RÉPONSE AUX MAUVAISES PLAISANTERIES,

Que le Journaliste de Paris vient de faire sur l'explication de la Saignée.

VOILA ce que le Journaliste de Paris apelle un extrait, parce que badiner sur un livre & en faire l'analyse, c'est pour luy la même chose. S'excusera-t'il sur la difficulté de la matiere ? Dira-t-on pour sa defense, que *la maniere de bien faire un Journal n'est pas encore definie*, puisqu'on ne connoit pas

précisement *, *les devoirs d'un Journalistes.* Mais pourquoy se mêler de ce qu'on ne sçait pas encore ? Doit-il donc être permis de commencer par faire, en attendant la connoissance de ce qu'il faut faire ? Cette sorte de presomption en matiere moins grave seroit insupportable : & le Journaliste voudroit qu'on luy passa la temerité, avec laquelle il manie les interrêts du public sans le connoître ?

Maiss'il est si difficile, comme on l'a exposé dans le même Journal en sa faveur, de regler les droits d'un Journaliste, & de definir en quoy ils consistent. Parlons du moins de ce haut employ, comme on fait des choses éminentes, dont on ne donne que des descriptions negatives, à l'imitation des anciens Philosophes

* *Voyez le XXXI. Journal 9. Août 1706.*

qui disoient de leur *matiere premiere*, tout ce qu'elle n'étoit pas, pour laisser mieux deviner ce qu'elle pourroit être. Ne recherchons donc pas ce que c'est au juste qu'un bon Journaliste, car cela est au-dessus de la portée de l'esprit humain, gardons nous d'en regler les devoirs & d'en fixer les droits : cet examen surpasse nos lumieres : mais hazardons nous de dire tout ce qu'il n'est pas.

Luy fera-t-on tort si on avance qu'il n'est pas fait pour railler, & que son état n'est pas celuy d'un diseur de bons mots, d'un Maître en ironie, d'un plaisant de profession ? Se fâchera-t'il, si on ajoûte qu'il ne doit jamais imposer ny à l'Auteur qu'il extrait, ny au Lecteur qui l'honore de sa confiance. Ne conviendra-t-il pas qu'il ne doit être ny passioné ny partial : enfin pour finir cette description negative d'un Journaliste ; ajoûtons qu'un Jour-

naliſte ne doit point être juge : & peut-être par là aurons nous prouvé que celuy à qui nous parlons, n'eſt rien moins que Journaliſte. Car enfin il aime l'ironie, & en fait métier, il eſt ſujet à ſe méprendre, il n'eſt pas toûjours Maître de ſon cœur, ny au-deſſus de ſes reſſentimens & il juge en ſouverain.

Mais qu'il nous permette de luy demander dabord d'où luy eſt venûë cette qualité qu'il exerce de juge, d'arbitre & de cenſeur des ouvrages d'autrui : de quelle autorité tien-t'il cette ſouveraine puiſſance? ou par qu'elle licence la t'il uſurpée, Connoî-t'il donc ſi peu les devoirs de ſa commiſſion pour s'en faire un titre de dictature & de ſouveraineté? Un Journaliſte n'eſt point inſtitué pour juger mais pour extraire ; C'eſt l'hiſtorien du Public, auquel il s'eſt chargé de rendre compte du contenu des ouvrages à meſure qu'ils

paroiſſent : il luy convient donc d'en faire l'analyſe, jamais la cenſure. C'eſt que pour décider ſur un ouvrage & le critiquer à propos, il faut trop peu tenir à ſoy-même, à ſes préjugez, à ſes reſſentimens : il faudroit donc un homme depoüillé de paſſions & animé de la ſeule verité, *ſed ad hæc quis tam idoneus* ? Il faudroit d'ailleurs ſur tout pour la Medecine, où rien ne ſe doit décider que par le bon ſens, l'obſervation & l'experience : il faudroit, dis-je, un homme conſommé en ſcience, & formé par l'uſage, pour s'attirer la confiance du Public. Peut-être le Journaliſte auroi-t-il la plûpart de ces grandes qualitez ? peut-être en luy le merite a-t-il prévenu l'âge, & que l'habitude de bien faire & de bien juger en Medecine, luy aura coûté moins de tems & moins de travail qu'à d'autres ? peut-être enfin la probité le preſerve-t'elle de toute

paſſion: mais qu'elles preuves donna-t'il jamais dans ſes extraits de tous ces rares avantages? eſt-ce par un fond de ſcience & d'érudition qu'il critique? eſt-ce par bonté, par humanité, par vertu? Au contraire ſon ſtyle toûjours ou badine ou ſeduit. S'il accuſe ſon Auteur de contradictions, ce n'eſt qu'en démembrant ſon ouvrage, deplaçant ſes preuves, & les mettant dans un faux jour: ce qui eſt moins extraire un livre que le décompoſer: s'il le réprend, ce ſera ſur des minuties & avec plus de tours & d'adreſſe que de ſcience. En effet attaque-t'il jamais un principe? ſe prend-t'il aux preuves? redreſſe-t'il des conſequences? tout cela cependant ſeroit la matiere d'une critique ſçavante & éclairée, & qui ne laiſſeroit pas d'honorer un Journaliſte habile, lequel par ces ſortes de réflexions ſagement placées & aſſai-

ſonnées d'honnetetés, s'attacheroit plus à perfectionner un ouvrage, qu'à en decrier l'Auteur. Mais n'en deplaiſe à nôtre Journaliſte, ce ne ſont pas là ſes allûres, le ſerieux le déconcerte, le ton plaiſant eſt plus de ſon fait : & s'il ne trouve du ridicule dans un ouvrage, il y en met, parce qu'il ne ſçait rien ſi bien que de faire rire.

On ſeroit auſſi bien fondé à luy demander raiſon des autres qualitez qu'il ſe donne, d'alterer les ſentimens des autres, ou de leur donner un tour malin & artificieux, de vanger enfin ſes préjugez ou ſes opinions, ſur celles qu'il devroit ſimplement expoſer. Mais ce que nous dirons cy-après en détail ſur ces ſortes d'entrepriſes du Journaliſte, nous diſpenſe de le marquer icy en gros.

Mais * on demande pour diſ-

* *Dans le même Journal du 9. Aouſt 1706.*

culper le Journaliste, *s'il ne doit pas ajoûter quelque sorte de jugement à l'extrait d'une livre ? s'il doit laisser le Public dans l'incertitude de ce que peut valoir un ouvrage ?*

Il faut convenir que ce seroit rendre un grand service à ce public ; mais plus ce service est considerable, plus il demande d'habileté dans un Journaliste, plus d'erudition, plus d'usage. Or peut on attendre tous ces talens d'un homme, qui souvent aura plus d'esprit que de science, plus de talens que d'érudition, plus d'adresse que d'experience, plus de mots que de choses. Ajoûtez que cet homme poly, si vous voulez, éloquent, beau diseur, aura peut-être toute sa vie étudié dans un autre goût, ou en d'autres vûës que celles qu'auroit demandé la profession qu'il exerce aujourd'huy, & que peut-être la protection & la fortune auront eu plus de part à l'état qu'il

soûtient dans le monde, que son éducation. Voudroit-on en ce cas que le Public si habile juge, comme on le reconnoît *, reglast son jugement sur celui d'un semblable Journaliste. Ce seroit vouloir dominer sur les esprits, ce seroit exiger une sorte de foy. Mais qu'on fasse Journaliste un homme uniquement appliqué dés sa jeûnesse à la profession qu'il exerce, qui se soit meublé la tête de tout ce que cette profession à de curieux & d'utile, un homme enfin consommé par l'usage, & qui ait établi sa reputation sur ses succés, on répond à ce Journaliste de tous les suffrages, on adoptera ses jugemens, on se rendra à ces décisions.

Que si cependant la passion de juger & de reprendre possede un Journaliste tel qu'il puisse être, au point qu'il ne puisse se passer de

* *Dans le même Journal.*

cette satisfaction, pour peu qu'il ait lieu de se défier de la confiance du Public, parce qu'enfin l'âge, l'érudition & l'usage n'auroient encore pû lui assujettir les esprits, qu'un tel Journaliste exerce sa critique *sur certains livres* * *ou le mauvais est dominant* : & si l'envie de loüer le possede, que ce soit *des livres dont le principal paroisse excelent*. Hors ces cas, qu'il ne se hazarde pas à user de la honteuse ** *ressource de demander grace*, s'il venoit a s'écarter de ces regles ; car il s'exposeroit trop souvent à demander pardon, & son amour propre auroit trop souvent à souffrir.

Suivant ces principes on convient que la Thése sur la saignée ne méritoit point l'encens du Journaliste, car outre l'horreur qu'il a de l'effusion du sang humain, on reconnoit

* *Voyez le* XXXI. *Journal p.* 486.
** *Ibidem p.* 487.

que cét ouvrage n'a rien de cette excellence qui doit se faire des Panégyristes, Mais a-t-il tout le mauvais qui peut authoriser son courroux & & lui attirer sa censure? du moins auroit-il- dû avoir cette déference pour la faculté de Medecine de Paris sa mere, qui lui a fait tant d'honneur & de grace, de croire qu'elle n'auroit pas approuvé une Thése qui seroit notoirement mauvaise. Il dira sans doute que l'Ecole de Paris ne se rend point caution de tout ce qui se soûtient sur ses bancs, qu'elle laisse passer bien des théses moins comme des verités certaines que comme des opinions tolérables & propres à exciter les esprits des jeunes Medecins. Tout cela est vrai, mais elle n'autoriseroit jamais des Theses dans lesquelles le faux ou le mauvais domineroit, ou qui mériteroient d'être tournées en ridicule, c'est pourtant du ridicule que le Journaliste vou-

droit faire appercevoir dans la These sur la saignée. Seroit-ce donc qu'il voudroit faire croire que tout le bon sens seroit sorti des Ecôles avec lui, ou que lui seul vaudroit mieux & seroit plus clair-voyant que tous ses Maîtres ? De tout ceci il résulte que cette These étoit de la nature de ces ouvrages, dont le Journaliste ne devoit au public qu'une simple analyse. Mais il en haïssoit la matiére, & il vouloit que le public le sçût & lui en tint compte.

Mais pourquoi, dira le Journaliste, s'interesser si fort à la réputation d'une These de Medecine ? Quelle étrange délicatesse d'amour propre dans un auteur pour un ouvrage si mince, si indifferent, si obscur ? quelle passion pour la saignée ? Ne diroit-on pas qu'on se seroit attaqué à Dieu, & à ses saints ? Mais quoi de plus interessant que la verité ? Seroit-elle donc moins respectable

pectable en Medecine que par tout ailleurs ? Or s'il est constamment vrai qu'il faut saigner, un Medecin peut-il être indifferent pour la Saignée? Et si l'on prouve la verité de la saignée, ou qu'elle est veritablement necessaire pourra-t-on la décrier si l'on démontre enfin, qu'elle est le plus ancien, le plus indispensable de tous les remedes, auquel aucun autre ne peut être sûrement substitué, que la saignée enfin toute seule pourroit tarir la source la plus ordinaire de tous nos maux en suppléant au deffaut de la transpiration : ce sera une verité constante qu'il ne sera point permis de laisser tourner en ridicule. Or cet ouvrage tout mince qu'il pourroit paroître au Journaliste va à prouver cette verité, & à établir la certitude du secours que la saignée apporte en Medecine : on est donc en obligation de défendre cette These par l'amour qu'on doit avoir pour

la verité, jusqu'à ce que le Journaliste l'ait détruite par d'autres preuves que par des ironies & des airs méprisants.

Après donc avoir averti le public qu'on désavouë tout ce que le Journaliste avance dans son prétendu extrait, comme étant infidele, badin & mal-entendu : on va le suivre pas à pas & lui prouver aux yeux de tout le monde que c'est mal à propos qu'il raille ce systéme de la saignée, & qu'il ne l'entend pas, en lui marquant ses bévûës, montrant ses méprises & relevant ses infidelitez.

L'Auteur de cet écrit se propose de montrer qu'il n'y a point de remede qui supplée mieux que la saignée au defaut de la transpiration.

Le Journaliste commence par humilier l'ouvrage dans le titre même qu'on lui a donné ; car au nom d'*explication* il substitue celui

d'*écrit* qui ne s'entend que d'un libelle méprisable, ou d'une piece odieuse.

Et par consequent, qu'il n'y en a point dont l'usage doive être plus frequent.

C'est, *& par consequent* est de l'invention du Journaliste, c'est ainsi qu'il se donne la liberté dinterpreter & d'ajoûter : voici le point de la Thése & le but de son autheur : *Si la saignée est le remede qui suplée le mieux au défaut de la transpiration.* Voila à quoi il se borne ; pourquoi étendre ses vûës, ou lui attribuer des intentions ? est-ce à un Journaliste à sonder les cœurs ? on verra dans la suite * que celui à qui on repond se pique assez peu de cette science.

On commence d'abord par nous representer la necessité de la transpiration.

Ne croyoit-on pas à l'entendre que ce soit mal commencé que de

* *Voïés la page* 206.

tablir la nature de la transpiration qui va faire le sujet de la Thése ? il falloit montrer le défaut du début.

L'Auteur de l'écrit soûtient que l'évacuation qui se fait par cette voye est si considerable, qu'on ne prend pas plus dans l'espace de quinze jours par les évacuations ordinaires du bas-ventre, qu'on perd en un seul jour par la transpiration. Il assure qu'on a découvert que ce qui se dissipe chaque jour dans le corps d'un adulte, va à plusieurs livres ; au lieu que ce qui s'évacuë par le bas-ventre, ne va pas à plus de quatre onces par jour ; il prétend que c'est un fait constant par les experiences de Sanctorius.

Seroit-ce que le Journaliste voudroit insinuer au Public, que ce que raporte en cét endroit l'Auteur de la Thése touchant la transpiration lui seroit particulier ? Mais pourquoi dissimuler à ce Public que la Thése ne fait que renouveller la doctrine

de la tranſpiration univerſellement reconnuë dans l'antiquité, que le détail des obſervations qu'on donne ſur cette matiere eſt tout entier de *Sanctorius* Medecin d'Italie, qu'un autre ſçavant Medecin * d'Angleterre vient d'y ſouſcrire par les belles notes qu'il y a ajoûtées & que M. *Baglivi* Medecin de Rome ſi célébre par toute l'Europe & de l'amitié duquel le Journaliſte a ſi grand ſoin de ſe parer, vient d'illuſtrer par ſes obſervations. Avec de tels garans & ſous de tels auſpices, ſera-ce une nouveauté ou une entrepriſe particuliere, à l'Auteur de la Théſe, de *ſoûtenir d'aſſurer*, *de prétendre* ce qu'il avance ſur leur parole, en un mot de bâtir une pratique de Medecine ſur le ſyſtéme de la tranſpiration ?

Ce principe poſé, l'Auteur s'etonne qu'au lieu d'attribuer à un défaut

* *Monſieur Liſter.*

de transpirateon, les dereglemens qui arrrivent dans les fonctions du corps, on ne s'occupe dans la pratique de la Medecine, que de glaires, & de viscositez prétenduës, qui croupissent dans les premieres voyes, & à l'évacuation desquelles se terminent tous les soins du Medecin.

Est ce à tort qu'il s'étonne de voir des Medecins sortir de leur caractere de Philosophie, pour raisonner comme des gardes de Malades, ou comme un Peuple grossier & mal instruit de la Mechanique du corps humain ? A-t'il tort cet Auteur de s'effrayer à la vûë des idées si fausses, que des Medecins se font de nos maladies & des indications dangereuses qu'ils tirent pour les guérir. Car enfin sera-t'il indifferend de chercher dans le bas-ventre les causes de nos maux, ou de les prendre dans l'habitude du corps ? Sera-ce la même chose de s'occuper à chas-

ser une glaire des intestins, où de rappeller vers la peau, la depuration du sang? Ne sera-t'il pas honteux de voir des Medecins en place, & dont la pratique de cet art auroit dû redresser les notions, se confondre indignement avec le peuple pour parler comme luy un langage seducteur; car à quelles meprises & à quels inconveniens ne s'exposeront-ils pas & leurs malades, si pour les guérir ils ne s'occupent que de *fondre une glaire, de vuider une crasse & de nettoyer de basses entrailles*, toutes idées qui peuvent surprendre l'imagination du peuple, mais qui ne satisferont jamais un Medecin éclairé par l'anatomie, laquelle ne montre ny glaires ny crasses dans le bas ventre.

Pour faire voir combien il est inutile de purger le bas ventre, comme on a coûtume de faire, il dit qu'on comprend aisément les inconveniens,

qui doivent arriver de la retenuë de l'urine & de la bile, parce que l'urine & la bile ſont des humeurs qui ſe ſeparent du ſang, pour la conſervation de la ſanté; & qui doivent par conſequent cauſer beaucoup de trouble, & amaſſer beaucoup de ſucs dangereux & ſuperflus, ſi elles viennent à rentrer dans les vaiſſeaux: au lieu qu'il n'en eſt pas de même de l'evacuation par les ſelles, parce que ce n'eſt pas une humeur qui ſe ſepare du ſang, mais ſeulement la decharge du ſuperflu des alimens qui n'a point dû ſe porter dans les vaiſſeaux.

L'Auteur de la Theſe ne ſe propoſe pas de montrer l'inutilité de la purgation, il en reconnoît la neceſſité & les avantages: mais il en fait appercevoir les dangers, entre les mains de ceux qui l'employent par des vûës fauſſes, & pour remplir des idées imaginaires. Or telles ſont celles qu'on fonde ſur un amas d'or-

dures dans le bas ventre que la raiſon ne prouve pas, & que l'inſpection dément. l'Auteur fait donc trés-grand cas de la purgation : mais il craint fort pour le public & voudroit luy faire craindre un Medecin qui ſur de faux préjugez ne ſçait que purger. Cette apprehenſion intereſſeroit-elle le Journaliſte ? Cette pratique ſeroit-elle la ſienne ?

Il faut ſans doute que l'Auteur de la Theſe ne veüille pas reconnoître l'uſage qu'on attribuë aux glandes inteſtinales, de filtrer une matiere qui ſe ſepare du ſang & de la verſer dans les inteſtins. On eſt fâché de trouver dans le raiſonnement d'un Journaliſte, honoré du ſoin de rendre compte au public des ouvrages d'autruy, ſi peu d'exactitude, ou tant d'infidelité. Que d'injuſtices donc envers les Auteurs, s'il eſt accoûtumé a prendre le change à leurs dépens & à interpreter ſi mal leurs

ſentimens ! L'Auteur de la Theſe parle en cet endroit de l'evacuation par les ſelles, ſuivant le calcul & dans le ſens de Sanctorius. Or puiſque Sanctorius ne parle que du ſuperflu des alimens, qui certainement ne vient pas du ſang, l'Auteur à raiſon de diſtinguer trés-fort cette évacuation, & de la faire differente des humeurs qui ſe font dans nos corps par voye de Secretion, ou qui paſſent du ſang dans les inteſtins Cependant pour ne manquer à rien, & prevenir cette objection, le Traducteur parle quelques lignes plus bas, du ſuc des glandes inteſtinales, de la bile & du ſuc pancratique : mais pour faire remarquer que toutes ces liqueurs ne groſſiſſent pas le volume de la matiere des ſelles dans l'opinion de Sanctorius, puiſque ces liqueurs retournent dans le ſang. C'eſt donc avec raiſon que l'Auteur donne ſi peu à craindre de la rete-

nuë de l'évacuation par les selles prises en ce sens, qui est icy le veritable, par la raison qu'elle ne vient point du sang.

On a coûtume de purger sur la fin des accés, afin d'empêcher que la matiere qui vient d'être separée du sang, & poussée dans les glandes des intestins, ne retourne dans la masse des humeurs.

Seroit-ce bien là un échantillon de la pratique du Journaliste ? les fiévres ont donc bon tems avec luy ? Sa pensée auroit quelque vray semblance, si les accés des fiévres se terminoient par des cours de ventre : mais ce sont des sueurs qui en font les crises ; c'est donc à la peau & non dans les intestins, que l'humeur va se separer. Que sera donc sa purgation autre chose que de détourner la nature si on s'accoûtume à purger ? Hippocrate cependant, des maximes duquel le Jour-

nalifte s'honnore avec tant de confiance, auroit dû luy apprendre qu'un Medecin doit fuivre dans l'évacuation des humeurs, les penchants que la nature luy montre & les iffûës qu'elle luy ouvre. Mais d'ailleurs donneroit-on avec tant de fuccés le Quinquina, fi-tôt après les accès, fi c'étoit le tems où l'humeur fe trouveroit plus ramaffée, en plus grande abondance, & plus capable de réfifter à l'action du remede? Ce feroit certainement ou trop préfumer du pouvoir de ce remede, ou trop rifquer fon honneur & fa réputation, en l'expofant fouvent à échoüer? Mais le contraire arrive, car le Quinquina guérit alors fûrement & fans rien évacuer par les felles. Le Journalifte eft donc dans l'erreur, & fera bien de changer de maxime, fe fouvenant que jamais on ne guérit moins de fiévre que lorfqu'on les attaquoit à force

de purgations, de tiſannes laxatives, &c. La meilleure maniere de donner le Quinquina l'inſtruira encore là-deſſus ; car il réüſſit mieux ordinairement ſans avoir fait préceder les purgatifs. Si le Journaliſte avoit beſoin d'autorité pour le ramener dans la bonne voye, ſon *Ettmuller* l'inſtruira ſur le peu de matiere qui entretient les fiévres : c'eſt dans ſon excellent Traité, *Quod parva ſunt magnorum morborum principia*, où il apprendra encore le mal-entendu des purgatifs, fondez ſur un amas d'humeurs croupiſſantes. *Vanhelmont* pourroit encore ſervir utilement là-deſſus le Journaliſte. Mais c'eſt trop en dire à un Inſpecteur general des livres de Medecine : il les connoît ſans doute mieux que perſonne ; & s'il ſe met au-deſſus de leurs maximes, c'eſt parce que ſon grand uſage & ſa longue experience luy ont appris le contraire.

L'Auteur ſoûtient que ce n'eſt pas aux ſuperfluitez croupiſſantes du bas ventre, qu'il faut attribuer les cours de ventre qui ſurviennent en tant de maladies ; mais à un excès de mauvais ſucs qui rempliſſent les vaiſſeaux, & qui ſe font jour dans les inteſtins ; ou à ces matieres enflammées, qui fermentées avec le ſang, s'élancent, pour ainſi dire, des vaiſſeaux dans le bas ventre.

Ces deux raiſons ſont-elles donc ſi mépriſables ? La premiere ſe prouve par l'ouverture des corps des perſonnes qui ſont mortes de fiévres & de cours de ventre, dans les inteſtins deſquels on ne trouve aucun amas d'ordures. La ſeconde eſt fondée ſur l'obſervation de Monſieur *Syndeham*, le plus exact obſervateur que nous ayons eu depuis *Hypocrate.*

Le Journaliſte paroît peu touché d'autres raiſons qu'il extrait de la Theſe, leſquelles vont à combattre

le prétendu amas d'ordures dans le bas ventre ; c'est apparemment que ce systéme luy paroît curieux & digne d'être ménagé : il faut convenir qu'il est commode, qu'il plaît au peuple, & coûte peu d'étude & de méditation au Medecin. Mais à si peu de frais, qui ne pourra le devenir ? Il seroit inutile de tant étudier la nature, il suffiroit de purger.

Pour ce qui est de la bile, qui du foye se décharge dans l'intestin, l'Auteur dit qu'elle se remêle par la plus grande partie avec le chyle, pour être reportée dans le sang, & qu'il n'en peut sortir que très-peu par les selles.

L'Auteur de la These ne le dit pas : il le prouve par calculs & par observations, & a pour garants de bons Auteurs citez dans la These Latine ; que le Journaliste n'en a-t'il fait part au public ? Seroit-ce que le nom de *Reverost* * luy auroit fait

* Il a fait une diss. *de motu bilis circulari.*

peur ? Mais à la bizarrerie près de ce nom, il pouvoit citer cet Auteur qui en eſt digne, & il le pouvoit ſans craindre d'en recevoir d'ombrage, car il eſt étranger & loin de luy.

On dira peut-être que ce ſuperflu des alimens étant retenu dans les premieres voyes, peut faire de grands déſordres, & qu'ainſi la purgation qui en empêche le ſéjour, n'eſt pas ſi fort à mépriſer. L'Auteur répond, que ſi le ſéjour de ces ſuperfluitez devoit être ſi malfaiſant, la nature ne les auroit pas fait paſſer ſi lentement dans un auſſi long canal que celuy des inteſtins. Il ajoûte de plus, que le ſéjour des ſuperfluitez contenuës dans le bas ventre eſt de ſi petite conſéquence, qu'on voit tous les jours des perſonnes, qui ſans s'incommoder, peuvent ſe paßer quinze jours entiers d'aller à la ſelle.

Le Journaliſte ne paroît pas fort touché de ces raiſons : il croît que

de les répéter froidement aux Lecteurs, ſuffira pour y faire appercevoir du foible ou du ridicule. Le plus ſûr cependant dans le deſſein qu'il a de décrier la Theſe auroit été de les détruire par de bonnes preuves contraires; mais en matieres de raiſonnement, le Journaliſte ne paroît ni glorieux, ni ambitieux: il aime autant que tout autre s'en mêle, que lui. En effet, un Journaliſte de ſon merite eſt il fait pour rendre compte des jugemens qu'il inſpire à ſon Auteur? c'eſt aſſez qu'il prononce, il faut l'en croire ſur ſa parole.

Il fait ici par maniere de digreſſion une exclamation contre les chymiſtes: Pourquoi donc, dit-il, les Chymiſtes s'oublient-ils ſi fort dans cette occaſion, portez comme ils ſont à multiplier les feux & toûjours charmez de ce qui ſent le fourneau? Comment ne ſe ſont-ils pas aviſez d'établir au milieu des inteſtins & dans ce prétendu amas,

d'ordures un feu de fumier, qui dans leurs principes auroit eû son utilité?

Pourquoi appeller digreſſion cette exclamation? n'eſt-il pas naturel de ſe plaindre en entrant dans les interêts de ceux qui comme le Journaliſte, ont foy au ſiſtéme des ordures du bas ventre, de ce qu'on ſonge ſi peu à mettre à profit une ſi belle proviſion de fumier?

Au reſte nôtre Auteur ne prétend pas ſoûtenir que la purgation ſoit inutile.

C'eſt un ton d'ironie qui fait le caractere du Journaliſte & la marque à laquelle on le reconnoît, car il aime à égayer ſa muſe: il a raiſon, pourquoi le Parnaſſe n'auroit-il pas ſes plaiſants? C'étoit pourtant du ſérieux qu'il falloit pour montrer au public la fauſſeté prétenduë du ſyſtéme de la purgation, tel qu'il eſt expliqué dans la Theſe. Car on n'y raporte que des faits, des raiſonnemens, des obſervations auſquelles

il falloit répondre. Mais la doctrine des proportions, de l'équilibre & des ébranlemens dans les nerfs étoit une physique trop déliée pour un esprit préoccupé de raisons plus sensibles: à de tels philosophes la verité même paroitroît ridicule si le sensible ne l'accompagnoit. Par de semblables raisons l'effet d'un purgatif ne paroît qu'une idée ou un amusement à un Medecin qui ne fait cas que *de colles & de glaires dans les intestins.* Car son imagination accoûtumée à se salir de ces images grossieres, croît ne rien appercevoir si elles ne voit des crasses & des ordures.

En un mot, selon nôtre Auteur, il est peu necessaire d'évacuer les superfluitez contenuës dans le bas ventre.

Oüy cét Auteur croit cette évacuation de fort-petite consequence & d'un fort-petit merite dans le sens du Journaliste, c'est à-dire s'il n'y avoit que des sucs renfermez dans

le canal des inteſtins à évacuer ; mais elle devient dangereuſe, incertaine & de terrible conſequence, ſi le purgatif agit ſur le ſang & ſur les nerfs, comme en conviennent aujourd'hui tous les habiles Medecins. Car en ce cas, autant que la purgation eſt utile quand le ſang y eſt bien préparé, autant devient-elle meurtriere entre les mains de ceux qui croyent n'avoir que des humeurs croupiſſantes dans le canal des inteſtins à vuider, mettent ſans y penſer le ſang en fonte, les nerf en trouble, les eſprits en fureur & toutes les ſecretions en déſordre.

Hyppocrate conſeille de purger au commencement des maladies dans la fougue des humeurs.

Le tems de la *fougue* des humeurs ne paroît guéres, celui de vuider par la purgation celle qui cauſe une maladie. Alors tout eſt encore pêle-mêle dans le ſang ; les ſecretions donc

ou ſuſpenduës ou confuſes & dérangées, laiſſeront échaper l'utile, avec ce qu'il y a de vicieux; de la même maniere qu'un vin mêlé avec ſa lie fort trouble, quand on n'a pas donné le tems à la lie d'aller au fond & de ſe précipiter. Il y auroit donc bien de l'apparence, qu'Hyppocrate n'auroit point entendu la *fougue* des humeurs par le mot d'*orgaſme*, qui eſt le tems où il conſeille de hâter la purgation. En effet il entend par *orgaſne* une occaſion qui arrive rarement, *plurima*, dit-il, *non turgent*; mais puiſque les humeurs ſont ſouvent & ordinairement en fougue au commencement des maladies, ce n'eſt pas de celles où l'humeur eſt en fougue qu'il a voulu parler. On auroit au contraire de quoi prouver au Journaliſte que le mot d'*orgaſme* dans cét endroit ſe prend pour le tems, la diſpoſition & l'état d'une humeur digérée, meure, & qui ne deman-

de qu'à ſortir, & que c'eſt à cette ſorte d'humeur qu'Hyppocrate ordonne la purgation tout d'abord. Le même Hippocrate auroit inſtruit de cecy la Journaliſte s'il s'étoit plus appliqué à étudier ſes ſentimens dans ſes écrits, qu'à les accommoder à ſes préjugez. Il auroit donc trouvé que ce Prince de la Medecine parlant d'un ulcere, où le pus (qui eſt une humeur digerée & cuite) gagne & ſurabonde, dit que cet ulcere eſt comme en orgaſme, *pus turgere videtur*, * Dans un autre endroit ** où il parle du lait des mammelles, autre ſuc encore digeré qui abonde & cherche à ſortir, il dit, que les mammelles ſouffrent une ſorte d'orgaſme, *papillæ turgeſcunt*. Enfin Galien luy-même dit, *** des abſcès

* *Lib. de Fractur. p.* 564. 5.
** *De Natur. pueri p.* 34. 24.
*** *Comment.* 2. *in lib.* 6. *Epid. p.* 466. 41.

qui ſont meurs & prêts de s'ouvrir, qu'ils ſont comme en orgaſme, *tubercula quæ in acutum faſtigiantur quaſi turgent*. C'eſt donc quand l'humeur ſe trouve digerée & prête à la purgation dès les premiers jours d'une maladie, qu'Hippocrate conſeille de hâter la purgation. Or par ce que cette coction ſe trouve rarement dans les commencement des maladies, ce ſage Obſervateur avertit que cette ſorte d'orgaſme eſt fort rare. Malheureux les malades, en qui le Journaliſte aura pris la fougue des humeurs pour l'orgaſme! La maxime d'Hippocrate mal interprêtée aura pû leur coûter cher, car ſi la fougue des humeurs l'a determiné à purger ſouvent dans les commencemens des maladies, les pauvres gens auront eu auſſi ſouvent à ſouffrir de ſes mépriſes.

Hippocrate conſeille de purger au commencement des maladies.

Mais la These le conseille aussi sur la fin du cinquiéme corollaire. Il est vray qu'on n'y parle point de la *fougue* des humeurs, on s'en tient au terme d'*orgasme* qui est celuy d'Hipocrate, on y apporte les raisons de l'orgasme, & on en determine le cas: par quelle sorte d'infidelité donc le Journaliste le dissimule-t'il dans sa critique? Un homme dans la place qu'il occupe, devroit agir de bonne foy sans rien dérober aux Auteurs, & sans se donner la liberté de supprimer ce qui luy deplaît, pour mieux fortifier ses préjugez & prevenir plus efficacement le public: peut être se permet il de supprimer ce que les autres disent sur la purgation & sur l'*Orgasme*, parce qu'il ne trouve rien qui vaille, ce qu'il prepare là-dessus au public, & ce qu'il luy a donné lieu d'esperer, en luy annonçant * le commentaire

* *Ep. 2. p. 642. oper. D. Baglivi edit. Lugd.*

qu'il

qu'il travailloit sur les Aphorismes; mais on ne peut mais des fautes qu'on commettra en l'attendant, & luy seul demeurera chargé devant Dieu & devant le monde de l'erreur où l'on va croupir là dessus; que ne prononce-t'il ? Ce sera là où apparemment il prouvera la presence des *glaires & des ordures* dans le bas ventre, où il en découvrira les sources, & où il expliquera cette fougue qui prend a ces matieres mutines & turbulentes, en quoy consistera l'orgasme. Il n'y oubliera pas non plus à rendre raison, pourquoy l'orgasme si rare en Grece, est si journalier en France ? Et pourquoy il est permis icy au moindre praticien de l'affronter, tandis qu'il étoit respectable à tous les anciens ? On attend de la charité du Journaliste & de son zele pour le bien public, qu'il voudra bientôt soulager nos impatiences.

On a crû jusqu'icy que c'étoit pour

dérober au ſang une matiere qui pouvoit s'y mèler.

D'où eſt venu au Journaliſte une ſi belle obſervation ? car la precaution eſt ſage. C'eſt le fruit ſans doute de l'étude & de la meditation qu'il a faite, ſur l'utilité de purger les ordures. Mais ſon *Celſe* luy auroit inſinué une raiſon bien differente & qui n'ôte rien à l'efficacité de la purgation. Il dit qu'une grande reſſource pour un Medecin dans les grandes maladies, c'eſt d'en rompre le coup, *morbi impetum frangere.* C'eſt par une vûë ſemblable à celle-là que les grands Maîtres en Medecine purgent bruſquement dans certaines maladies naiſſantes ; car ce n'eſt que pour detourner l'engagement que le ſang va prendre ; pour faire de nouvelle *determinations* ; pour rappeller les *oſcillations* ; en un mot, pour porter les humeurs aillieurs. C'eſt pourquoy le merite de l'émetique &

ſon droit de préferance dans ce cas luy vient, de ce qu'agiſſant principalement par une forte irritation dans le bas ventre, c'eſt comme une fauſſe attaque qu'on fait dans le centre du corps pour affoiblir celle que la maladie formoit ailleurs. Ainſi c'eſt à tort que le Journaliſte a crû juſques icy, que l'on ne purgeroit que pour dérober une matiere qui auroit pû ſe remêler au ſang; ce qui eſt d'autant moins à craindre qu'au commencement d'une maladie tout y eſt mêlé encore.

Ce qu'on vient d'avancer d'après de grands Medecins, ſe confirme par la pratique des anciens praticiens. Car dans l'antiquité, les purgatifs ne s'employent pas toûjours pour vuider les humeurs, mais ſouvent pour les corriger & en changer les qualitez. C'étoient donc auſſi dans leurs mains, de puiſſants alteratifs qu'ils mêloient dans leurs plus cele-

bres compoſitions : On en trouve plus d'un exemple dans les anciens diſpenſaires. Mais le Mithridat & la Theriaque en ſont encore de reſte ; Car l'Agaric ſe trouve mêlé dans l'un & dans l'autre. Le Journaliſte dira-t'il que c'eſt pour les rendre purgatifs ?

Mais il faut ſans doute, ou que ce grand homme ſe ſoit trompé, ou qu'il ait eu d'autres raiſons.

Comme ſi c'étoit donner le démenti à Hippocrate, que de ne pas convenir avec le Journaliſte de l'explication qu'on doit donner à ſes maximes ; peut-être pourroi-t-on luy paſſer ſes explications, s'il n'étoit queſtion que de Theorie; & s'il ne falloit qu'entendre cauſer ſur la Medecine, mais en matiere de pratique le Journaliſte nous permettra d'attendre, qu'un peu plus de tems & d'uſage ait pû autoriſer ſes commentaires ſur Hippocrate.

D'ailleurs ce ne ſeroit pas merveille, que ce grand homme eut en d'autres raiſons que celles du Journaliſte, qui n'en a là-deſſus que de triviales ; habile au contraire comme étoit Hippocrate : il aura bien pû en avoir de pareilles à celles des meilleurs Maîtres de nos jours.

S'il eſt vray que les ſucs renfermez dans les inteſtins ne puiſſent paſſer dans le ſang.

Voilà la ſource de toutes les mépriſes du Journaliſte touchant la purgation : il croit qu'un purgatif n'eſt deſtiné qu'à vüider des ordures contenuës dans les inteſtins. Mais peu-t on comprendre que ce ſoit des humeurs renfermez dans ce canal qui faſſent les grands maux ? puiſqu'on ne trouve rien de ces amas dans ce canal après la mort, tandis que les vaiſſeaux ſanguins, gorgez d'une lie de ſang corrompu & arrêté, font voir par les ſignes d'in-

flammations & de gangrene qu'ils repreſentent , qu'eux ſeuls contenoient les veritables cauſes de la mort.

Il allegue pour raiſon de cette impoſſibilité, l'épaiſſeur des ſucs.

Qui n'allegueroit cette épaiſſeur, quand on nous menace que des glaires & des colles rentreront dans le ſang? c'eſt une raiſon qui ſe preſente naturellement, quand on compare la groſſiereté de ces matieres, avec la tenuité des vaiſſeaux, par leſquels on voudroit les faire paſſer.

Mais ce n'eſt pas de lépaiſſeur en général dont on veut ici parler, mais de l'épaiſſeur en particulier des viſcoſités & des glaires. On va voir la raiſon de cette diſtinction.

Il ſeroit à ſouhaiter que ſur cet article il eût prévenu une objection &c.

Le Journaliſte oublie qu'il fait l'extrait d'une Théſe oû il n'eſt pas poſſible de tout renfermer. S'il a

eû l'art d'en faire en soixante lignes *
de gros caracteres qui puissent décider
des questions graves en Medecine,
on l'en a admiré, car c'est parler
sentence & tout dire en peu de mots.
Il voudroit qu'on fit aussi bien que
lui ; mais qui peut y atteindre.

On ne prétend pas soûtenir qu'ils y passent épais comme ils sont, mais qu'il s'en détache des parties subtiles qui s'insinuent dans les vaisseaux lactez & de là dans le sang.

Voici enfin une raison qui prend la place de l'ironie. Elle est mince, mais il faut l'écoûter de la part du Journaliste à qui il en échape rarement. Cette raison est que le sucs renfermez dans les intestins ne passent dans le sang que par leurs parties subtiles : le beau fondement de tant de Medecines ! Employer

* *An parotis unica lethargi vindex ?*

les plus violentes drogues, pour prévenir l'effet d'un atôme qui ne fût jamais. Car enfin ou ces ſucs croupiſſants ont été déposés dans les inteſtins par le ſang & alors ce ſeront des matieres uſées, vuides d'eſprits, des *têtes mortes* enfin dépoüillées de tout *volatil*; ou ce ſeront des reſtes d'alimens indigeſtes, d'un chyle aigri & gâté. & en ce cas ce ſeront des crudités auſſi peu capables d'inſinuer du volatile ou des parties ſubtiles dans le ſang, Car qui ne ſçait que tout ce qui eſt crud ne fournit point de volatile dans la diſtillation, & quand la diſtillation au moyen du feu en extorqueroit quelque atôme, le Journaliſte connoît il dans le bas ventre quelque fourneau capable de lui rendre ce ſervice : à moins qu'il ne compte ſur ce *feu de fumier* que le Chimiſtes avoient juſqu'à preſent omis d'établir dans les inteſtins.

N'y l'air, dit-on ici, ni l'esprit de vin ne peuvent pénétrer les intestins.

Ce n'est point l'Auteur de la These qui le dit, mais le Celebre Monsieur *Louver*, un semblàble garant demandoit une expression plus ménagée.

Autre point sur lequel il n'eût pas été moins à souhaiter que l'Auteur eût prévenu une difficulté qui se presente d'elle même ; sçavoir que le chyle qui est bien plus grossier que l'air & que l'esprit de vin, ne laisse pas neantmoins de passer à travers les intestins, par le moyen des vaisseaux lactez, & d'être porté dans le sang.

Voici la force de cét argument, car le Journaliste certainement ne l'a point sentie. Des glaires & des colles ne pourroient passer dans le sang que parce qu'elles auroient de plus subtil, s'il étoit possible d'en concevoir dans ces matieres bourbeuse

& croupissantes; mais l'air, la plus pénétrante chose qu'on connoisse, & l'esprit de vin la liqueur presque la plus fine, ne peuvent passer dans le sang, donc les glaires & les colles, tels volatils qu'on leur accorde, ne pourront passer des intestins dans le sang. Il est donc un autre art, un autre mécanique, un mode de substance, une proportion enfin qui favorise cette sorte de filtration, qualités differentes de l'épaisseur, qui certainement ne se rencontrent pas dans des glaires & qui ne se laisse guéres comprendre aux esprits accoûtumés à l'idée de colles & de crudités.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur prètend que l'èvacuation des superfluitez contenues dans le bas ventre, n'est pas une chose si importante. L'Auteur croit cette évacuation de petite consequence, oüy; *s'il est vrai*, comme il ajoûte & le prouve, *qu'il y ait si peu à*

èvacuer par les ſelles. * Appartient-il à un Journaliſte de tronquer ainſi les ouvrages d'autruy ? Or une partie de la Theſe étant employée à montrer que l'évacuation par les ſelles, n'eſt que comme *d'un à dix* comparée avec la tranſpiration, c'étoit au Journaliſte à montrer qu'elle étoit plus conſiderable ; après quoi il avoit été en droit de trouver mauvais qu'on la fit paſſer pour être de petite conſequence.

Il eſt d'avis en recompenſe qu'on évacuë le ſang ; il dit que cette évacuation ſupplée au deffaut de la tranſpiration, dont le retardement eſt la ſource ordinaire des maladies.

Cette expreſſion n'eſt pas juſte & elle impoſe à l'Auteur de la Theſe. Il a prouvé que les cauſes des maladies viennent du deffaut de la tranſpiration, & que ces cauſes ſont renfermées dans le ſang ; il prouve

* *Pag.* 17.

que tous les moyens de tarir ces causes, soit par la purgation, soit par les sudorifiques sont insuffisants, incertains & dangereux ; il démontre enfin que la saignee le fait plus sûrement, plus efficacement & avec moins de danger ; peut-on appeller cela, dire son avis, c'est prouver, c'est démontrër supposé que les principes de l'Auteur soient vrais, que ses observations soient prouvées, que ses raisonnemens soient suivis & ses consequences justes. Cela étant ainsi ce ne sera ni par maniere d'avis, ni par bon semblé, ni par entêtement que l'Auteur conclut à la saignée, mais par la necessité tiree de la mécanique du corps de l'ordre de la nature. Si le Journaliste avoit de quoi affoiblir ces preuves, il falloit le proposer au public & ne lui point dire malignement que l'Auteur est d'avis en recompense qu'on évacuë le sang.

On dit malignement, car pour le dire en paſſant, par qu'elle vûë le Journaliſte s'étudie-t-il avec tant d'affectation à faire appercevoir dans l'Auteur de la Theſe une prédilection pour la ſaignée? Seroit-ce à deſſein de le donner au public pour un Saigneur de profeſſion, pour prodigue de ſang humain? Mais il ne ſçait pas qu'un Medecin prévenu & inſtruit des principes qui ſont établis dans la Theſe, ſaignera moins qu'un *Purgon* d'habitude, lequel à force d'interrompre la nature allume le ſang & multiplie à l'excès les raiſons & les indications de la ſaignée. Il n'en eſt pas de même d'un Medecin, qui manie habilement ce remede, il l'épargne plus que perſonne en le répandant à propos; car la purgation plus ſûrement placée quand on a ſuffiſamment ſaigné, n'expoſe plus le Medecin à répandre le ſang ſur nouveaux frais. Par cette dili-

gence il épargne au malade les langueurs d'une convalescencé longue, ennuyeuse & dangereuse, telles que celles qu'on voit arriver trop-souvent entre les mains de nos Praticiens jeunes encore & mal instruits de la pratique: qui par l'omission ou le ménagement de la saignée dont ils font gloire de se passer, opere moins de miracles que de cures avortées. On ne craint point d'être désavoüé en ceci par les habiles Praticiens que l'experience a persuadé de ce qu'on avance; que si le Journaliste n'est pas encore parvenu jusqu'à ce point d'usage, le tems & les occasions pourront l'y amener.

Qu'il se souvienne d'ailleurs que ce n'est guéres qu'aux bons Medecins qu'on a addressé le reproche de trop saigner, tandis que dans tous les tems on ne s'est pris qu'aux Empiriques & aux Charlatans de l'abus des purgations, & de sem-

blables drogues dont ils duppent le public, & qu'ils mettent à la place de la saignée. que le Journaliste se défie donc de cet air de préference qu'il voudroit s'attirer dans le monde, auquel volontiers il feroit entendre qu'il n'est pas comme le reste des hommes, ni comme les autres Medecins; qu'il ne saigne pas comme eux; qu'à l'aide au contraire de la purgation & de quelque specifique, il a trouvé l'art de guérir les maux les plus opiniâtres sans saigner. C'est un secret qui lui est venu depuis qu'il a découvert au centre du corps, au milieu du bas ventre, la cause banale de toutes les maladies; que cette cause n'est autre qu'un amas de sucs croupissants & inutiles, à chacun desquels il sçait approprier la purgation. On sçait encore, & le public en est averti, que quand bien même ces sucs se gâteroient, & que devenus

ve-mineux * ils passeroient en pourriture & en *vers* ; on sçait, dis-je, que le Journaliste promet des spécifiques éprouvez pour en exterminer l'engeance, & un volatile ** merveilleux pour fortifier les entrailles contre cette vermine, pour en prévenir jusqu'aux germes & en éteindre la race. La saignée en feroit-elle autant ?

Et qu'on ne vienne plus dire que la saignée affoiblit ou ruine les levains, qu'elle arrête les actions, & qu'elle appauvrit le sang; car ce sont des imaginations frivoles, & que l'observation dément, puisqu'il y a toûjours assez de sang pour la vie, pourvû qu'il soit bien conditionné, & qu'il coule aisément.

Ce raisonnement fait certainement pitié au Journaliste, car il est persuadé que ce n'est qu'à force de

* *Le Journaliste attribue la cause de presque toutes les maladies aux vers, & prétend avoir des specifiques pour les tuer & les détruire.*

** *C'est l'esprit volatil de Fougere.*

ſang que la ſanté ſe conſerve, & peut être trouve-t-il mauvais que la nature en ait donné ſi peu à un homme. Car de comprendre qu'un peu de liqueur ſuffiſe à entretenir la vie, pourvû qu'il ſoit bien condi-tionné, & qu'il circule aiſément, ce ſont pour luy des imaginations des plus frivoles. Sa Philoſophie ne va pas juſques-là; mais il ne falloit que communiquer au public les preuves & les faits qu'on rapporte là-deſſus dans la Theſe, & l'en faire juge, du moins auroit-il ſoûtenu par-là le perſonnage de Journaliſte.

Il eſt vray que les grandes pertes de ſang ſont ordinairement ſuivies d'hydropiſies, de cruditez, & de la mort même.

Voicy les propres termes de la Theſe: *On convient qu'il arrive après de grandes pertes de ſang des hydropiſies, &c* Ainſi le Journaliſte ne fait non plus de ſcrupule d'ajoûter,

que d'omettre ou de changer comme il luy plaît dans un ouvrage. L'expression du Journaliste va à faire entendre que les pertes de sang sont souvent des hydropisies : l'expression de la These n'est que pour avoüer qu'il vient des hydropisies après des pertes de sang ; mais elle montre que ces hydropisies ne sont point produites par les pertes de sang. La These en donne les raisons: le Journaliste plaisante sur les raisons, & fait dire à la These que les hydropisies sont les *suites ordinaires* des pertes de sang. Est-ce là faire un extrait ? c'est imposer.

Mais l'Auteur répond que ces maux ne viennent point tant du manque du sang, que de la mauvaise qualité du sang.

Cette réponse paroît encore ridicule au Journaliste. C'est qu'il oublie, 1°. Que dans un animal vivant plein de force & de sang on fait des

hydropisies artificielles, seulement en liant les veines & empêchant le retour du sang ; d'où les praticiens, même les modernes ont établi pour cause la plus ordinaire de l'hydropisie, l'interception du cours du sang. Son *Ettmuller* l'en fera souvenir. Il y a donc des hydropisies lors même que le sang est abondant. 2°. La pratique auroit pû luy apprendre encore, qu'il se trouve des personnes qui perdent leur sang pendant des années entieres, & d'autres qui sont obligées de se faire saigner souvent pour se rédimer de l'oppression & de la mort. Or ces personnes ne laissent point de vivre ; & loin de tomber en hydropisie, ils meurent étiques. 3°. S'il étoit arrivé au Journaliste de guérir des personnes qui avoient perdu leur sang par des hémorrhagies jusqu'à tomber en convulsions & en sueurs froides, il auroit appris qu'on est obligé de les

ſaigner dans leur convaleſcence pour guérir des abcès qui leur ſurviennent, ou pour ſoulager des rages de maux de tête auſquels ils ſont ſujets. Cependant ces convaleſcens ne deviennent pas hydropiques. On a donc raiſon de dire que c'eſt plûtôt au vice du ſang, qu'au défaut de cette liqueur, qu'il faut s'en prendre des hydropiſies qui ſurviennent après de grandes homorrhagies.

Il dit qu'on peut ôter preſque tout le ſang d'un animal ſain & vivant, ſans luy ôter la vie.

Voicy encore une de ces propoſitions où le Journaliſte ſe trouve ébahi, car il paroît tout neuf dans ce ſyſtéme, tout l'étonne. Mais c'eſt *Monſieur Louver* qui montre ce qu'on avance icy, & non pas l'Auteur de la Theſe qui le dit : on vient d'ailleurs d'en citer des exemples dans l'article précédent. Mais pour s'en convaincre, que le Journaliſte

s'informe des habiles Chirurgiens d'Armées, s'ils n'ont pas vû des bleſſez vuides de ſang pour avoir été des jours entiers ſans être penſez, guérir cependant ſans devenir hydropiques. Il ſeroit bon que le Journaliſte s'exerçât dans ces ſortes d'obſervations, afin qu'il ſe trouvât moins nouveau dans les faits de pratique.

L'Auteur nous avertit qu'il n'y a rien qui pullule tant que le ſang.

Autre propoſition bizarre & hors de vrai-ſemblance pour le Journaliſte ; mais voicy dequoy le raſſûrer. Sçait-il dans le monde une liqueur, laquelle au poids de vingt livres puiſſe en 24. heures changer en ſa nature deux ou trois livres de peſant, & groſſir environ d'autant ſon volume ? Et cela poſé, imaginera-t-il une liqueur plus féconde & qui pullule davantage ? Voilà pourtant ce que fait tous les jours le ſang dans un adulte. Car un homme

ſain avec vingt livres de ſang, en augmentera le volume d'autant par jour, ou environ qu'il aura pris de la nourriture ; de ſorte que s'il a pris trois livres de nourriture par jour, ce ſeront du moins deux livres de ſang qu'il fera dans vingt-quatre heures. Mais une autre marque que le ſang pullule très-aiſément, c'eſt que la nature le prodigue elle-même tous les jours, puiſque par le calcul de Sanctorius le corps doit tous les jours diminuer environ d'autant de ſon poids, qu'il aura reçû de nourriture. Or comme cette nourriture paſſe preſque toute en ſang, c'eſt par la diſſipation qui ſe fait des parties du ſang par la tranſpiration que le corps diminuë. Rien donc ne pullule tant que le ſang. Un Profeſſeur en Medecine inſtruit devroit bien être un peu plus au fait de ces matieres.

On pourroit répondre, que quand

la transpiration est diminuée, l'humeur qui ne transpire pas, s'évacuë souvent par les urines.

Ce ne sont pas des réponses imaginées dans le cabinet, par lesquelles on doit décider de ce qu'il faut faire pour guérir des malades : ce sont des faits & des observations de pratique dont on a besoin pour un employ si sérieux. *On pourroit répondre.* Mais le Journaliste a-t-il éprouvé de guérir une grosse fiévre qui va tuer en peu de jours, par des Diuretiques ? L'a-t-il vû faire à quelque bon Praticien ? On l'en quitte même s'il l'a lû quelque part. Cette réponse méritoit d'être cautionnée par quelqu'Auteur de réputation ; si non il permettra qu'on avertisse le public que cette réponse est de son imagination, & que c'est un essay à faire aux dépens des malades. Seroit-ce que ces tentatives seroient familieres au Journaliste?

Ajoûtez que l'évacuation par les urines est trop lente & trop incertaine pour tirer un malade d'un mauvais pas, pour peu qu'il soit pressant. Elle est lente, parce qu'il faut souvent des jours entiers pour l'obtenir : elle est incertaine, on en appelle à l'experience, qui fera connoître que les diuretiques les plus puissants obtiendront à peine quelques verres d'urine; souvent même la suppriment-ils entierement : aussi voit-on assez peu de maladies se terminer heureusement & sans danger par les urines. Que l'urine augmente donc si l'on veut, quand la transpiration diminuë, du moins n'évacuëra-t-elle qu'en partie & très-imparfaitement la matiere de la transpiration, & elle ôtera d'ailleurs au sang sa sérosité, qui luy sert de véhicule; & le mettant à sec, en rallentira le cours. Ajoûtez que souvent la cause des maladies est un

volatile

volatile vicieux, une bile exaltée qui ſublime le ſang vers les parties ſuperieures, & par là s'oppoſe à ſes ſecretions dans les reins : c'eſt auſſi quelquefois un acide, qui l'épaiſſit & le coagule : dans ces deux cas le Diuretique ne fera rien, on evacuera la ſeroſité laiſſant la cauſe de la maladie, confuſe dans le ſang. Enfin le celebre Sanctorius fait craindre toutes les evacuations ſenſibles, telles qu'eſt celle de l'urine, parce qu'elles ſont toutes oppoſées à la tranſpiration. En voici la raiſon : c'eſt que la fonte qu'un Diuretique, par exemple, excite dans le ſang, & la determination qu'il luy donne vers les reins ſont ſi contraires à la qualité, & au cours que le ſang doit avoir, pour aller filtrer la ſeroſité à travers la peau ; que ce ſeroit expoſer un malade à uriner trés-peu & à ne tranſpirer jamais.

Ceux qui ſuënt peu urinent beau-

coup, au lieu que ceux qui ſuënt beaucoup urinent peu.

Quand on accorderoit tout cela au Journaliſte, il n'en ſeroit pas plus vrai que les urines ſuppléaſſent à la tranſpiration, car la ſueur n'eſt pas la tranſpiration & la matiere en eſt differente, auſſi bien que la maniere; la Theſe en avertit & elle le prouve conformément au ſentiment de Sanctorius. Le Journaliſte auroit pû s'épargner cette mépriſe.

Au lieu de ſaigner abondamment pour ſuppléer à la tranſpiration, on pourroit y ſuppléer tout de même par des remedes Diuretiques.

De quel endroit de la Theſe le Journaliſte a-t-il pris que lon conſeille de ſaigner abondamment? Il y eſt prouvé pour fermer la bouche à ceux qui ſe font un monſtre de la ſaignée, qu'il eſt ſi faux que la ſaignée ſoit auſſi perilleuſe qu'on le publie, qu'on pourroit pouſſer

cette évacuation plus loing qu'on ne penſe,ſans riſquer la vie du malade. Mais cônſeille-t-on d'aller juſques là, où dit-on que jamais l'occaſion s'en preſente? Voici la force de ce raiſonnement. On doit moins craindre de faire quelques ſaignées, s'il eſt vrai qu'il faut peu de ſang pour vivre, & qu'on en peut perdre beaucoup ſans en mourir; s'il eſt vrai que les forces ſe conſervent avec peu de ſang; s'il eſt vrai que les accidens qui viennent après la ſaignée ſont les effets de la maladie & non les ſuites de cette évacuation: s'il eſt vrai enfin que ce qu'on évacuë par la ſaignée, n'eſt qu'un ſuperflu retenu & qu'on ne trouve nulle part que dans le ſang. Or tout ceci eſt prouvé dans la Theſe par des faits, des obſervations & des exemples avoüez & reconnus par les Praticiens même modernes. Donc &c. Mais les mots *ſaigner*

abondamment, ont leur utilité dans les vûës du Journaliſte, à qui il ſeroit utile dans le public qu'on crût que tous les autres Medecins ne ſçavent que ſaigner, pour mieux faire valoir ſa prétenduë methode de ne ſaigner pas.

D'autant plus que ce ſeroit prendre les voyes que la nature prend elle-même.

Le Journaliſte aſſure qu'on en urine plus quand on ſuë moins, mais il falloit prouver qu'on en urine plus quand on tranſpire moins, c'eſt un deffaut de juſteſſe; car ces voyes qu'il attribuë à la nature ne lui conviennent au plus que par raport aux ſueurs & il falloit qu'elles lui conviennent par rapport à la tranſpiration fort differente de la ſueur.

Il ſemble encore que les ſudorifiques pourroient être ici d'un grand ſecours.

C'eſt la ſuite du Paralogiſme que

le Journaliste continuë dans toute cette page 27. il auroit pû trouver dans Sanctorius de quoi redresser ses idées, & y apprendre que la sueur est contraire à la transpiration, & que par consequent c'est s'y prendre mal que de faire suer un malade qui ne transpire pas : Mais le Journaliste ne paroît pas familier avec cette Auteur, sa Medecine aussi bien est-elle trop-embarassante. Que de minuties en effet ! que de soins à se péser, ou péser les autres pour s'assûrer des causes des maladies ! un homme occupé par d'illustres emplois auroit trop à faire, *les ve s morbifiques & les contre-vers* alteratifs & évacuants sont plus commodes ; avec un peu d'adresse à trouver ou à mettre des vers par tout on se fait une Medecine abbregée & utile.

L'Auteur dit que les Drogues Sudorifiques sont peu propres à devenir les substituts de la transpiration.

L'Auteur ne ledit pas ſans preuves; que le Journaliſte ne les a-t'il propoſées pour rendre le public juge du ridicule qu'il y a trouvé.

La ſaignée eſt plus de ſon goût.

C'eſt encore un retour de l'amour propre dans le Journaliſte, toûjours attentif à ſe donner pour un Medecin qui n'aime pas la ſaignée. Mais eſt-ce par goût, ou par inclination que l'Auteur décide en faveur de ce remede? avance-t'il ſans prouver? en tout cas ſi ſon goût eſt celuy de la bonne Medecine, qu'y trouve-t-il à redire? s'il y eſt contraire, que ne le montret-il? mais il prend le change, & veut le faire prendre à ſon lecteur: où en eſt le public entre les mains d'un tel Journaliſte.

Et effectivement puiſqu'on peut, ſelon la remarque, tirer preſque tout le ſang d'un animal ſans le faire mourir.

C'eſt toûjours le même ton d'ironie, par lequel le Journaliſte voudroit faire trouver du ridicule dans la ſaignée. Mais d'où luy vient cette antipathie qu'il fait ſi fort paroître contre ce remede ? ſeroit-ce parce qu'il ne tuë pas les vers ?

Au reſte cette remarque de la Theſe paroît fort choquer la Philoſophie du Journaliſte. Mais la Phyſique experimentale, & l'hiſtoire naturelle, auroient bien dû l'inſtruire de tous ces faits. Que d'animaux, par exemple, qui vivent avec peu ou point de ſang ! Auſſi doit-on s'atendre que le Journaliſte les degradera de la qualité d'animaux, & qu'il les ôtera du rang des vivans. Car comme c'eſt le ſang qui fait vivre, & qui diſtingue les animaux : dès qu'on n'apperçoit point de ſang, il n'y a plus d'animal. Il ne faut pas dire au Journaliſte, que ces ſortes d'animaux vivent par le moyen d'un

suc blanc à la verité, mais analogue à la partie blanche du sang des autres animaux, car le Journaliste croiroît qu'on l'obligeroit à reconnoître du sang blanc : or il n'en connoît que de rouge.

On ne voit pas quel inconvenient il peut y avoir dans les frequentes saignées.

Tous les inconveniens sont rapportées dans la These, & on y répond, si le Journaliste en avoit connu d'autres, il n'auroit eu garde de les dissimuler. Mais cet aveu apparent du Journaliste est une addresse pour mieux convaincre le public de ces prétendus inconveniens; ce sont ses ruses ordinaires, *pour décrier ce qu'il n'entend pas*, on luy a donné de si bons avis là-dessus, * que ne se corrige-t'il ?

* *C'est contre le Journaliste qu'a été fait le livre intitulé*, l'art de décrire ce qu'on n'entend pas, ou le Medecin Musicien.

Selon ces paroles, on doit tirer du ſang, parce que le cœur n'a pas aſſez de force pour en pouſſer beaucoup.

Le Journaliſte appelle paroles un calcul qu'on fait dans la Theſe pour prouver, de combien de ſucs ſuperflus le ſang ſe trouve chargé par le manque de tranſpiration, pour faire comprendre, qu'alors le cœur dont la force eſt bornée, ne peut ſuffire à pouſſer ce volume exceſſif de liqueurs, à moins qu'on ne trouve le moyen d'augmenter ſa force de moitié, ce qui eſt impoſſible. Voila ce que le Journaliſte appelle des paroles; comme s'il ne s'agiſſoit que des fictions & de choſes imaginées. Mais il falloit montrer en quoy conſiſtent ces imaginations; à faute de quoy c'eſt abuſer le public & impoſer à l'Auteur. Le Journaliſte n'apporte d'autres raiſons qu'une contradiction qu'il croit apperçevoir; & dont il ſe ſçait bongré. *Le cœur*, reprend-t'il, *n'a*

pas assez de forces pour en pousser beaucoup ; Mais p. 61. on lit que la force du cœur augmente de beaucoup dans la fiévre, & qu'ainsi elle a moins besoin de sang pour s'entretenir. Il est étrange, que le Journaliste ne puisse presque entreprendre de raisonner sans se méprendre. Il est beaucoup plus versé à ramasser des mots & des expressions répanduës en differents endroits d'un ouvrage, où elles sont dans leur sens naturel, pour les joindre toutes & les representer au lecteur sous un même point de vûë: c'est le moyen de rendre ridicule le plus serieux ouvrage: mais c'est là ce qu'on appelle donner des paroles. Voici l'arrangement & l'interpretation qu'il donne aux expressions suivantes de la These. *Le cœur n'a pas assez de force pour pousser beaucoup de sang.* Il forge cette proposition de ce qui est dit à la page 36. au lieu que la These dit, qu'il

faudroit *doubler* la force du cœur, &c. ce qu'elle soûtient impossible. On ne fait donc pas en cet endroit cette proposition absoluë, *qu'on ne peut absolument augmenter la force du cœur*, mais qu'on ne peut l'augmenter au point qu'il faudroit, c'est-à-dire la doubler. Mais ce qui doit confondre le Journaliste: c'est que la These pag. 44. reconnoît qu'il n'est pas impossible absolument d'augmenter la force du cœur, mais que ce ne peut être qu'en exposant tout à crever & à se rompre. La fiévre donc prouve que la force du cœur peut-être augmentée, il est vray; mais comme elle expose aussi la vie du malade, l'Auteur de la These trouve plus de sûreté à diminuer le volume de liqueurs, qu'à augmenter la puissance des solides & du cœur. Ainsi cette proposition *il faudroit doubler la force du cœur, pour pousser beaucoup de sang: &c.*

cette autre, la force du cœur augmente de beaucoup dans la fiévre, ſont vrayes chacune dans le ſens qui leur eſt attribué dans l'endroit où elles ſont dans la Theſe, & ne renferment pas la contradiction que le Journaliſte y voudroit faire voir en les rapprochant, & les mettant à la ſuite l'une de l'autre.

Le cœur n'a de force que ce qu'il en faut, pour pouſſer la valeur de vingt livres, nous remarquerons qu'à la page 30. il dit, que le cœur par luy ſeul, & ſans le ſecours des artéres, pourroit ſoûtenir l'effort de trois mille livres & plus.

La pitoyable geometrie que celle du Journaliſte! comme ſi cette propoſition donnoit à entendre qu'une force ou puiſſance qui peut ſoûtenir l'effort de trois mille livres, doive en effet les mouvoir. Eſt-il pardonnable à un homme public, à un profeſſeur Royal, à un Medecin en

place, de si mal entendre les termes de Physique.

Il seroit excusable s'il avoit à s'expliquer sur des matieres étrangeres à sa profession, sur la *Musique*, par exemple, &c. Mais qu'un homme qui a le discernement & la science des mots : qu'un Medecin qui a à parler de Phisiologie, ne comprenne ny la force, ny la valeur des termes ; c'est ce qui fait peur pour le public, & pitié à tout le monde. Que ne les prenoit-il, ces termes, sur le ton plaisant, car il y est plus heureux ? *Le cœur n'a de force que pour pousser vingt livres de sang, & on luy attribue celle de soûtenir l'effort de trois mille livres.* Voila un étrange paradoxe pour le Journaliste : cette expression le surprend, parce qu'il ne paroît pas également habile en anatomie ; il est des parties qu'il connoît bien mieux que d'autres Le bas ventre, par exemple, est de celles

qu'il a ſingulierement étudiées, il en connoît les reſervoirs, la capacité, & tous les reduits, au point que la moindre glaire ne ſçauroit s'y nicher à ſon inſçû ; ny le moindre vermiſſeau échapper a ſa connoiſſance. Il eſt un peu moins verſé dans la ſcience du cœur, c'eſt-à-dire, dans la ſtructure de ſes parties, ſes profondeurs : & ſes ſecrets en Phyſique comme en morale, luy ont peut-être paru inſcrutables. Que ce ſoit donc un muſcle creux, une puiſſance immenſe, une pompe, un piſton d'une force merveilleuſe, tout cela paroît avoir aſſez peu occupé ſon attention. Voila pourquoy quand il faut meſurer ſes forces, les calculer & les comparer avec les reſiſtances qu'il doit ſurmonter : le Journaliſte manque de juſteſſe & les mots même l'embaraſſent ou luy deviennent étrangers; mais un exemple familier va le mettre au fait. Un coup

de pompe qui pourroit pousser un volume d'eau à deux cens pas à travers un seul tuyau droit & sur un plan uni & égal, ne pousse pas ce même volume d'eau à dix pas, si cette eau est obligée d'enfiler un million de tuyaux differemment recourbez; & qui souvent éleveroient l'eau contre son propre poids. Si donc l'on vouloit que la pompe poussât ce même volume d'eau à travers tous ces tuyaux recourbez à deux cens pas, il luy faudroit donner une force infiniment superieure : c'est ce qui arrive au cœur dans le corps humain, au lieu d'une puissance très-modique, qui auroit suffi au cœur pour pousser vingt livres de sang du centre à l'habitude & aux extremitez, s'il n'avoit eu qu'a parcourir quelques tuyaux droits sur un plan uni ; il auroit eu besoin d'une force surprenante pour pousser le même volume de sang à travers des

tuyaux infiniment multipliez, recourbez dans un million d'endroits & qui ont ſouvent à pouſſer le ſang contre ſon propre poids vers des parties elevées, par la raiſon qu'une puiſſance ſe trouve étrangement modifiée à raiſon des reſiſtances qu'elle rencontre. Que ſi l'on ajoûte que le ſang arrivé aux extremitez en eſt ramené au centre par la même impulſion du cœur: on comprendra comment le cœur qui n'a que vingt livres de ſang à faire circuler à travers tant de plis & de replis de vaiſſeaux, a eu beſoin d'avoir de quoy ſoûtenir l'effort de trois mille livres & plus. C'eſt comme ſi l'on diſoit au Journaliſte (& apparemment le comprendra-t'il mieux) que la machine de Marly qui ne doit envoyer de l'eau qu'à certaines diſtances, parce que cette eau doit enfiler des canaux differemment tournez & conduits ſou-

vent ſur des hauteurs, que cette même Machine envoyeroit toute cette eau à des diſtances infiniment plus éloignées, ſi elle n'avoit à traverſer que quelques canaux directs & ſans detour: par où l'on voit qu'il n'eſt pas de forces abſoluës; elles ſont toutes relatives & dependantes des reſiſtances qu'elles trouvent à ſurmonter. La force de l'eſtomac, ſuivant la demonſtration qu'en fait le celebre *Monſieur Pitcarne* eſt incroyable, quoyque l'eſtomac n'ait au plus que quelques livres à broyer ou à digerer. Les muſcles des machoires ſupporteroient l'effort d'un poids de 16020. livres, ils ne ſont cependant deſtinez qu'à rélever & ſerrer la machoire. Quelques unes de ces heures que le Journaliſte prodigue à mediter ſur la *vermine*, employées à l'étude des *Borelli*, *des Bellini*, *des Bag'ivi*, *des Pitcarne*, lui auroient bien épargné des bévûës.

Sur la fin de l'écrit l'Auteur dit, qu'on accuse la saignée d'abbatre les forces, de tarir les sources de la vie, de suspendre les crises, d'empêcher les dépurations, &c. mais il répond que ce sont là de frivoles raisons, dont on amuse les peuples.

Ce ne seroient pas des raisons frivoles, que d'abbattre les forces, &c. S'il étoit vray que la saignée produisît tant de mauvais effets, elles ne sont donc frivoles qu'en ce qu'on en leurre les peuples, quoyqu'elles soient fausses & demontrées telles dans la These. Mais tout ce qui leurre les peuples n'est point indifferent pour le Journaliste ; il luy importe que le peuple soit disposé à croire.

Il faut esperer que les malades se rendront à ces raisons.

C'est encore une des infidelitez du Journaliste, il tronque un raisonnement, dont il ne donne que les

propositions generales, sans y ajoûter les preuves. Que n'apportoit-il ce qui suit dans la These : & après cela on n'auroit point desesperé que les malades ne se fussent rendus à ces raisons. Mais les malades seroient trop défiants, s'ils étoient autant éclairez que l'Auteur de la These les souhaite; où après cela trouveroit-on des dupes ?

C'est ce que l'Auteur se promet dans sa préface, où il avertit que le remede qu'on voudroit le plus décrier, se trouve justifié dans cette These par les observations les plus propres à ramener les esprits des peuples, & à régagner ceux des Sçavans.

Il ne craint point encore de se le promettre de la part de ceux qui jugeront de la These par eux-mêmes & sans préventions ; car tous les Medecins n'en ont pas jugé comme le Journaliste ; & il y auroit de quoy le confondre aux yeux

du public, si l'Auteur se croioit permis de donner icy les copies des lettres de celebres & sçavans Medecins de la Cour, qui luy firent l'honneur de luy écrire sur sa These, d'une maniere à surprendre le Journaliste. Ils en parlent & pensent d'une maniere bien differente de luy : mais il ne sieroit point à l'Autheur de se parer de telles approbations, il luy suffit de sçavoir que ce systéme de la saignée a autant plû à ces habiles Maîtres, qu'il a deplû au Journaliste.

Ce que nous avons rapporté icy, est ce qu'il y a de plus essentiel sur la saignée.

A en juger par cet air de confiance, on croiroit presque qu'il dit vray : il est pourtant certain qu'il n'a rapporté rien moins que l'essentiel de la These. Tout est hors de place dans l'extrait qu'il en fait ; souvent l'interprete-t-il de travers ; d'autre-

fois il le défigure par les tours railleurs qu'il y mêle ; l'Auteur enfin ne s'y reconnoît pas, car ce ne sont que des morceaux malignement cousus pour donner le change au Lecteur, par où il paroît ou que le Journaliste n'entend pas la matiere qu'il traitte, ou qu'il craint que les autres l'entendent.

Le reste consiste en des digressions qui ne sont pas les moindres endroits de l'écrit : elles roulent sur la maniere dont se font les filtrations des humeurs.

Il falloit en désigner quelques-uns : car de vouloir faire croire, comme à la pag. 25. du Journal, qu'une exclamation passagere soit une digression ; c'est ce qu'il ne persuadera pas : autre preuve que le Journaliste n'entend pas le fond de la These, c'est qu'il dit que ces digressions roulent sur la maniere dont se font les *filtrations*. Mais y

penſe-t-il ? Eſt-ce s'éloigner du fond de la Theſe & de ſon but, que de parler des *filtrations*, lorſqu'elle doit traitter de la plus ample & de la plus univerſelle, qui eſt la tranſpiration ? Seroit-ce que le Journaliſte en ſeroit encore à croire que la matiere de la tranſpiration ſe ſépareroit groſſierement ſans art & ſans induſtrie par les pores de la peau à la maniere d'une fumée qui s'exhaleroit ? On ſeroit fâché de le trouver ſi reculé en Phyſique. Mais la ſtructure de la peau, ce tiſſu de glandes, ce raiſeau de fibres, cet aſſemblage de vaiſſeaux qui y aboutiſſent, tant d'ordre & tant d'artifice auroient-ils pû luy paroître employez en vain par la nature, qui ne fait rien d'inutile ? Si l'on fait ſur-tout réflexion qu'il ſe trouve un aſſemblage de vaiſſeaux aſſez ſemblable à celuy-cy dans les autres filtres. C'eſt donc à propos qu'on s'eſt étendu ſur les

filtrations, puiſque la tranſpiration en eſt une, & la plus conſiderable de toutes.

L'on eſt pourtant conſolé de voir que le Journaliſte trouve que les digreſſions ne ſont pas *les moindres endroits de l'écrit*; & comme elles roulent ſur la maniere dont ſe font les filtrations qui s'y trouvent expliquées ſans les ſecours *des levains*, on ſe flatte que le Journaliſte pourra un jour rendre juſtice au ſyſtéme de la tranſpiration; & qu'avec des idées plus nobles & plus dignes de la majeſté de la nature, il ſortira de la craſſe de la Medecine, qu'il en ſecouëra la *vermine*, qu'il n'aura plus recours aux *colles* & aux *ordures* du bas ventre, pour comprendre les cauſes des maladies; qu'il ſe rendra enfin exact dans ſes idées, juſte dans ſes indications, judicieux dans ſes remedes, heureux dans ſa pratique.

L'Auteur n'a recours ny aux le-

vains, ny aux configurations differentes des pores.

C'eſt apparemment un regret ou une plainte que le Journaliſte fait contre l'Auteur de la Theſe, qui oſe faire main baſſe ſur les levains. Quelle perte en effet pour la Medecine, dont on enleve ainſi les idoles ? Quelle déſolation pour ces Philoſophes mitrons, & pour ces Medecins boüillants de levains, qui vont croire la nature morfonduë ; & que tout va demeurer crud & indigeſte entre ſes mains, ſi on chaſſe perdus ces digeſtifs ? Certes après cela *les baſſes entrailles* farcies de cruditez vont fourmiller de vers. Le Journaliſte, accoûtumé qu'il eſt aux dégats qu'ils cauſent, peut il ne ſe rendre pas ſenſible à cette déſolation ? Heureux donc le genre humain, de ce qu'en cas d'un ſemblable malheur, il trouvera une reſſource aſſurée & un ſpécifique in-

faillible

faillible contre ces insectes entre les mains du Journaliste ?

Au reste, ceux qui voudront voir sur la Saignée un traité contraire à celuy-cy, pourront lire le livre de la fréquente Saignée.

A la bonne heure que le public lise ce Traité contre la Saignée, peut-être en croira-t-il davantage à celuy-cy ; du moins est il juste qu'il s'instruise, & qu'il ne nous croye pas sur nôtre parole. Mais au ton dont il annonce au public pour la seconde fois cet ouvrage, on reconnoît qu'on a eu grand raison de se défier de l'intention du Journaliste dans l'Extrait qu'il donne de la Thése. Il se fait trop de fête de sonner le toxin contre la saignée, pour ne pas croire qu'il a bien moins pensé à la justifier suivant les principes & les preuves de l'Auteur, qu'à en établir les inconveniens prétendus, & à tourner contre elle d'anciens préjugez.

On luy pafferoit cette mauvaife volonté, s'il avoit fçû la couvrir de quelqu'apparence d'habileté ; mais il a donné des idées d'une Medecine fi triviale & fi vulgaire, en raillant ou critiquant fuperficiellement la Thefe, fes raifons font fi minces, fes remarques fi legeres, fes méprifes fi fréquentes, que l'ouvrage ne rifque rien même dans fes mains, qui ne l'auront défiguré que pour le faire voir plus eftimable & moins déplaifant à tous ceux qui, fans s'en rapporter à l'infidel extrait du Journalifte, fe donneront la peine d'en juger par eux mêmes.

On ne fe feroit plus attendu d'être obligé à fe défendre contre les entreprifes du Journalifte, après la forte de fatisfaction que le XXXI. *Journal* 1706, *art.* 1. avoit fait pour luy au public ; car on faifoit efperer que déformais il s'attacheroit à ne fe plus attirer ces plaintes : mais

c'étoit trop s'engager pour un homme si peu propre à se contraindre, & apparemment n'avoit-on pas là-dessus consulté son cœur. Qu'il s'en prenne donc à luy-même, si l'on paroît encore aussi peu que jamais satisfait de ses Extraits : on les désavouëra tant qu'ils seront badins, désobligeants & infidéles. On est fâché cependant d'avoir à entretenir le public de ces sortes de démêlez ; mais ce sont moins des interêts particuliers, qu'une cause commune dont on luy expose la défense ; car s'il est permis à un Journaliste de prêter aux ouvrages d'autruy telle couleur qu'il luy plaira, ce sera donner au public les Auteurs pour autres qu'ils ne sont. Ce seroit donc l'abuser par des narrez imaginez ou fabuleux, dans lesquels un Journaliste se peindroit plus luy-même, que son Auteur. Mais on veut esperer de l'équité du Journaliste, qu'il se ren-

dra enfin aux plaintes si souvent réïterées contre luy, & que la simple verité dont il ornera dorénavant ses Extraits, le réconciliera avec tout le monde.

FIN.

QUESTION

Si l'on doit defendre

LA BOISSON

AUX

MALADES.





Avertissement sur la These de la Boisson.

LE dessein de cette These est de montrer que *les delayants*, dont la Boisson fait la meilleure partie, & tout ce qui va à donner du vehicule au sang & du jeu aux parties solides, sont des secours très-innocens pour le soulagement des maladies, & souvent des remedes très-efficaces quand ils sont bien entendus & heureusement placez. On le prouve parce que la santé n'est qu'une sorte d'équilibre entretenu par les rapports ; la proportion & les convenances qui se trouvent entre les liqueurs & les parties qui les contiennent. Dans cette vûë on établit d'abord que ce n'est qu'en vûë de cet équilibre que la

nature a tout rangé dans nos corps & que tout y sert à ces dessein Mais parce que cet équilibre ne subsiste que par la facilité que les liquides ont à couler & par la souplesse qui fait que les parties solides prêtent & cedent aux liquides ; on prouve que la boisson doit avoir beaucoup de part à la conservation ou au rétablissement de la santé. La raison en est évidente, puisqu'elle contribue tout à la fois à la fluidité du sang dont elle devient le vehicule, & à la soupplesse des parties dont elle prévient le dessechement & dont elle modere le ressort. On va jusqu'à montrer que la nature ne paroît occupée dans nos corps qu'à multiplier des sucs doux, humectans, aqueux ; & que le sang ne se laisse travailler en tant de visceres, comme dans autant de differents ouvroirs que pour devenir une sorte d'eau ou de lymphe douce, insipide, qui arrose

& remplit les nerfs dans lesquels elle prend le nom d'esprit. Tout cela fait dire à la These que les Boissons les plus simples doivent être les plus sûres, parce qu'étant plus homogenes & ayant moins de sels & de saveurs à surmonter, elles se laissent plus aisément dompter à la trituration ou au broyement que les travaille. Enfin on répond aux objections dont on tâche de montrer le foible.

En chemin faisant on satisfait aux autoritez de sçavants Medecins qu'on cite dans le monde avec confiance pour s'autoriser à refuser la boisson aux malades. On ne doit donc pas s'étonner si on y parle d'*Avicenne* Auteur si peu de mode en ce païs; c'est que le celebre Medecin par les soins & sous les auspices duquel cette These a été proposée aux Ecoles de Medecine a voulu ramener les esprits de ceux qu'il a trouvez pré-

occupez de l'opinion qu'ils attribuent à Avicenne, d'ôter la boiſſon aux Malades. Ce celebre Medecin eſt *Monſieur Michelet premier Medecin de Sa Majeſté Catholique*, autant connu en Medecine par ſa ſcience & ſon habileté, que celebre dans le monde par l'illuſtre place qu'il remplit ſi dignement. Il a donc voulu en même tems qu'il travaille ſi heureſement à la conſervation d'un des plus grands Roys, veiller à la conſervation des Peuples. Dans cette vûë il avertit dans cette Theſe que l'autorité d'*Avicenne* eſt ou mal-entenduë ou mal employée, & qu'il ſe trouve d'ailleurs beaucoup plus de praticiens qui ont declamé contre l'abus d'ôter la boiſſon aux malades, qu'il ne s'eſt trouvé de Medecins Philoſophes qui ont propoſé cette pernicieuſe maxime.

Une matiere ſi utile, appuyée d'un auſſi grand nom que celuy de

Monsieur Michelet a paru digne de l'attention du public, comme capable de le rappeller des préjugez qu'il auroit pris contre la Boisson. Pour cela on tâche de répondre à ses doutes de prévenir ses craintes & de lever ses scrupules par des raisons tirées d'une Mechanique aisée, naturelle & à la portée de tout le monde; soûtenuë enfin de l'autorité des plus grands Medecins de nos jours & de ceux des siecles passez.

Malgré toutes ces bonnes intentions, il est mal aisé que cette These ne trouve quelqu'adversaire sur son chemin. Car enfin, dirat-on, faut-il abandonner le monde à des maximes si contraires à sa conservation? le laissera-t-on persuader qu'on ne doit user que de Boissons simples, fades, peut-être d'eau seule. Fut il rien de plus capable d'exposer les hommes d'aujourd'huy comme les Ægyptiens autrefois à se voir desolez par les

grenoüilles, qui desormais viendroient pulluler dans nos corps ? la matiere est trop curieuse, & l'occasion trop interessante, pour ne point exciter le zéle & la plume de l'Auteur du traité *de la generation des vers*: le beau titre en effet à remplir ou à executer que celuy *de la generation des grenoüilles dans le corps humain* ! jamais il ne resistera à cette tentation, car luy peut il venir une occasion plus naturelle d'augmenter son ouvrages de ce second volume ? il seroit aussi utile au public que le premier, & ne seroit pas moins recherché. Cependant quoyqu'il en coûte à cette These sur la boisson, on en risque l'impression en françois, persuadé que son Auteur gagnera toûjours beaucoup s'il est assez heureux pour attirer au public d'aussi belles choses sur les grenoüilles, qu'il luy en est venu d'utiles sur les vers.

QUESTION

Si l'on doit defendre la Boiſſon aux Malades.

POURQUOY tant de ſyſtêmes & de queſtions ſur ce qui fait en nous la vie? L'idée ſeule d'une ſorte de mouvement le fait comprendre; mais d'un mouvement qui ne tient ny de l'impetuoſité ny de la fougue, qui reſſemble moins à un combat qu'à un jeu, moins à une guerre qu'à un exercice. Ce mouvement auteur de la vie n'eſt encore ny une ſedition, ny une mutinerie qui ſeroit entre deux contraires, comme ſeroient l'acide &

l'alcali ; & pour achever de dire tout ce qu'il n'eſt pas, il n'eſt pas uniquement attaché aux fluides, c'eſt-à-dire aux liqueurs, car ſur celles-cy tout au plus s'exerce l'action du principal Antagoniſte qui reſide dans les ſolides, ou dans les parties nerveuſes, dont le mouvement de compreſſion & de dilatation habituelle, broye continuellement, agite & pouſſe les fluides. C'eſt donc un mouvement conſtant, reglé, uniforme, éloigné de l'inegalité & du trouble, different par conſequent de *l'exploſion* & de la fermentation des chimiſtes. Car enfin graces au Ciel & au bon ſens la Medecine rentrée en elle-même, & reprenant ſa gravité & ſon ſang froid, a ſçû ſe defaire de ſes indignes idées *d'archées* en fureur & de *ferments* en courroux. Pour le dire donc à preſent en un mot, la cauſe de la ſanté n'eſt qu'une oſcillation

continuelle, un branle ou un mouvement reciproque & alternatif de systole & diastole, c'est-à-dire de compression & de dilatation qui va d'un pas égal, qui se trouve par tout, qui remuë & agite toutes les parties. Ce n'est donc pas uniquement dans le cœur qu'on trouve de la systole : Il est encore une sorte de battement qui luy ressemble, qui se trouve par tout, & qui tient toutes les parties en branle. De même ce n'est pas uniquement dans le sang qu'il faut chercher les principes de la vie; tout vif qu'il paroît il deviendroit ou malfaisant ou sans force, si livré un moment à luy seul, il se trouvoit denué du secours & de l'action des solides. Ainsi on pourroit comparer la Mechanique du corps humain à celle d'un horloge & en particulier à celle d'une Clepsydre ou horloge à eau, car comme dans celle-cy c'est un certain

volume d'eau mis en équilibre qui en fait tout l'artifice, c'eſt auſſi une certaine quantité de ſang qui tient ſon équilibre du reſſort des ſolides qui fait tout dans nos corps. Au reſte par ſolides, il faut ici comprendre les vaiſſeaux dont la tiſſure des parties eſt compoſée ; ce ſont des tuyaux pleins de reſſort qui ſe dilatent & ſe compriment continuellement. Ces Vaiſſeaux de figure conique perdent de leur diametre ou de leur capacité, à meſure qu'ils s'éloignent de leur origine, ſans perdre cependant leur vertu de ſyſtole qui les accompagne, & les ſuit par tout ce ſont donc comme autant d'aïdes & de ſubſtituts pour le cœur dont ils imitent les fonctions. : Car ils battent ſans ceſſe & font effort ſur le ſang, lequel comprimé & mis en contrainte, ſe releve & repouſſe les parois des Vaiſſeaux qu'il dilate, tant par ſon reſſort que par ſon vo-

lume & l'impulſion qui le chaſſe & le fait avancer. Mais qu'on ne demande point d'où eſt venu aux parties ce mouvement de ſyſtole, ou ce battement habituel : car enfin tandis qu'il reſte tant d'autres meilleures choſes à éclaircir en medecine, on devroit bien ſe paſſer de tant de queſtions frivoles qui occupent l'eſprit & l'embaraſſent ſans l'inſtruire. Il eſt d'ailleurs des choſes ſi neceſſairement vraies & ſi conſtamment établies par l'ordre du Créateur, qu'elles n'ont beſoin pour ſe faire connoître d'autres étude que de celle de l'obſervation. De quelque part donc que vienne aux parties ce mouvement qu'elles exercent alternativement l'une ſur l'autre ; Il ſuffit au Medecin de l'appercevoir pour ſe convaincre que la ſanté ne conſiſte que dans une équilibre c'eſt-à-dire, que l'ordre & la régle des fonctions du corps dépendent d'une

eſpece d'oſcillation & de battement dont la juſteſſe vient d'un équilibre que les ſolides font, & que les fluides moderent. On voit par exemple, que la liberté, la durée & l'égalité de la circulation du ſang, ne ſont que l'ouvrage & la fin de cet équilibre ſuivant cette maxime de l'hydroſtatique, que les liqueurs doivent remonter dans les Siphons recourbés au même point de hauteur dont elles ſont deſcenduës, c'eſt-à dire qu'il faut qu'il remonte par la branche oppoſée d'un Syphon recourbé autant de liqueurs qu'il en étoit deſcendu par l'autre branche. Regardant donc ſuivant cette regle la grande artere & la véne cave comme un ſeul vaiſſeau qui décrit un Syphon recourbé, & le ſang conſideré ſeulement entant que liquide, devra ſans d'autre ſecours & par la ſeule force de l'équilibre remonter à la hauteur du cœur, c'eſt

à-dire, au cœur même d'où il s'eſt élancé dans la grande artere. Mais la nature y a encore pourvû d'ailleurs: car les vénes & les vaiſſeaux lymphatiques munis de ces cercles membraneux qu'on nomme *Valuvles* & qui ſe trovent ſemées d'eſpace en eſpace dans leurs cavités, font ici le même office que ces *Rouës à godets*, dont on ſe ſert pour ſecher les marais & pour élever les eaux contre leur poids; Car ces *Valuvles* ſont de petits ſachets qui ſoûtiennent le mouvement du ſang & le montent vers le cœur qui eſt comme le lieu du rendez-vous commun de toutes les liqueurs. Un autre moyen que la nature employe pour ſoûtenir l'équilibre du ſang eſt la ſituation qu'elle a donnée au cœur le plaçant fort proche du cerveau & très-loing des pieds, parce qu'il faut ſuivant une autre regle de Mechanique, regler les diſtances à rai-

ſon du plus ou du moins de pante qu'ont les liqueurs. Elle n'a donc ainſi placé le cœur qu'afin que le ſang qui devoit être pouſſé au cerveau contre ſon propre poids, eût moins de diſtance à parcourir, au lieu qu'il falloit lui donner plus de chemin à faire vers le pieds où il ſe portoit par ſa pante naturelle. En effet elevé vers les parties ſuperieures, il n'a rien moins à ſurmonter que ſoy-même & ſa peſanteur, au lieu que deſcendant vers les parties baſſes, il s'y porte de toute ſa maſſe & de tout ſon poids; Mais comme ſi ces artifices eûſſent paru inſuffiſante à la nature pour conſerver l'équilibre dans nos corps, elle y en a encore ajoûté d'autres; car à quelle autre fin auroi-t'elle voulu que les diametres des vénes & des arteres fuſſent inegaux? Pourquoy dans la véne cave le diametre ſe trouve-t'il le double de celui de la grande ar-

tere? D'où vient que la véne emulgente a trois fois plus de diametre que l'artere sa compagne ? Pour quelle raison encore, les Vaisseaux Iliaques, comme on croit l'avoir observé, se trouveroien-t'ils plus larges dans les femmes que dans les hommes? Enfin à quel dessein tous les rameaux des vénes pris ensemble, auroien-t'ils, comme on le voit même de ses yeux, plus de capacité que toutes les arteres, aussi prises ensemble? Tout cela certainement ne s'est fait qu'en vûë de l'équilibre. En effet, il falloit que le sang passa quelquefois de Vaisseaux plus larges, dans de plus étroits, quelquefois de plus étroits dans de plus larges, tantôt pour en hâter le cours, tantôt pour en moderer la fougue, parce qu'enfin il est des occasions, où les vîtesses ne peuvent bien se regler, que par le plus ou moins de diametre des lieux qui

doivent être traversez. Mais cette Mechanique des Vaisseaux sert encore par une autre raison à entretenir la santé ou l'équilibre dans le corps; c'est qu'au moyen des differens diametres, il ne se porte dans chaque viscere que ce qu'il luy faut de sang, & avec le degré de vîtesse qui luy convient. Car il faut observer qu'outre la circulation de tout le sang en general qui comme le principal turbillon tourne dans tout le petit monde, il se doit distribuer dans chaque viscere des portions de sang, qui comme autant de tourbillons subalternes y entretiennent des circulations & des revolutions particulieres, qui operent les Filtrations des liqueurs propres à chacune de ces parties. C'est par un semblable artifice que la bile se filtre dans le foye, l'urine dans les reins, &c. Enfin c'est ainsi que se conserve, non seulement une pro-

portion & un équilibre univerſel par tout le corps : mais encore un équilibre particulier dans chaque viſcere. Il falloit certainement beaucoup de force, bien de l'adreſſe, & de l'induſtrie pour ſuffire à entretenir ainſi un équilibre par tout en general & en particulier ; Mais il ſe trouve beaucoup de cette induſtrie & de cette force dans le cœur, & dans les arteres, qui en ſont les ſubſtituts naturels, le cœur ſur tout a reçû beaucoup de cette force, par la ſtructure de ſon ventricule gauche, qui eſt d'une tiſſure extraordinairement ferme, par conſequent trés-forte, & qui forme d'ailleurs une cavité très-creuſe & très-profonde, or tout cecy ne s'eſt point fait au hazard, mais afin que le ſang venant à être pouſſé par des fibres trés-fortes, & du fond d'une cavité trés-enfoncée, il fut chaſſé & plus loing & plus ſûre-

ment. Cecy ſe comprendra par l'exemple d'un marteau qui frappe d'autant plus fort, que le manche qu'on luy donne eſt plus long, & que le bras qui le decharge décrit un plus grand cercle, après toutes ces reflexions, il faudra convenir que la ſanté n'eſt qu'un équilibre, une juſteſſe, une proportion, où l'ordre, & la ſageſſe du Souverain ouvrier, éclatent de toutes parts. Ce ſeroient donc cet ordre, cette proportion & cet équilibre à rétablir qui devroient uniquement occuper tous les ſoins de la Medecine: & ceux qui ſe mêlent de guérir, ne devroient point avoir d'autres vûës, ny leurs études ſe propoſer d'autres fins. On en ſera mieux perſuadé encore, ſi l'on obſerve, que les fluides ou les liqueurs qui nous font vivre, paroiſſent faits par leurs qualitez, leur ſorte de mouvement, & leurs caracteres, pour contribuer à cet équilibre des

solides : c'est ce qui se remarque principalement dans le sang qui par soy-même est la liqueur, la plus amie de l'ordre, & la moins capable de troubler. Car à Dieu ne plaise que sous le nom de sang, on se figure un amas de sucs acides, acres, salins, ou de semblables liqueurs turbulentes & seditieuses ; On doit avoir compris par tout ce qui précede, que des matieres aussi fougueuses, & si contraires à l'ordre & à la paix, conviendroient mal à la nature de l'homme. Il est bien vray que vingt quatre onces de sang, donnent par la distillation quatorze onces d'esprit volatils, & huit onces de tête morte ; on conviendra encore si l'on veut qu'on trouve par une semblable manœuvre, un sel fixe dans le sang, qui tient plus de l'acide que de l'alcali : mais qui est encore à sçavoir combien les operations des Chymistes sont sujettes

à caution ; car enfin qui nous répondra, que tous ces ſels, ces volatils & ces fixes, ne ſoient point de nouveaux êtres, ou des fruits bâtards & dégénerez, que l'art invente & que le feu fabrique. Du moins eſt-il ſûr que les feux des Chymiſtes donnent ſouvent de fauſſes lueurs, & de faux brillants, d'autant plus capables de ſeduire l'eſprit, qu'ils le flattent & l'eblouïſſent. La cauſe de leurs ſeductions vient d'un analogiſme mal entendu ; Ils comparent cette flâme douce & imperceptible, qui entretient nôtre vie à leurs feux de roüe, de reverbere &c. au lieu que s'il faut admettre un feu dans nos corps, il faut le concevoir tel, qu'il aille à démêler & ſeparer les principes du ſang, ſans les confondre, & qui ne faſſe que depurer les liqueurs, ſans les alterer, ny les corrompre ; la meilleure analyſe du ſang eſt

donc celle qui ſans trop d'alteration, nous y fait appercevoir deux ſortes de ſubſtances ; L'une purement fluide, l'autre plus groſſiere, au moyen de cette operation ſimple & que la nature du ſang ne dément point, on trouve dans 5833. grains de ſang 1296. grains de partie groſſiere, & 4537. grains de fluide, par où l'on voit que de compte fait, la proportion de la partie fluide du ſang eſt à la plus groſſiere, comme 3. à 1. cette analyſe toute ſimple qu'elle paroît peut ſuffire à la pratique de la Medecine, & elle fait connoître que le ſang n'a rien de moins fluide que l'eau, qu'il eſt même trés aqueux, trés-aiſé à diviſer, & tout propre à baigner les parties du corps, à les rendre ſouples & pliantes, enfin à les humecter ; Dans le centre de cette liqueur flotte une ſubſtance molle, blanche & viſqueuſe compo-

ſée de filaments, qui en ſe developpant forment une ſorte de treſſe ou de raiſeau ; c'eſt ce qu'on appelle la fibre du ſang. En effet elle eſt capable de s'allonger & de s'accourcir, à-peu-près comme une fibre muſculeuſe, juſques-là, que de Sçavants Hommes, l'ont preſque fait paſſer pour une ſubſtance organiſée ou capable de fonction, quoyqu'il en ſoit, on croit aujourd'huy que la nature, n'a fait nager cette eſpece de ſolide au milieu du ſang, que pour donner quelque conſiſtance, & un frein à ſes parties, & les tenir entr'elles, dans l'équilibre. Car enfin à quels dangers ne ſe ſeroient point expoſé les hommes, par le deplacement & la confuſion qui ſeroient arrivez aux parties du ſang, dans les efforts, les mouvements, & les differentes ſituations, où on ſe trouve dans tous les moments de la vie, ſi ces parties flui-

des autant qu'elles le ſont, avoient été flottantes & abbandonnées à elles ſeules ſans que rien les retint ? C'eſt donc une ſorte de lien que la nature a voulu mettre entre les parties du ſang, lors qu'elle a fait nager dans ſon centre une ſubſtance legere & capable en ſe developpant, de ſe donner une grande ſurface, car c'eſt preſque faire ſur ces parties la même choſe, que font ces petits ais larges & legers, qu'on fait flotter ſur l'eau d'un Vaiſſeau qu'on veut tranſporter ; elle a donc voulu par là arrêter ces liqueurs dans leurs bornes, & les tenir dans leur niveau. Qui ne croira aprés celà que tout eſt équilibre dans nos corps, puiſqu'il ſe trouve non ſeulement dans les parties ſolides, mais encore dans les fluides ; Tant il eſt vray, que c'eſt à luy qu'on doit attribuer tout ce qui ſe paſſe dans la ſanté. Au reſte quoyque cet uſage qu'on

vient de donner à la fibre du ſang, ſoit trés-raiſonnable, celuy-cy n'eſt pas moins vray ſemblable, c'eſt qu'on croit qu'elle ſert encore comme de reſervoir au ſuc nourricier, parce qu'elle eſt toûjours imbibée d'une lymphe delicate & moëlleuſe. Ainſi on retrouveroit en elle la ſource de *l'humide radical*, ſi fameux parmy les Anciens; Et ſi l'on avoit à comparer la vie à une eſpece de flâme, cette fibre en ſeroit comme la mêche & le lumignon, qui en ſe conſumant fourniroit aux parties ſolides de quoy entretenir leur ſoupleſſe, & aux liquides, de quoy ſe conſerver roulantes & fluides.

I I.

CETTE ſoupleſſe & cet équilibre font tellement le caractere de la ſanté, que ce n'eſt que par tout ce qui va à entretenir ou retablir

l'un & l'autre, qu'on parvient à se bien porter, c'est-à-dire en employant tout ce qui peut d'une part, empêcher cette force extraordinaire des solides, de s'échapper, & de l'autre prevenir la fougue du sang, ou des liquides; Le premier moyen pour cela est la sobrieté qu'on peut appeller, la mere de la santé; Le second qui ne luy est gueres inferieur, est la frugalité qui en fait le soûtien. Par la sobrieté on s'empêche de trop faire de sang & d'humeurs; par la frugalité on empêche le sang & les humeurs de se corrompre; la sobrieté enfin & la frugalité entretiennent les parties dans leur aisance ou leur liberté naturelle, & dans leur justesse & leur proportion. On a trouvé, par exemple que parmi les alimens les plus naturels, on devoit preferer les liquides, aux secs, le boüilli, au roti, les Viandes douces, & d'un goût

moins relevé, à celles de haut goût ou qui ſont trop aſſaiſonnées. En un mot l'uſage à appris que pour vivre long temps, il faut preferer aux mets exquis, les nourritures les plus ſimples, preparées à petits frais qui ſe trouvent comme ſous la main ſans peine & ſans depence; Car dans ces aliments, dont les plus pauvres peuvent faire leurs repas ordinaires, ſont ſouvent renfermez d'excellents remedes. En effet la ſanté ne trouve gueres plus des pieges, que dans ces mets delicieux, que comme autant de plaiſirs empoiſonnez n'attirent les voluptueux, que pour les faire perir plus ſûrement; au contraire on trouve toute ſorte de ſûreté dans les aliments qui ſont analogues au ſang, & qui tiennent de ſa nature. Or comme il n'a par luy même aucun goût, auſſi ne s'accomode-t-il pour ſa conſervation, que de tout ce qui tien du fade &

& de l'infipide. Icy donc l'on doit reconnoître le peu de fondement du préjugé public qui a perfuadé tout le monde, qu'on ne fe conferve fort & robufte, qu'en fe faifant un fang vif, animé & plein de fucs falins, fulphureux & volatils, ce ne doit pourtant point être un fang de cette nature, que celuy qui fait les plus forts hommes, & le plus vigoureux, parmi les pauvres gens de travail; Car a juger du fang que doivent faire par exemple les pauvres de la Campagne, qui fatiguent le plus, par les pitoyables aliments qu'ils s'accordent, on le croiroit plus occupez à amaffer de la terre & de l'eau dans leurs vénes, que du fang, car fouvent ne fe nourriffent-t'ils que d'eau & de chofes terreftres & groffieres. Au contraire les gens de bonne chere, les voluptueux & les friands de profeffion, qui à en juger par les qua-

litez acres , ſalines & ſpiritueuſes des mets delicieux , dont ils uſent journellement , devroient avoir un ſang & des eſprits vifs & vigoureux : on les voit ces gens , gorgez de bons morceaux, & de liqueurs délicieuſes, lâches & pareſſeux , qui ne peuvent ſe porter eux même ; mais quoy , dira t-on , eſt ce que l'on peut ſe promettre quelque force ou quelque vertu d'un ſang qui ne ſera petri , que de ſucs affadis , & de matieres inſipides ? Certainement il ne pourra s'en faire qu'une liqueur appauvrie d'eſprits & incapable de faire mouvoir le corps : mais cette objection ne pourroit venir que de la part de quelques mauvais connoiſſeurs de Mechanique, car on ſçait par experience , qu'un peu d'eau ou même quelque choſe de moins , comme ſeroit une vapeur humide , peut en penetrant les filets qui compoſent une corde, luy donner la force

non

non ſeulement de remuër, mais de ſoulever un poids de cent livres. Suivant donc cet exemple, on ne doit jamais oublier que la force dépend ſouvent de trés-peu de choſe, celle ſur tout des fibres motrices dans nos corps, devient prodigieuſe, quand une trés-petite quantité de liqueur, d'un fort petit volume qu'on nomme eſprit, les aura intimement penetrées. C'eſt que cette liqueur ſpiritueuſe n'agit ſi efficacement, que parce qu'elle eſt trés-fine & trés-penetrante; ajoûtez que les fibres motrices ſont faites de telle maniere, leur reſſort ſi extraordinaire, les filets nerveux qui les compoſent, ſi fort multipliez, les paquets qu'elles forment, ſi nombreux, croiſez enfin ſi à propos, les uns ſur les autres qu'ils peuvent reciproquement s'entreprêter des points d'appuis. Ce ſont donc comme autant de leviers trés-courts qu'un

air delié, un vent ſubtil, l'ombre où la vapeur d'une liqueur penetre d'abord, les gonfle & les anime. Qui n'admirera donc la ſageſſe du doigt de Dieu, qui a diſpoſé nos corps de maniere qu'un atome de liqueur où encore quelque choſe de moins devient ſuffiſant pour y produire des effets prodigieux. Il eſt donc à croire que c'eſt moins ce qu'il y a de plus abondant & de plus exalté, que ce qu'il y a de plus fin & de moindre volume dans la maſſe du ſang, qui fait la force des parties : les ſens à la verité apperçoivent une quantité conſiderable de liqueurs dans les Vaiſſeaux ; mais il ne faut pas s'y méprendre, cette quantité ſert principalement à entretenir la ſoupleſſe par tout, du reſte elle ne fait pas la force du corps, mais elle en renferme les cauſes; c'eſt à peu-prés ce que font les parfumeurs, qui ayant à conſer-

ver des essences, qui pourroient se perdre & se dissiper dans l'air, par leur trop de *volatilité*, les fixent & les retiennent en les enveloppant dans des sucs grossiers & sensibles, & c'est encore ce qui fait la liqueur des prostates dans le corps humain, qui devient moins utile par son volume, que par l'esprit; qu'elle renferme & qu'elle concentre. On pourroit donc faire une regle generale, qu'en matiere de liqueurs , ce n'est ny leur quantité, ny leur masse qui en fait la force, mais elle leur vient cette force de l'esprit qui y est caché & qu'elles portent & charient par tout. Qu'on ne croye donc plus desormais, que les sucs qui entretiennent la santé, sont d'autant plus estimables, qu'ils sont plus disposez à se developper, à *s'exalter* & à se *volatiliser*, leur prix vient de leur facilité à se laisser bien broyer, pour pouvoir devenir une lymphe trés-

legere & trés-ſubtile : en effet ce n'eſt pas parce que les parties nerveuſes, ſont penetrées par des ſucs vifs & volatils qu'ils deviennent plus forts & plus elaſtiques ; car ce ſeroit un état d'yvreſſe continuelle, mais cette vigueur leur vient de la tenuité, de la douceur, & de la fineſſe de la matiere, qui les gonfle & les anime, ſans les roidir, en quoy conſiſte l'état de la ſanté. Mais par ce même principe on decouvre encore quels doivent être les alimens les plus convenables à l'eſtomac, & en quoy on doit faire conſiſter leur bonté. Car on voit par tout cecy, que ce ne peut être aucun de ceux qui ont plus de pante & de facilité à ſe fermenter : car tout le monde ſçait, que ce qui ſe fermente dans l'eſtomac, luy eſt trés-nuiſible ; On comprendra donc que les meilleurs ſeront ceux qui paroiſſent faits pour être broyez, parce que la digeſtion

de l'estomac, est une sorte de broyement, ou de trituration. La preuve s'en tire de l'action des dents & des machoires, qui commencent la digestion : car enfin la nature est uniforme, & si ses productions sont differentes, ses manieres sont par tout les mêmes. Or tout le monde convient qu'on doit considerer les dents, comme autant de pilons qui par leurs coups redoublez brisent la nourriture dans la bouche. Après cela sera-ce risquer que de dire que la fonction de l'estomac est aussi de broyer, si on peut prouver qu'il a autant de disposition & plus de force pour le broyement que la bouche : or c'est ce qui est hors de doute, car la force des muscles qui remuent les machoires, n'est égale qu'à un poids de 16020. livres. Mais celle de l'estomac jointe à celle des autres muscles, qui aident à son action est égale à un poids d'environ 261186.

Qu'on n'ajoûte que cette vertu de broyement qui commence dans la bouche, se continuë ou se fortifie, jusqu'aux extremitez des parties, parce qu'elles ont toutes celle de se dilater, & se comprimer continuellement, comme par une systole naturelle, on sera obligé de reconnoître que cette vertu est inimaginable, qu'en elle reside la cause de toutes les fonctions, que c'est enfin par elle qui se font les *Coctions*, les *Depurations*, les *Filtrations*, *&c.* Il faut pourtant faire observer que l'humectation à infiniment de part dans toutes ces operations ; la lymphe, par exemple, que la nature à renduë pour cela si abondante, la salive, le suc stomacal & celuy de toutes les glandes y contribuent merveilleusement. Car de toutes ces sources, distille comme une pluye de liqueurs propres d'une part à entretenir la souplesse des organes, &

de l'autre à penetrer les matieres qui ſont à diſſoudre, qui par ce moyen ſe reduiſent dans une eſpece d'Alcohol ou matiere impalpable, & ſuivant ce principe, il faut convenir que la ſanté ne peut mieux ſe conſerver, que par l'humectation & la boiſſon abondande, ſur tout ſi elle eſt d'eau, ou de quelque liqueur auſſi ſimple, & auſſi naturelle, parce qu'en fait de boiſſon la moins compoſée, eſt la meilleure. L'utilité qu'on en tire eſt fondée ſur ce qu'étant ſimple, elle eſt plus vuide en elle même, & plus capable de ſe charger des ſels qui ſeroient de trop, dans les nourritures, qu'elle les affoiblit, les noye plus efficacement & les rend plus ſupportables; & en ce ſens ce ſera une eſpece de leſſive qu'elle fera, ou bien elle arroſera les organes & alors ce ſera un moyen d'entretenir leur ſoupleſſe & leur humidité,

ou enfin se mêlant avec le sang & le delayant, ce sera un dissolvant naturel qui entretiendra sa fluidité. Car ce n'est que pour rendre tout coulant dans nos corps que la nature travaille ; là seul se portent tous ses soins. Mais quand toutes ces raisons seroient fausses, l'observation persuaderoit de la necessité de la boisson ; Car on sçait que l'on resiste plus long-tems, sans manger, que sans boire ; Et l'on a de plus remarqué que les grands Beuveurs d'eau principalement, si elle est tiéde sont moins sujets à tomber malades. Les Anciens mêmes avoient reconnu l'utilité de l'eau, car Celse l'oracle Latin de la Medecine tenoit, qu'il ne falloit pas s'en rapporter là-dessus à la conduite de la plûpart des hommes. Ils s'accordent, dit-il, par cupidité l'usage du vin dans leurs maladies, s'excusant sur la foiblesse de leur estomac ; mais

c'eſt, ajoûte ce ſage Obſervateur, une injuſtice manifeſte qu'ils font à ce viſcere: car ſous pretexte de le ſoulager, ils ne cherchent qu'à couvrir leur foibleſſe & à authoriſer leur ſenſualité, loin donc d'icy ces terreurs paniques qu'on ſe fait de la boiſſon frequente, par les frayeurs qu'on ſe donne d'affoiblir ou de réfroidir ſon eſtomac. Ces noms de foibleſſe, de refroidiſſement, de crudité & d'indigeſtion ſont certainement mal entendus, car ce ne ſont ordinairement ny les ſuites d'un eſtomac foible, ny les effets d'un levain affadi; mais ſouvent les marques d'un eſtomac agacé, dont les fibres irritées hâtent trop la contraction, & precipitent le broyement. Tout cecy même ne vient'il peut-être qu'à l'occaſion de ce qu'ils appellent levain ou ſuc ſtomacal qui eſt trop exalté & qui d'inſipide ou de doux qu'il devroit être, ſeroit

devenu acre & brûlant. Ce ſera donc à la preſence de quelqu'acreté ſemblable qu'il faudra le prendre de la plûpart des indigeſtions; Car ſollicitant trop vivement les fibres de l'eſtomac, elle en hâtera les contractions ou le mouvement periſtaltique. Ainſi la trituration trop précipitée chaſſera dans les inteſtins les alimens encore mal domptez ou à demi broyés : ſouvent donc l'indigeſtion eſt l'effet d'un eſtomac plus diligent que pareſſeux. Mais par là on peut juger de la defiance qu'on doit prendre alors de toutes les liqueurs chaudes, des ſtomachiques, brûlantes, des carminatifs deſſechants : Depuis qu'on a obſervé d'ailleurs que l'eau guérit plus de maux d'eſtomac que le vin, & que les alimens qu'on nomme froids ſont moins ſujets à ſe corrompre.

III.

Mais s'il est vrai que c'est dans la souplesse des Parties & dans l'humectation que consiste la santé, par quel mal-entendu, un Medecin peut-il interdire la boisson aux malades? Cette conduite certes n'est guéres celle d'un homme qui ne devroit jamais être que le Copiste de la nature; Or dans l'état naturel tout paroît humide dans nos corps; La moitié de la masse du sang est une lymphe, ou une liqueur douce molle enfin qui tient de l'eau; toutes les Parties solides sont imbibées ou dégoutantes d'eau; c'est une espece d'Eau que la nature employe pour prévenir la coagulation de certains sucs ou *l'Exaltation*, c'est-à-dire le trop de dévelopement de quelques autres; toutes les fois enfin que quelque suc court risque, de se gâter de s'alterer soi-même, ou de nuire aux

autres, c'eſt en le délayant & en l'humectant que la nature le préſerve, en voici des exemples; La bile eſt temperée dans les inteſtins par le ſuc pancréatique, celui des proteſtates & des veſicules voiſine en tempere un autre, le ſang qui revient des reins eſt délayé par le ſuc des capſules atrabilaires, la lymphe par le retour & le mélange des eſprits, & toute la Maſſe du ſang eſt comme renouvellée par le retour de la lymphe qui lui eſt raportée de toutes les parties du corps. Tout ceci eſt ſi vrai que pour peu que les ſources de ces ſeroſités naturelles ſe bouchent ou ſe corrompent, on eſt menacé d'une mort ſoudaine ou d'une vieilleſſe anticipée. Car quoi qu'on en diſe la vieilleſſe vient moins du trop que du trop peu d'humidité elle ne conſiſte pas tant dans le relâchement des parties que dans leur ſechereſſe car c'eſt une phthiſie naturelle que

la vieilleſſe qui nous conſume & nous deſſeiche : par là l'on doit voir le peu de fondement de l'opinion de ceux qui appellent le vin le lait des vieillards ; car il eſt pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit, & un plaiſir qui trompe, eux donc comme les autres ne doivent ſe l'accorder qu'en petite quantité & fort trempé, plûtôt pour addoucir les ennuis, d'un âge pénible par lui-même que pour prolonger la ſanté ſans ces précautions, comme le vin allume dans les jeunes perſonnes une flâme trop ſouvent criminelle & rarement neceſſaire, il entretient dans les perſonnes âgées un feu qui les uſe & qui les détruit. Quel avantage donc ne doit-on pas ſe promettre des remedes delayant & des Boiſſons ſimples & aqueuſes ? Principalement dans le tems d'une groſſe maladie où le ſang boüillant, la bille en fureur, & toutes les li-

queurs mutinées portent par tout le trouble, l'irritation & le déseichement, d'autant plus que l'humidité douce & onctueuse qui doit naturellement enduire les parties se trouve alors aigrie ou dissipée. Mais pour mieux comprendre ceci il faut distinguer en general les maladies en aiguës qui vont vîte, soit en bien soit en mal, & en chroniques qui sont ordinairement longues & opiniâtre, il en est encore qui sont communes à tout le corps dont elles font souffrir toutes les parties, & d'autres particulieres à certains visceres, qu'elles attaquent ordinairement: Mais il n'en est aucune que la boisson ou l'usage des délayans ne soulage & ne dispose en guérison. Il ne faut pour en convenir que parcourir les avantages de la boisson pendant la santé, c'est de délayer le sang & toutes les liqueurs, d'en addoucir les âcretés, d'en prévenir l'épaississement, d'en

entretenir le cours, d'en calmer les effervescences : elle n'est pas moins utile aux parties solides qu'elle arrose, qu'elle tient souples & pliantes, en un mot le calme. l'ordre, & l'équilibre qu'on remarque en santé dans les fonctions du corps, sont les suites de l'humectation que la boisson produit : mais ce qu'elle entretient en santé, c'est ce qui manque aux malades & ce qu'elle peut rétablir. En éfet les maladies aiguës sont ordinairement produites par une bile dégenerée qui de volatile huileuse qu'elle étoit, est passée dans une liqueur âcre & saline plus ou moins exaltée; ainsi au lieu que dans l'état naturel elle est le baume du sang, en maladie elle en devient le poison & la peste. C'est encore cette même bile souvent trop déprimée ou trop cruë, comme il arrive dans les Enfans, ou devenue âcre, brûlée, & lixivialle dans les adultes, sur tout

en ceux qui boivent du vin qui entretient les maladies longues ou chroniques. Si c'eſt un Chimiſte qui entreprend d'arrêter le progrés de ces cauſes ſi differentes & ſi variées, ſouvent ne ſçait il pas trop de quel côté ſe tourner; car ſi c'eſt un *acide*, ou à un *alcali* qu'il croit devoir recourir; il eſt ſouvent en doute ſi c'eſt un fixe ou un volatile qu'il doit employer, il aura encore a décider ſur le choix, s'il doit le prendre parmi le ſulphureux, ſi parmi les vitrioliques ou de quelqu'autre nature, l'idée d'alcali ne l'embaraſſe pas moins; car il ſe demandera d'abord à lui-même ſi les alcalis qu'il ordonnera devront être des matieres terreſtres ou ſalines, fixes ou volatiles. Car enfin l'on tient de la Chimie même que toutes ſortes d'alcalis ne concentrent point indifferemment toutes ſortes d'acides, & & que ceux-ci ne détruiſent pas indifferemment toutes ſortes d'alcalis

ici donc comme par tout ailleurs, chaque chose à son point, auquel il faut s'assujettir. Mais un praticien exercé remedie à tous ces inconveniens, en ordonnant la boisson au malade, sur tout si cette boisson est d'eau, parce qu'en elle se trouve un dissolvant universel, du moins le plus efficace & le plus étendu de tous, puisqu'il n'est point de sorte de sel qui se fonde & ne se detruise dans l'eau; car ce sel fut-il acide, l'eau l'absorbe & s'en charge: fut-il alcali elle le noye & le penetre, faisant comme l'on dit d'une pierre deux coups. D'ailleurs soupçonnet'on que le sang soit ralenti dans son mouvement? La boisson le delaye & luy prête un vehicule innocent, qui en accelere le cours; l'apperçoit on trop fermenté & trop boüillant, elle en arrête la fougue, en éteint le feu, & en calme l'effervelcence: on trouve donc dans la

boiſſon, le meilleur de tous les remedes alteratifs, le plus efficace, & le plus univerſel, puiſqu'il n'eſt point en general de maux qu'elle ne ſoulage, & que les cauſes de chacun de ces maux en particulier s'en accommodent. On pourroit donc appeller la boiſſon le *ſpecifique* univerſel : peut-être prendrat-on cecy pour une hyperbole, mais du moins ne ſerat-elle qu'en apparence & dans l'expreſſion plûtôt, que dans la veritable idée qu'on doit ſe faire d'un ſpecifique. Par ſpecifique on comprend une ſorte de remede qui guérit plûtôt en domptant la cauſe d'une maladie, en l'effaçant, pour ainſi dire, & rétabliſſant l'œconomie du corps dans ſon niveau, qu'en produiſant quelque évacuation ſenſible. Sur ce principe, preſque aucune des drogues, que la vanité des Chymiſtes voudroit debiter pour ſpecifiques, ne pourra ſi bien que

l'eau, si utilement & si promptement rendre au sang & aux parties leur ordre & leurs dispositions naturelles, parce qu'ils n'en ont aucune qui puisse si bien rétablir les liqueurs dans leur fluidité, & les parties dans leur souplesse. Mais pour ne rien dire de trop à l'avantage de la boisson, si on lui refuse le beau titre de specifique, du moins en fait-elle comme les fonctions, car c'est-elle qui développe dans nos corps la vertu des specifiques les plus averez & qui en écarte les dangers : on pourroit même avancer, qu'elle aide à l'operation des meilleurs remedes & qu'elle en regle ou en modifie la vertu suivant cette maxime qu'il n'est rien de pis en medicine que de donner des remedes qui se trouvent comme à sec & sans vehicule dans nos corps. Car enfin puisqu'il est certain en bonne Chymie, que les sels n'ont de force qu'autant

qu'ils ſont diſſouts, il faut conclure qu'un remede deſtitué de ce qui le doit développer & le mettre en action, deviendra ſans effet, ou ne portant rien avec ſoi qui le tempere, il fera tout le mal dont il ſera capable. Ceci ſe remarque dans le Quinquina, car donné en bol & à ſec venant à conſumer & à abſorber le ſuc ſtomacal, il bleſſe l'eſtomac en beaucoup de malades, au lieu qu'en infuſion il fait mille biens. Les Praticiens ont encore remarqué que l'Opium ne réuſſit jamais ſi bien que quand on le donne en liqueur. Enfin les purgatifs ſont lents, ou dangereux, ſi on manque de donner abondamment devant ou après des liqueurs qui les détrempent & les diſſolvent. C'eſt pourquoi les extraits des purgatifs réſineux, ſur tout ceux qu'on a préparé avec l'eſprit de vin font trop ou trop peu, ſi l'on a eû la

précaution d'ordonner en même tems quelque boiſſon en abondance qui les delaye, les corrige & les adouciſſe. Les Diaphoretiques par une raiſon ſemblable font mal, ou ne ſont rien, ſi on ne les donne entre les boüillons & dans l'uſage de ſemblables *Delayants* Enfin ce n'eſt pas juſqu'aux eſprits volatils qui demandent à être donnés avec les humectants, car rien ne les rend ſupportables que de les donner en même tems que les nourritures. Si on demande la raiſon, c'eſt que rien ne les modere tant & ne les met ſi bien à la portée du corps humain que de les aſſocier avec les choſes liquides & humectantes; qui leur prêtent d'ailleurs un doux vehicule pour les porter ſans crainte & d'une maniere inſenſible juſqu'aux principes des nerfs; ce n'eſt même que par ce correctif qu'en certains cas les volatils cal-

ment les ſaillies des eſprits, qu'ils appaiſent les mouvements convulſifs des parties ſolides qu'ils réglent celuy des liquides, qu'ils rendent enfin le calme & la paix a toute l'œconomie du corps. L'uſage de la boiſſon n eſt pas moins utile dans les maladies Chroniques. En voicy les raiſons, c'eſt que quoy-qu'on ne puiſſe nier que l'uniformité des fonctions ou l'équilibre des parties peuvent ſe perdre dans ces maladies par le relâchement des ſolides & la diminution de leur reſſort, cependant on pourroit prouver par beaucoup d'obſervations de pratique que la cauſe la plus ordinaire de la plûpart des maux, opiniatres, eſt la preſence d'une ſalure habituelle dans le ſang, d'un alcali brûlant qui y domine, d'une bile cauſtique qui roidit les fibres, qui tient le ſang en colliquation & qui romp l'ordre & la conſonance

des fonctions; dans les chroniques donc comme dans les aiguës on trouvera à placer utilement la boiſſon ou l'uſage des *delayents*. On ne manquera pas de dire que tout eſt en obſtruction, en glaires, en phlegme, & en mucilages dans les maladies chroniques, & que les obſtructions & les glaires doivent par conſequent paſſer pour en être les cauſes ordinaires. L'on convient du fait, mais l'on prétend que ces obſtructions, & ces glaires ne ſont que les effets & les productions d'une autre cauſe dominante, ainſi ces obſtructions viennent d'un âcre brûlant qui calcine tout; Ces glaires ſont les ſuites d'un ſel fondant & colliquatif qui tient tout en fonte & en *fuſion*. Que ſi l'on demande où l'on doit prendre cette cauſe mere de tant de fâcheuſes productions, ce ſera dans le ſang même qui plein d'un acide brûlant eſt capable de tous

çes maux. En effet les parties se trouvent alors abbreuvées d'une serosité de même nature, c'est-à-dire âcre & saline, tout en distille, soit glandes ou membranes, parce qu'elles sont pénétrées des suc malins que le sang leur fournit, & qui par les pointes de sels dont ils sont impregnez les tiennent plus tenduës ou moins souples qu'à l'ordinaire : si on en veut des preuves on les trouvera dans toutes les differentes sortes de maux qui accompagnent ou qui suivent les maladies chroniques. Ces maux sont hydropisies *ascites*, & tympanites ou les nerfs sont manifestement trop roides ou en convulsion : & sont encore des jaunisses, des pâles couleurs, des affections scorbutiques, enfin des paralysies, tous maux qui viennent le plus souvent d'un sang âcre, brûlant ou salin. Car de vouloir les attribuer sans distinction à des humeurs phlegmatiques,

matiques, à un ſang morfondu, à des liqueurs mortes ou uſées, c'eſt débiter des maximes meurtrieres, c'eſt-à-dire capables d'induire un Medecin peu exercé, en mille fautes mortelles pour les malades: les cauſes qu'on vient d'aſſigner aux maladies chroniques ſont ſi vrayes, qu'il n'eſt pas de maux où on employe tant de délayants, car on n'ordonne pour aucun autre tant *d'apozemes, d'infuſions, de jus d'herbes, de tiſannes, d'eaux minerales & de bains* peut-être les dehors d'une maladie chronique pouroient faire penſer le contraire & perſuader que le ſang ſeroit refroidi & les parties relachées, mais quoique les ſens apperçoivent à l'exterieur, l'eſprit doit aller plus loing & concevoir ce que l'obſervation confirme qu'il y a quelque roideur ſecrete dans les parties, ou trop de reſſort qui les tient dans une eſpece de tenſion & de contrainte convul-

ſive, de ſorte que ſi un Medecin manque par le moyen des délayans & de la boiſſon d'aſſouplir les parties, il perdra ſon tems & ſes ſoins. En voici un exemple, on s'étonne ſouvent de ce qu'on ne vient point à bout de guérir les pâles couleurs quoi qu'on employe les aperitifs les plus violens; on en cherche la cauſe dans les humeurs, & elle eſt dans le vice des ſolides ou des nerfs qui ſont toûjours trop roides & en convulſion dans cette maladie. Pour le bien comprendre il faut remarquer que ce ſont ordinairement de jeunes perſonnes qui en ſont atteintes, en qui peut-être les Vaiſſeaux ne ſe ſont pas ſuffiſamment ouverts, ny developpez: que ſi ce ſont des perſonnes, qui ſoient plus avancées, le feu naiſſant avec l'âge aura fait trop d'impreſſion ſur les nerfs, & les tiendra dans une tenſion convulſive. Alors que les fluides ont trop de

force, & les ſolides trop de reſſort, vous voudriez à force ouverte, ſoit par des volatiles, des aromatiques, & des aperitifs les plus outrez contraindre le cours du ſang, vers des Parties mal preparées à l'action de ſi puiſſans remedes; mais ce ſeroit tout perdre & tout deſeſperer, par les raiſons ſuivantes. Par la vous porterez le deſordre dans les eſprits, le trouble dans les mouvements, & les ſolides en contraction, ne prêtant point pour leur donner paſſage à proportion du degré de vîteſſe que les remedes leurs impriment, ces eſprits rebrouſſent chemin, le mouvement ſyſtaltique des Parties remonte de bas en haut, le diaphragme eſt preſſé, la gorge ſe ſerre, l'oppreſſion ſuccede, le cerveau luy-même en ſouffre, s'enſui vent enfin ce qu'on appelle vapeurs, qui ne ſont ordinairement que des ſortes de mouvemens convulſifs : mais qui

quelquefois menacent de quelque chose de pis. Si l'on demande la cause de tant de desordre, elle se presente tout d'abord : c'est comme l'on dit ordinairement qu'on a mis la Charuë devant les Bœufs : car toutes ces Drogues, qui ne sont souvent que des preparations d'acier & de castor, & qui sont trés-aperitives, par lesquelles on commence le traitement de ces maladies, sont celles qu'il auroit fallu employer les dernieres. Cecy est si vraÿ que si on tient une conduite contraire, & que l'on commence par les délayants, les tisannes, & les bains à préparer le corps de la malade, soit pour donner plus de souplesse aux nerfs, soit pour ayder les Vaisseaux à se developper plus parfaitement, l'évacuation tant desirée paroîtra d'abord sinon à l'aïde de quelques aperitifs qu'on fera succeder à cette préparation, on parviendra à la procur

rer d'une maniere ſûre & aiſée.

IV.

MAIS ce n'eſt pas ſeulement dans les maladies, qui affligent tout le corps que la boiſſon eſt utile, elle devient même neceſſaire, ſi l'équilibre des liqueurs, en quoy conſiſte la ſanté, vient à ſe perdre dans quelque viſcere en particulier, tel que ſeroit le foye, le poumon, la veſſie, la ratte, &c. la raiſon de cette neceſſité ſe prend de la nature de ces Parties, qui ſont les ſieges ordinaires des maladies qu'on pourroit nommer propres ou particulieres. Il faut donc concevoir les viſceres comme des reduits éloignez, profonds, cachez, qu'on ne penetre qu'a tâtons, parce que ce ſont des labyrinthes de Vaiſſeaux, d'une longueur immenſe & qui par leurs angles & leurs courbures, leurs plis & leurs replis, forment

un million de detours inacceſſibles preſque, ou impenetrables à tous remedes. Dans cette diſpoſition de Parties preſque impratiquables. Il faut trouver un remede qui tout à la fois ſe faſſe jour à travers de tant d'obſtacles, ſans rien perdre de ſa force & qui traverſe tant de Vaiſſeaux, ſans rien forcer, & c'eſt dans la boiſſon ſeule qu'on trouve tous ces avantages. Ils conſiſtent ces avantages, principalement en ce que la boiſſon par elle-même peut tenir lieu de remede, en delayant les cauſes des maladies, & en les affoibliſſant, ou du moins d'un vehicule doux, innocent, & trés-inſinuant qui portera ſans crainte, la vertu d'un remede juſque dans le centre, des viſceres. Cette maniere de penetrer les viſceres, eſt d'autant plus eſtimable qu'elle eſt conforme à celle de la nature qui employe un ſemblable artifice, c'eſt-à-dire, qui ſe

ſert d'un vehicule aqueux quand elle doit faire paſſer le ſang, par des routes difficiles & tortueuſes. Ainſi quand pouſſé par le cœur il approche des Vaiſſeaux capillaires, alors il ſe depoüille de ſa partie rouge qui ayant quelque choſe de trop exalté auroit pû porter le trouble dans ces lieux, étroits & difficiles : & ce n'eſt plus que par ſa partie blanche, qui n'eſt qu'une lymphe, ou une eſpece d'eau, qu'il va achever ſa circulation, à travers de ces petits Vaiſſeaux. Par une Mechanique ſemblable, les liqueurs les plus pretieuſes, les mieux preparées, les plus affinées, & qui ont paſſé à travers les Vaiſſeaux les plus déliez de nos corps paroiſſent aqueuſes & de la nature de l'eau : du moins n'en eſt-il point qui ayent moins de couleur & de ſaveur, ou qui ſoient plus parfaitement depoüillées des qualitez qui revêtent tous les ſucs

qui ne ſont pasde l'eau. Le ſuc nerveux, par exemple, & celuy des glandes, ne ſont qu'une lymphe: & ſi on en croit de bons Auteurs, la partie blanche du ſang, opere plus de bien & a plus de vertu dans nos corps que le rouge. Aprés cela qui pourroit s'étonner de voir que rien ne ſe rencontre plus frequemment dans l'examen du corps humain, que des ſources d'eau, de ſeroſité, & de lymphe, puiſque tout ce qui fait, ou entretient la ſanté, n'eſt qu'eau, lymphe, ou ſeroſité : la liqueur même qui fait naître l'homme n'eſt qu'une l'ymphe analogue aux eſprits: & ces eſprits qui le conſervent en vie, ne ſont encore eux mêmes qu'une lymphe. Bon Dieu quelle étrange difference donc, que celle qu'il y a entre la Chymie naturelle, & la Chymie artificielle! Tout ce qui ſort de celle-cy, *diſtillations*, *eſprits*,

teintures, *essences*, *elexires*, toutes ces preparations ne paroîtront presque faites que pour nuire, tant elles tiennent toutes de l'impression du feu qui les a mises au monde, au lieu que les sucs qui partent des mains de la nature paroissent uniquement faits pour soulager, parce que ce n'est ny la force des sels, ny l'acreté de leurs parties, ny l'exaltation de leurs souffres ny la force de leur goût qui les rendent capables d'agir & de penetrer : Mais l'extréme tenuité de ces mêmes parties, que la seule trituration, sans feux, & sans lévains, a produites à si peu de frais: il se prepare dans nos corps des liqueurs qui ont plus de force, que les volatiles des Chymistes & qui n'en ont ny la malignité, ny les inconvenients, parce qu'ils ne sont ny fougueux, ny tumultueux. Voicy donc la difference de ces deux sortes de Chy-

mie ; l'habilete des Chymiſtes va à depoüiller les liqueurs qu'ils preparent de tout ce qu'elles ont d'eau en les *dephlegmant* le plus qu'ils peuvent, & le but des operations de la nature eſt de donner aux ſucs qu'elle travaille la fluidité, la douceur & la reſſemblance de l'eau. En faudroit-il davantage pour faire comprendre que rien ne doit être tant recommandable à un Medecin que l'uſage des délayants & de la boiſſon. Car enfin plus éclairé que les autres hommes en ce point, peut-être ne donnerat-il pas dans cette viſion du vulgaire, qui s'eſt imaginé que la boiſſon affoiblit & rélâche les parties, juſques-là, ajoûte-t-il, qu'elle detruit la chaleur naturelle qu'elle attire des cruditez, qu'elle ruine les coctions. Voicy ſur quoy on fonde cette crainte ou cette imagination, les fibres, dit-on qui compoſent la tiſſure des parties ayant

dû s'allonger extraordinairement par tous les tours & detours, qu'elles se sont données pour composer les visceres, ces fibres en cet état doivent certainement avoir beaucoup de portée, & par consequent beaucoup perdre de leur force & de leur ressort, dans cette longueur de chemin qu'elles ont à parcourir. Cecy est fondé sur cette regle de Mecanique qu'une liqueur laissée à elle-même, perd d'autant plus de son mouvement qu'elle s'éloigne plus de sa source; & sur cette autre, qu'une force diminuë d'autant plus qu'elle s'éloigne de son point d'appuy. De-là on conclut que des parties composées de fibres si étrangement allongées, doivent devenir extraordinairement flasques, quand d'ailleurs on les rélachera encore à force de boisson. Mais cette peur est imaginaire; car comme ces fibres qu'on trouve si fort allongées,

ne vont pas de droit fil, elles forment icy des cercles, là des angles, & par tout descourbures, qui sont comme autant d'entrepos qui partagent la longueur de ces fibres, & qui leur tiennent lieu de point d'appuy. Ces fibres donc qui effrayoient si fort par leur longueur, se trouvant ainsi comme entrécoupées, font l'office de liviers très cours, & par consequent très-forts: la force donc des fibres est trop bien établiё dans nos corps, pour pouvoir laisser lieu de craindre qu'elle soit aisée à affoiblir: si l'on considere sur tout que la force qui pousse les esprits du cerveau, dans l'extremité des nerfs & qui entretient les ondulations & les ébranlemens qu'ils excitent dans ces fibres est incomprehensible. Car enfin cette force est la même que celle des meninges ou enveloppes du cerveau, parce que c'est d'elles que vient le mouvement systaltique

ou dofcillation qui anime toutes les parties & qui fait leur vertu & leur reffort naturel : au refte pour peu qu'on doutât du degré de force, jufqu'où peut aller la puiffance qui vient des meninges, on pourra le comprendre par ce calcul. S'il eft vrai que la force du cœur & celle des arteres jointes enfemble, l'emportent au-deffus de 7560000000. liv. de pefant, la puiffance des Meninges qui a rendu le cœur & les arteres capables de cette force, doit être audeffus, d'un poids incomparablement plus pefant. Mais la tiffure des nerfs & la nature du fuc qu'ils contiennent, prouvent encore combien doit être grande cette force des Meninges : & voici comment, Il faut concevoir par nerfs, des cordons compofez, de filets paralleles les uns aux autres, qui au fortir du cerveau font molaffes, mais qui à mefure qu'ils s'en éloignent, de-

viennent durs & ſolides. Ces filets ne ſont point creux & tous ceux qui les ont crû tels ont donné dans une viſion inſoûtenable ; car ces filets ſont certainement ſolides & pleins d'une matiere fungueuſe qu'on pourroit comparer à cette ſorte de *mucoſité* ou de mucilage , dont les Vaiſſeaux qui compoſent les glandes conglobées , ſont remplis. Si l'on demande ce que c'eſt que cette mucoſité; ce n'eſt autre choſe ou que le ſuc nerveux lui-même , ou la matiere qui l'empâte , l'envelope & lui ſert comme d'intermede pour le conſerver & empêcher qu'il ne la diſſipe avant qu'il ſoit arrivé par le moyen de l'impulſion ſyſtaltique des Meninges à l'extremité des parties. Que ſi l'on demande à preſent ce que c'eſt donc que ce ſuc nerveux: il faut ſe le repreſenter ſous l'idée d'une lymphe qui penetre tout , & qui paſſe par tout ; toûjours prête

à s'envoler & à se dissiper, qui cependant ne se dissipe, ny ne s'envole point. Ce n'est donc pas une liqueur inquiete, turbulente, & toûjours agitée, tels que sont les volatiles des Chymistes. Mais une espece de rosée fine qui distille tranquillement & insensiblement du cervau, & qui fait chemin moins en coulant comme feroit une eau courante, qu'en se glissant comme une humidité qui s'imbibe, ce n'est donc pas une liqueur qui roule d'elle même, mais elle est poussée : elle ne se meût point, elle est mûë ; elle ne va point, elle est forcée d'aller : or qu'une liqueur qui par soi-même ne peut aller que lentement & comme à pas comptés, puisse parvenir à travers de routes tortueuses, difficiles & presque impratiquables jusques dans les réduits les plus enfoncez des parties, c'est ce qu'elle ne peut faire que poussée

par une force inimaginable. Il eſt donc un reſſort dans les parties qui ne ſe force pas auſſi aiſément qu'on voudroit le perſuader ; & par conſequent les parties ne peuvent être ainſi ſi faciles qu'on le penſe à ſe relâcher. Ce n'eſt pas avec plus de raiſon qu'on craint de la boiſſon, qu'elle trouble ou affoibliſſe les coctions & les digeſtions les humeurs paſſent pour bien cuites & bien digerées quand elles ſont broyées & affinées au point qu'elles ayent aſſez de fluidité pour circuler librement & ſe filtrer dans leurs couloirs. Ainſi de ce qu'au commencement d'une griéve maladie tout ſe trouve crud dans le corps, la cauſe en eſt manifeſte ; C'eſt que les vaiſſeaux alors ſont trop pleins, groſſis & trop bouffants qu'ils ſont du volume d'une matiere étrangere ; Cette matiere eſt celle même de l'inſenſible tranſpiration qui ſe trouvant arrêtées dans les vaiſſeaux ca-

pillaires eſt comme obligée de refouler le ſang & de rebrouſſer chemin vers les grands vaiſſeaux. Le ſang donc dans cét état ayant pris trop de volume & trop de reſſort, doit apporter une terrible réſiſtance au battement des artéres, du moins ſe trouve-t-il bien moins diſpoſé à ſe laiſſer dompter à la trituration. Ajoûtez qu'à meſure que le volume des liqueurs s'augmente, la force des ſolides doit diminuer, parce que plus les liquides ont de force & de mouvement propre, moins les ſolides ont de puiſſance & d'empire ſur eux. Il faudra donc neceſſairement qu'il ſe faſſe un renverſement dans le mouvement ſyſtaltique de ſorte qu'au lieu qu'en ſanté les fluides ou le ſang ſe laiſſent aller à la ſiſtole & à l'impulſion des ſolides ou des arteres, en maladie ce ſeront les fluides qui donneront le branle aux ſolides & qui les agiteront, par cette

raiſon le ſang qui dans l'état naturel eſt mû & ne ſe mût pas (parce qu'il n'a alors aucun mouvement ni *inteſtin* ni de *fermentation*) en maladie il ſe mût par lui-même, s'agite & agite tout le corps. Ne ſeroit-ce pas même en ceci que conſiiſteroit la nature de la fiévre? C'eſt-à-dire dans cette action dominante du ſang, ou dans ſon trop de reſſort qui fait qu'il a plus de force pour dilater les arteres, que celles ci n'en ont elles-même pour le comprimer. Le battement donc qui en ſanté appartient aux arteres, appartiendra en maladie plus particulierement au ſang. Mais ce renverſement de ſiſtole fait celui de la circulation des liqueurs, car comme c'eſt le ſang lui-même qui pour ainſi dire entreprend alors de faire le battement & la trituration, il confond & trouble tout & il ne fait rien moins que de ſe briſer & de ſe diviſer ſoi-

même; il entaſſe au contraire & encoigne davantage ſes parties: ce ne ſont donc que celle que la violence de ſes battemens contraint de ſortir de couloirs qui s'en échapent en effet, mais plûtôt par une maniere forcée, que par voye de ſéparation ou de ſecretion naturelle, tandis que celles qui auroient dû ſe filtrer & ſe ſéparer á l'ordinaire ſe trouvent confonduë peſle-melle dans la maſſe. C'eſt que pendant tous ces troubles à meſure que le volume du ſang groſſit, ſon broyement diminuë comme on l'a expliqué, mais de là naît encore un autre inconvenient, car les ſucs mal affinez ne ſe trouvent plus proportionnez aux diametres des vaiſſeaux, ils ſont plus propres au contraire à faire des engorgemens que des filtrations; ils ſe rallentiſſent donc dans les viſceres, ils quittent leur niveau & ruinent l'équilibre des parties.

ceci eſt d'autant plus vrai qu'en cét état, tout eſt perverti dans le ſang; circulation, mouvement, qualité, mélange temperament, rien ni eſt reconnoiſſable & ce n'eſt plus qu'un cahos de ſucs mal aſſortis & de liqueurs incongruës. Que ſi l'on veut dire que tout cela doit faire un ſang crû & indigeſte, on en convien-dra en appellant crû ce qui eſt mal petri & imparfaitement broyé, trop groſſier par conſequent pour pouvoir traverſer des routes auſſi étroites que celles des canaux par où doit ſe filtrer la matiere des ſecretions. Or le ſang étant ainſi rallenti dans les capillaires, ſe propoſera-t'on de lui donner plus d'impetuoſité, & d'augmenter ſon mouvement inteſtin? on l'engagera davantage dans les viſceres. Voudra-t'on en accelerer la circulation & le pouſſer avec plus de force? Ce ſera le moyen de le retarder davan-

tage, ou de l'arrêter tout court, mais le comble de malheur, c'eſt que pendant ce délai du ſang dans les capillaires, le ſuc nerveux eſt arrêté lui-même, l'irradiation des eſprits eſt interrompuë, elle ſe réfléchit & recule en arriére. Ce la matiére des ſecretions rentrée dans les vaiſſeaux il ſe fera des retours ſoit ſur les glandes, ſoit ſur les viſceres qui regorgeants de ſucs ſuperflus inonderont leur voiſinages par des fontes & des colliquations de liqueurs bizarres, mais toutes malignes ou malfaiſantes. C'eſt ainſi qu'il arrive dans les maladies des cours de ventre, des ſueurs, des fluxs d'urine, des ſalivations qui ſont de mauvais préſages, parce que la nature ne les régit pas. On voit en effet que ce ne ſont ordinairement que des décharges d'humeurs qui ne cherchent qu'à ſe faire jour par quelque voye que ce ſoit, mais

ces humeurs ſont mal domptées, chaſſees par l'effort de la maladie, crûës par conſequent & indigeſtes, puiſque la trituration qui fait toutes les coctions leur manque à tant de maux, il n'y a autre remede que de calmer le ſang, d'arrêter la fermentation qui l'enfle, le gonfle & lui donne une force contraire à celle des arteres; car par ce moyen devenu plus tranquille il ſe ſoûmettra à leur battement & ſe laiſſera briſer. Or comme la boiſſon & l'uſage des délayants operent tous ces bons effets, on doit neceſſairement conclure que la boiſſon eſt ſi peu capable de retarder les coctions, qu'il n'eſt point de moyen plus ſûr pour les avancer; parce qu'enfin rien ne peut ſi bien & ſi naturellement qu'elle, contribuer à la trituration des ſucs, ou des humeurs.

V.

C'eût été peu si on n'avoit pris de faux préjugez, que contre la boisson en elle-même, mais par une autre méprise on s'en est encore fait contre elle par rapport à certaines maladies dans lesquelles on a crû dès il y a long-tems que la boisson étoit très-pernicieuse. Ces maladies sont celles qu'on impute à des humeurs froides, sereuses, phlegmatique, & pituiteuses, car en pareils cas (vous dit-on) où tout est eau & marécages. Qu'est ce que la boisson trouvera à éteindre ? puisque si quelque fermentation entretient ces infirmités, ce ne peut-être qu'une fermentation froide, telle qu'on en remarque en chimie. Mais ces sages observateurs ont-ils dû oublier que ces sortes de fermentations froides, envoyent des vapeurs chaudes &

brulantes ? Ne se souviennent-ils plus que les vapeurs par exemple, qui s'élevent du mélange du sel armoniac avec l'huile de vitriol sont de cette nature, car si dans ce mélange où plonge un thermometre on en verra la liqueur baisser manifestement, au lieu qu'on le verra sensiblement s'élever si on n'expose le thermometre qu'à la vapeur de ce même mélange. Mais ce n'est pas à l'art seul qu'on est redevable de la découverte des vapeurs chaudes qui sont produites par des fermentations froides, le corps est sujet à plus d'une sorte de fiévres, dont la cause paroîtroit toute de glace, & dont les effets sont tout de feu. Telles sont ces fiévres où l'on brûle & glace tout à la fois ; celles encore dans lésquelles on sent froid & chaud tout ensemble, d'autres enfin où le dedans du corps brûle, tandis que le dehors est morfondu. En

effet la plûpart de ces fiévres sont accompagnées d'inflammation, d'erisipele, & de soif qui sont tous signes d'un feu dominant interieurement, peut-être donc est-il des cas, où le sentiment du froid exterieur, devroit faire conclure à un Medecin attentif, que c'est un feu concentré qui fait tout le desordre & par consequent que la boisson n'en est pas moins indiquée. Mais on va encore voir que la plûpart des maladies sereuses & phlegmatiques ne sont point opposées de leur nature même à l'usage de la Boisson ou des delayants. Il n'est pas impossible que le sang de volatile huileux qu'il doit être, ne degenere & ne se charge de sucs sauvages & étrangers, ou de liqueurs aigres, qui par leur développement le penetrent & le gâtent. Alors il remplira les vaisseaux de serositez acides, & rendra toute l'habitude du corps, pâteuse, phleg-

matique & aqueuſe, d'où ſuivront des oedemes, & de ces ſortes d'hydropiſies qu'on nomme *Anaſarque & Leucophlegmatie*, dans leſquelles tout paroît marais dans nos corps; Dans de pareilles maladies ſereuſes, qu'on employe ſi l'on veut les poudres & les opiates abſorbants, les confections ſtomachiques, les preparations d'acier, & les drogues chaudes ou aromatiques, tout cela ſera ſupportable: quoy qu'il ſoit plus ſûr, même en ce cas, de ſe ſervir de ces remedes en liqueurs, comme de tiſannes de ſquine, d'apozemes & des decoctions lixiviales; tant il eſt vray que tout ce qui tient de la boiſſon convient mieux dans quelque maladie que ce ſoit. Mais au contraire, ſi une maladie ne paroît ſereuſe que parce que le ſang en fougue & la bile en furie, éclabouſſe pour ainſi dire les parties de ſeroſitez: ou bien ſi la bile devenuë li-

xiviale ou de la nature d'un huile qui a passé par le feu, a rendu la sang âcre, fondant ou colliquatif le suc nourricier ne pouvant s'unir à luy, se tiendra dans une fonte ou colliquation continuelle, & piquant en passant les tuniques des vaisseaux, qui sans cela ne l'auroient point senti circuler, il tiendra les vaisseaux dans un serrement ou dans une contrainte convulsive. Dans ces dernieres dispositions, la capacité des vaisseaux étant d'une part diminuée, de l'autre, la quantité des humeurs se trouvant extraordinairement grossie par cette fonte du suc nourricier. il faut absolument que ces humeurs regorgent de toute part, & qu'elles inondent les parties voisines, & de là viennent lr plûpart des fluxions fiévreuses, des rhumatismes, *inflammatoires*, & des hydropisies *ascites*. Mais à tous ces maux ou la soif est brûlante, la fiévre manifeste,

les entrailles en feu, & les urines enflammées, la boiſſon n'eſt pas moins utile que l'eau eſt neceſſaire pour éteindre le feu. Quelle étrange pratique, s'écriera-t-on, de vouloir guérir l'eau par l'eau. Mais elle eſt fondée, cette étrange pratique, ſur les obſervations même d'Hippocrate. Il y faut pourtant un correctif, qui conſiſte à faire remarquer, que les mêmes boiſſons ne conviennent, ny aux mêmes maladies, ny aux mêmes temperamens, & qu'il faut avoir la diſcretion de les varier, ſuivant les beſoins. On trouve, par exemple, des malades degoutez, dont l'eſtomac eſt lent & pareſſeux, parce que le ſuc nerveux trop appeſanti en eux ſe porte trop lâchement dans les fibres de l'eſtomac : à ceux là donc le vin eſt neceſſaire afin que par un doux picottément il aille, ou reveiller, ou augmenter le reſſort & l'action des

fibres motrices de ce viſcere. Plus heureux cependant ceux qui n'ont point beſoin d'exciter leur faim par un moyen ſi flatteur : d'autant plus qu'il ſe trouve des ſecours plus innocens pour ſoûtenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes ou trop fades. Ces ſecours ſe prennent dans le choix de quelques plantes amies de la ſanté, & dont le goût s'accommode volontiers : telles ſont, par exemple, les plantes legerement ameres, les capillaires, les vulneraires, &c. Mais ces ſecours ſe trouvent plus éminemment dans la ſauge, le chamædrys, la veronique, & ſur tout dans le thé, ſi utile, & ſi peu dangereux. Que ſi l'on ſouhaite des boiſſons qui ayent quelque choſe de plus fin & de plus delicat, on en peut faire avec les fleurs des plantes, comme d'œillets, de violettes, de romarin, de coquericot, tous aſſaiſonnements in-

nocents, qui corrigent la fadeur de l'eau, & qui la rendent amie de l'estomac : car il la supporte alors sans degoût, souvent même s'en fait-il un plaisir, principalement si elle est chaude, parce qu'ainsi apprêtée, elle sert comme de bain de vapeur aux visceres. Mille fois donc plus estimables & plus innocents que les cabarets de nos jours, ces *thermopolts* des siécles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie, en se gorgeant de vin : mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque, à boire de l'eau chaude ; & en cecy on ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens Maîtres de la vie civile, qui avoient établis des cabarets, où l'on pût donner librement & à tout venant l'eau à boire : mais qui avoient renfermé le vin dans les boutiques des Apothicaires, pour n'en permettre l'usage, que par or-

donnance des Medecins. Du moins ſçait-on qu'il y avoit des Loix qui ôtoient à qui que ce fût le droit d'en vendre ſans leur permiſſion : & par un autre trait de ſageſſe, les Loix Romaines interdiſoient l'uſage de cette dangereuſe boiſſon aux jeunes hommes & aux femmes, voulant ainſi pourvoir à la ſageſſe des unes, & à la conſervation des autres. C'eſt comme par un heureux reſte de cette ancienne frugalité digne du ſiecle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'huy des perſonnes qui croyent ſe préſerver ou ſe guérir de tous maux, en beuvant de l'eau chaude; avec cette précaution néanmoins, qu'ils croyent que l'eau n'eſt ſi ſouveraine que quand elle n'a pas boüilli, parce qu'ils ont obſervé, que quand elle a boüilli, elle a quelque choſe de plus peſant & de moins commode à l'eſtomac. A cette obſervation que

l'usage a fait connoître, les Medecins mettent une exception, c'est touchant certaines maladies, qui se guérissent par la boisson, ou le bain d'eau froide; dans les fiévres ardentes, par exemple, dans la phrenesie, & dans certaines coliques bilieuses, on se soulage en beuvant froid; enfin ils ajoûtent que les vapeurs en certaines constitutions, se sont guéries par le bain d'eau froide. Que si l'on demande la raison de cecy; c'est que dans ces sortes de fiévres & dans beaucoup de vapeurs, le suc nerveux devenu trop vif & trop animé par le volatile étranger qui s'y est mêlé, & les nerfs trop sensibles & trop aisez à ébranler à l'approche de tout ce qui ressent le feu, s'accommodent du bain ou de la boisson froide? qui fixe & tempere le suc nerveux, & affermit les nerfs. Mais icy se soulevent tous ceux, qui malgré la po-

liteſſe des ſiecles derniers n'ont encore pû ſe déprendre du goût de la Medecine Arabeſque : l'autorité ſur tout d'Avicenne leur ſouverain Maître, les arrête par ce qu'il paroît avoir eû grande peur de l'eau froide dans les maladies. Mais qu'auroient à répondre ces zelez partiſans d'Avicenne, ſi on leur diſoit avec de trés-ſçavants Auteurs que ce gros ouvrage, dont on luy fait honneur dans le monde, eſt moins un corps de pratique medicinale fondée ſur l'obſervation, qu'un amas de conjectures ſpeculatives purement ſyſtematiques? Que penſeroient-ils encore, ſi avec les hiſtoriens eſpagnols on leur prouvoit que cet ouvrage eſt moins le fruit de la méditation d'Avicenne, que la production d'une plume empruntée & entretenuë à ſes gages? Ce n'eſt pourtant pas que nous entrions dans ces ſentimens trop deſobligeans, pour la memoire

de ce grand Philoſophe, non plus que dans cet autre, qui eſt paſſé en proverbe, qu'Avicenne étoit le plus grand homme de ſon tems, pour la beauté de ſon genie, & l'excellence de ſon eſprit dans la theorie de Medecine : mais que c'étoit le moindre de ſon ſiecle, pour l'uſage & la pratique. Nous ne croyons pas encore ce qu'on en trouve écrit ailleurs, *qu'Avicenne ſçavoit plus de Theologie que de Medecine:* Car peut-être toutes ces penſées injurieuſes ne ſont-elles, que des traits de l'envie la plus noire, ou de la calomnie la plus maligne. Mais il y a une choſe de luy, dont tout le monde convient, & qui paſſe pour avoir été la cauſe de mille opinions erronnées & fabuleuſes en Medecine, c'eſt de la traduction de ſes ouvrages, dont on veut parler, parce qu'elle ſe trouve ſi infidele & ſi peu conforme à l'original, que ſou-

vent on fait dire à Avicenne ou des fauſſetez, ou des contradictions ; quoy qu'il en ſoit, on peut le juſtifier ſur le ſupçon qu'on voudroit donner de luy, qu'il à parû craindre l'uſage de l'eau dans les maladies ; car quelle apparence de le croire timide ſur l'eau, luy qui ordonne de la faire boire en abondance dans les fiévres tierces, & même dans les peſtilentielles : luy d'ailleurs qui la croyoit amie de l'homme & de la chaleur naturelle, capable enfin de fortifier toutes les parties, & ſur tout l'eſtomac. Si après cela on ne vouloit pas s'en raporter à Avicenne, on ne pourra refuſer ſa confiance à Rhaſes le plus ſage & le plus ſenſé qui fût jamais parmi les Medecins Arabes ; lequel d'ailleurs, parce qu'il a exercé la Medecine pendant cent ans paſſes, encore aujourd'hui pour le plus experimenté Praticien qui fût jamais. Or Rhaſes

ne fait autre chose que recommander par tout sans crainte & en abondance l'usage de l'eau. Reste à répondre à ce qu'on publie contre la nature même de l'eau, on l'accuse d'être sujette à se convertir en bile, mais cette accusation est méprisable & se détruit d'elle-même. Peut-être l'eau sera-t-elle sujette à quelque inconvenient semblable ou pire encore si elle est impure & mal choisie, sur tout si elle est grossiere & chargée de souffres terrestres qui la rendront paresseuse & croupissante dans les entrailles. Il pourroit se faire encore qu'elle paroîtroit devenir bilieuse en certains cas, si on en beuvoit trop-peu; parce que l'eau prise en petite quantité ne suffiroit pas alors pour affoiblir & noyer la bile, elle n'en seroit que comme le dissolvant qui en déveloperoit les parties & leur donneroit plus d'activité: Il seroit en ce sens vrai de dire

que l'eau deviendroit bilieuse, parce que son mélange rendroit par accident la bile plus vive & plus capable de fermenter. Il faut donc mettre en maxime, que la bile prend plus de force & d'action quand elle n'est détrempée que par un delaïant foible ou en petite quantité & qui fait alors office de dissolvant au lieu qu'elle se trouve noyée & domptée par un délayant plus copieux ou une plus grande quantité d'eau; enfin au deffaut de preuves & de bonnes raisons on en appelle à l'autorité, on en emprunte de quantité d'Auteurs, qu'on tâche d'attirer à soi pour faire craindre la boisson de l'eau & des délayants; mais tous ces témoignages mandiées ne sont que des interpretations forcées d'Auteurs qui dans ces endroits ne déclament que contre la maxime de ceux qui laissent boire trop froid à leurs malades, au lieu que nous conseillons la boisson

chaude; à cela prés on trouvera plus d'Auteurs que ce qu'ils en citent, qui dissipent la frayeur qu'on voudroit insinuer contre la boisson. On ne peut donc mieux finir cette matiere, puisqu'on veut de l'autorité que par celle d'Hipocrate. Il est manifeste, dit ce souverain Maître en Medecine qu'on pourroit laisser boire librement & en abondance tant de malades que certains Medecins laissent perir de soif dans des fiévres continuës ou semblables maladies; dans lesquelles on leur défend de boire, puisque l'eau pure & toute froide leur fait si grand bien. Que s'il étoit permis de confirmer cette autorité par celle d'un celebre Praticien * des derniers siécles, nous ajoûterions avec lui, que c'est une faute qui tient de l'homicide en certains Medecins de nos jours,

* *Langius Epist. l. 1. Epist. xx.*

qui par un mal-entendu & un préjugé bizarre, font mourir leurs malades de ſoif.

Il ne faut donc pas défendre la boiſſon aux Malades.





Errata de la These de Medecine.

Page 2. de l'avertissement lig 6. lis. des Sçavans
These de Medecine p. 9. 5 lig. lis. puisque
à la même p. 9. ligne 9. lisez les nouvelles
p. 12. ligne 16. évacuation lisez évacuation
page 17. ligne 8. teujours lisez toûjours
p. 20. ligne 14. phatique; lisez ha ques;
p 22 ligne 14. telle qui lisez tell cu
p. 24 ligne 14. ceptible. lisez ceptibles.
p. 30. ligne 17. systoles lisez systole.
p. 43 ligne 14. Chapelieres lisez Chapeliers
p. 49. ligne 3. des vessicules lisez des vesicules
p. 50 lig. 7. qu'il en auroit lis. qu'il y en auroit
p. 53. ligne 8. sujet, lisez suer,
p. 53. lig. 10. des terribles lis. des terribles,
p 55. ligne 22. l'agmenta lisez l'augmenta
p. 60. ligne 1. évacuëta lisez évacuëra
p. 66. ligne 19. ce qu'il est de lisez ce qui est des,
p. 68. ligne 19. les pouls, lisez le pouls
p. 69 ligne 12. immaginable lisez inimaginable
p. 72 ligne 2. qu'il est de lisez qu'il est des
p, 77. ligne 21. blesse dont lisez blesse donc
p. 78. ligne 20. sains, lisez salins,
p. 82. ligne, ministres lisez, maîtres.

Errata, sur la Question de la boisson,

p. 1. ligne, 21. autour, lisez, auteur.
à la même p. 23. lig. 23. se voit, lisez seroit
p. 6. ligne, 16. par tout lisez, partout.
p. 7. ligne, 12. vrais, lisez, vraies.
p. 8 ligne 9. chydrostatique l. l'hydrostatique
p. 8. lig. 11. coubés, lisez, recourbés.
à la même p. & même l d'hauteur l. de hauteur
p. 24 l. 19. méchaniques seurs en méchaniques
p. 35. lig. 1. que dans lisez que c'est dans

ERRATA.

p. 38. ligne 19. en guérison, lisez a guérison
p. 41. ligne 11. qui se lisez qui ne se fonde.
p. 44 ligne 8. dans la, lisez dans le Quinquina
à la même p. lig 14. que l'opinion l. que l'opium
p. 45. ligne 13. si on lisez si on en demande
p. 48 lig. sont hydropisies l. sont deshydropisies
a la même p ligne 18. & sont lisez & ce sont
p. 51. ligne 11. dans les lisez dans leurs.
p. 56. ligne 7. le rouge lisez la rouge.
p. 57. ligne 1. élexires, lisez élixires.
p. 60. ligne 10. liviers, lisez leviers très cours
p. 66 ligne 2. & 5. se mût lisez se meut.
p. 67. ligne 18. ne se trouve lisez ne se trouvent.
la même p. lig. 21. engagemens l. engorgemens
p. 69. ligne 7. Ce la lisez De la matiere.
p. 70 lig. 4. fait toutes lisez fait en nous toutes
p. 74. ligne 8. les opiates lisez les opiats.
a la même p. ligne 13 en ce cas lis. en ces cas
p. 76. ligne 15. les boissons, lisez les besoins
p. 77. ligne 24. quericot lisez quelicot.
p. 78. ligne 11. thermopolts lis. thermopoles
p. 83. ligne 4. le supçon lisez le soupçon
à la même p. l. 22. cent ans passés l. cent ans passé
p. 85. ligne 19. maudits lisez maudies.

Errata de la Réponce au Journaliste.

p. 134. ligne 12. le connoître l. les connoître
p 139. ligne 12. autres qualitez l autres droits
p. 158. ligne 20 Syndeham lisez Sydenham.
p. 161. ligne 2. pour en faire lisez pour y faire
à la même p. lig. 3 le foible ou l. du foible où du
à la même p. ligne 5. avoit été lisez auroit été
p. 64. ligne 11. qui croyent lisez qui croians
à la même p. ligne 14. les nerf, lisez les nerfs
p. 165. ligne 5 fort trouble, lisez fort trouble

ERRATA.

à la même p. ligne derniere & qui lisez où qui
p. 166. lig. 5 la Jo[illegible] liste lisez le Tournaliste.
p. 169. l. 2. on ne peut : Mais l. on ne peut mais
p. 171. ligne 9. purgeroit lisez purgeoit.
p. 172. ligne 4. de reste lisez des restes.
p. 173. ligne 2. eut en lisez eut eu.
à la même p. lig. 17. renfermez lisez renfermées
p. 177. ligne 1. ait-on ici, lisez dit-on ici,
à la mêm. p. ligne 24. bourbeuse lis bourbeuses
p. 179. ligne 10. avoit été lisez auroit été
p. 180. ligne 18. du corps de lisez du corps, & de
p. 181. lig 8. pour prodigue lis. pour un prodigue
p. 182 lign. opere moins lisez operent moins
p. 193. ligne 7. on évacuë lisez on évacuëra.
p. 194. ligne 12. pû s'épargner l. dû s'épargner.
p. 196. ligne 17. conviennent lisez convinssent
p. 197. ligne 9. cette Auteur lisez cet Auteur.
p. 198. ligne 19. publie lisez public.
à la même p. 22. l. la remarque l. la remarque
p. 200. ligne 23. de décrire lisez de décrier
p. 201. ligne 16. des fictions lisez de fiction
p. 207. ligne 21. il auroit eu lisez il a eu
p. 217. ligne 13. il annonce lisez on annonce.

